BnF Gallica

Le Grillon du moulin, par Ponson Du Terrail

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Ponson du Terrail, Pierre Alexis de (1829-1871). Le Grillon du moulin, par Ponson Du Terrail. 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

JACQUESON

59871

LE

GRILLON DU MOULIN

PAR

PONSON DU TERRAIL



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

2855

221

LE GRILLON DU MOULIN

Paris. — Typographie E. Panckoucke et Ce, quai Voltaire, 13

C.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
n° 6087
1868

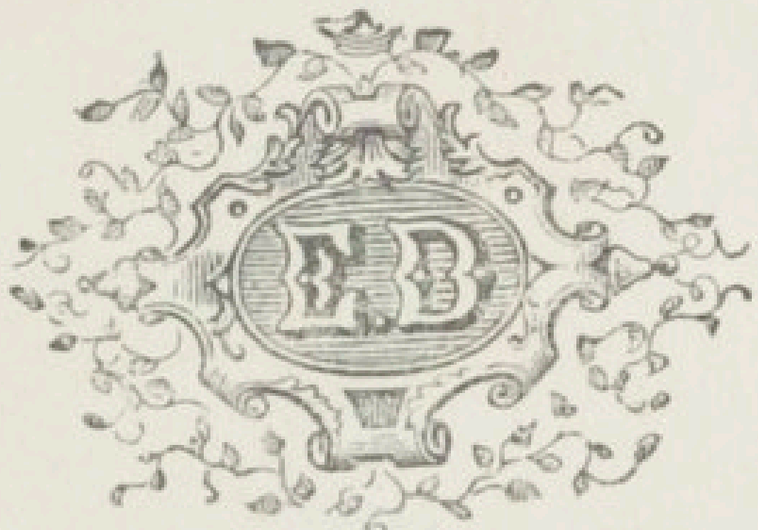
LE

GRILLON DU MOULIN

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PAR

PONSON DU TERRAIL



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans
1868

Tous droits réservés

Y2
f 9871

A MONSIEUR EDMOND POINTEL

DIRECTEUR DU *Monde Illustré*

Mon cher Directeur,

Je ne sais pas si j'ai fait un bon livre, mais j'ai la conviction d'avoir écrit une histoire honnête et simple, et je crois lui porter bonheur en vous la dédiant.

Votre dévoué,

PONSON DU TERRAIL

Mai 1868

LE GRILLON DU MOULIN

CHAPITRE Ier

Ce Grillon était une jeune fille.

Et cette jeune fille trottinait, les pieds dans la rosée, un peu avant le lever du soleil, dans le sentier qui traverse les prés et va du moulin au village.

Jamais peut-être on ne verra plus joli sentier, et prés plus verts, et moulin plus babillard, et village plus rustique, et jeune fille plus fraîche, plus pimpante, plus adorablement jolie que le Grillon.

Le moulin était dans le pli d'un vallon, à un quart de lieue de la Loire, tout auprès du village qu'on appelle Férolles-les-Prés.

Et on a bien raison de lui donner ce nom, car vous chercheriez en vain du regard un labourage ou un vignoble. Il est entouré d'une ceinture de prairies vertes que bordent de grands peupliers mélancoliques.

Le moulin est tout au fond, derrière le clocher, au pied du premier coteau qui ferme le val. Le cours d'eau qui le fait tourner n'a pas de nom sur les cartes, même sur la carte du département. C'est un ruisseau tapageur qui sort des sables de Sologne, dont l'eau a légèrement le goût de la poix résine, mais qui est néanmoins claire, limpide, et étincelle comme du cristal quand un rayon de soleil parvient à se glisser au travers des saules qui croissent sur ses deux berges.

Le moulin a un nom : on l'appelle Brin-d'Amour. — Pourquoi? — Le magister, qui croit être savant, et le curé, qui l'est un peu, ne vous le diraient pas plus que moi. Les anciens du pays sont aussi ignorants que le magister. Le moulin s'appelle Brin-d'Amour, parce qu'il n'a pas d'autre nom.

Or, en ce temps-là, mettez que c'était il y a huit ou neuf ans, car cette histoire est toute fraîche, la meunière de Brin-d'Amour était une fort belle femme qui n'avait pas tout à

fait quarante ans, et aurait bien pu n'en avouer que trente si on ne lui avait pas connu de par le monde un grand fils qui avait déjà tiré à la conscription il y avait beau jour.

Mame Suzon, comme on l'appelait, s'était mariée à quinze ans et elle avait été veuve à dix-neuf. Jamais elle ne s'était remariée.

Et, certes, les amoureux et les prétendants n'avaient pas manqué pourtant, et si on les eût mis à la file les uns des autres, ils auraient fait une jolie procession qui aurait pu aller de Férolles à Châteauneuf en se donnant la main.

D'abord mame Suzon était plus jolie, plus fraîche encore, plus blanche que les plus belles dames de la ville.

Elle avait des yeux bleus qui paraissaient bruns, des cheveux d'un noir de jais, un petit nez retroussé plein de malice et de bonté à la fois, des dents bien blanches et bien rangées, et lorsqu'elle riait, ce qui lui arrivait souvent, on aurait dit que le bon Dieu ouvrait un coin de son paradis et que les anges y jouaient à cache-cache.

Elle avait bien la taille un peu épaisse, mais où est le mal? Les tailles de guêpe ne se trouvent pas aux champs et ne font pas toujours le bonheur des villes.

Et puis, mame Suzon était quasiment une dame sous le rapport de la fortune.

Il y avait quarante arpents de bonnes terres qui ne devaient pas un liard aux hypothèques tout à l'entour du moulin, et le moulin était le premier, comme il était le plus joli de la contrée.

Au bord de la Loire, quand vous demandez à voir un moulin, on vous montre une poivrière en bois qui tourne sur un pivot et que le vent fait marcher. Quand il ne vente pas, il n'y a pas de farine, et sans farine comment faire du pain?

Ce diable de fleuve qu'on nomme la Loire, il ne donne de l'eau que lorsqu'il déborde : ou il vous laisse mourir de soif, ou il vous noie.

Brin-d'Amour était donc une exception.

Brin-d'Amour était un moulin à eau que le petit ruisseau faisait tourner en tout temps; un moulin modèle, qui faisait tic-tac nuit et jour, et broyait plus de grain à lui tout seul que toutes les vilaines baraques perchées sur des fourmilières, et qui ne parviennent pas à égayer le triste paysage qu'elles dominent.

Comment, avec une pareille dot, mame Suzon ne se serait-elle pas remariée, haut la main, si elle en eût eu fantaisie?

On disait même qu'un noble ruiné l'avait demandée.

Mais on dit tant de choses !

Ce qu'il y avait de certain, c'est que mame Suzon était restée veuve, concentrant toutes ses affections sur son fils Laurent et sur sa nièce Noémi.

Noémi avait quatorze ans lorsque Laurent tira au sort.

Laurent était un beau garçon, leste, bien découplé, travailleur et bon enfant.

Il avait les petits pieds, les petites mains, l'œil bleu et les cheveux noirs de sa mère.

Avec un brin de toilette, le dimanche, il était si *faraud* qu'il eût pu jouer le rôle de *coq du village*.

Noémi était une petite blonde piquante, alerte, rieuse comme sa tante, si mignonne qu'on eût dit une fée des bois, et en élevant l'orpheline, mame Suzon souriait et se disait :

— Quelle jolie bru j'aurai là quelque jour !

Mais, hélas! mère propose et fils dispose.

Un soir du mois de mars de l'année 185.., Laurent arriva au moulin avec une gerbe de rubans multicolores à son chapeau.

C'était le soir du tirage au sort.

Mame Suzon se mit à rire, et Noémi, l'espiègle petite fille rit plus fort encore, car toutes deux s'imaginèrent que Laurent leur faisait une farce.

En effet, le matin même, il avait amené un bon numéro.

Pourquoi donc jouait-il au conscrit ?

Mais après avoir ri, les deux femmes se mirent tout à coup à pleurer.

Laurent était réellement conscrit ; il voulait partir à la place d'un autre.

Cet autre était son frère de lait, un assez mauvais garnement dont les parents ne valaient pas cher.

Mais la mère de ce dernier avait nourri Laurent ; Laurent aimait son frère de lait, et quand il avait vu le jeune homme tomber au sort, il avait consenti à partir à sa place.

Le mal n'était pourtant pas sans remède, attendu qu'il y avait de beaux écus au moulin, et que mame Suzon ne se ruinerait pas à remplacer son étourdi de fils.

Mais Laurent voulait partir.

Il sauta au cou de sa mère, qu'il prit à part, et lui dit :

— Laisse-moi aller. D'abord, je verrai du pays... Si je m'ennuie loin de toi, je vous l'é-

crirai, tu me remplaceras. Ensuite, vois-tu, je suis amoureux fou de Noémi, et elle n'a que quatorze ans, et avant deux ans il ne faut pas y penser.

Et, malgré tout, Laurent partit.

Et il y avait déjà deux ans qu'il était sous les drapeaux, ce qui fait que Noémi avait seize ans le jour où commence notre récit.

Et maintenant que vous savez le nom du moulin, celui de la meunière, et l'histoire de son fils, suivons, si vous le voulez bien, le Grillon, c'est-à-dire Noémi, qui s'en allait d'un pas léger à Férolles-les-Prés, un matin de septembre, comme sonnait l'*Angelus*, et peu soucieuse de mouiller ses petits pieds dans la luzerne qui avait envahi le sentier.

CHAPITRE II

Mais d'abord, pourquoi l'appelait-on le Grillon?

Elle avait environ cinq ans lorsque sa mère mourut.

Sa mère était la sœur de mame Suzon.

La pauvre femme était morte de chagrin, car elle avait épousé un mauvais sujet qui, après avoir tout mangé, était allé se noyer dans la Loire.

Donc, mame Suzon avait recueilli l'enfant et lui avait servi de mère.

La petite Noémi était alors toute malingre, toute chétive, noire comme un pruneau en dépit de ses cheveux blonds, et, quand elle fut installée au moulin, elle choisit pour sa place favorite le coin de la cheminée.

Tout le jour, et bien avant dans la soirée, elle était là, se roulant dans les cendres et écoutant chanter la marmite ou le chaudron sur le feu de bourrées et de javelles, et chantant pareillement des lambeaux de chansons, des fragments de cantiques, tout ce qu'elle entendait, et qu'elle retenait sans peine.

Quand elle prit sa nièce avec elle, mame Suzon était veuve aussi, et elle pleurait encore son homme. Les chansons naïves de la petite lui tombèrent sur le cœur comme un baume.

Pour la première fois peut-être, depuis bien longtemps, la veuve ne pleura plus chaque fois après souper.

Il y avait eu sécheresse, et pendant tout un

long été le ruisseau tari n'avait pu faire tourner le moulin.

Du jour où la petite fut au moulin, on vit le ruisseau couler à flots.

Enfin, un vieil oncle du défunt meunier mourut et laissa un beau bien de près de vingt mille écus à son jeune neveu et à sa nièce par alliance.

Or il est une superstition populaire qui est commune à toute la France, c'est que cet insecte presque imperceptible qu'on nomme un grillon, qui s'établit dans les briques d'une cheminée derrière la plaque du foyer, qu'on voit rarement et qu'on entend chanter toujours, est une sorte de dieu lare, de génie familier et protecteur de la maison.

La chaumière qui possède un grillon est bénie de Dieu.

La petite Noémi ne quittait pas le coin du feu ; de plus, elle chantait toujours.

En outre, depuis qu'elle était au moulin, le moulin tournait, les pratiques arrivaient, et avec eux les beaux écus, et en plus de tout cela l'héritage de l'oncle.

Pour sûr, Noémi portait bonheur.

Vous comprenez maintenant pourquoi on l'avait appelée le Grillon.

Quand elle fut grande, cependant, elle quitta le coin du feu, renonça à son rôle de Cendrillon et s'en alla comme les autres, à l'école d'abord, puis aux champs.

Mais comme elle chantait toujours et que d'ailleurs le bonheur était toujours à la maison, le nom de Grillon lui resta.

Donc, le Grillon s'en allait à l'aube, par le sentier qui descendait du moulin au bourg.

Un bourg de soixante feux, dans lequel il n'y avait qu'un bourgeois qui était un ancien cuisinier de Paris, et qu'on appelait le père Franval, ni gendarmerie, ni pompiers, ni aucun corps constitué, et qui n'avait jamais fait parler de lui d'aucune manière.

Le maire habitait un château à deux lieues de là.

L'autorité n'était donc représentée à Frolles que par l'adjoint, un bon paysan, le curé, un brave prêtre qui observait, en donnant tout aux pauvres, le vœu de pauvreté qu'il avait fait, et le maître d'école, qui était un vieux brave homme plus versé dans l'arpentage que dans la grammaire, et qui donnait vacance à ses écoliers chaque fois qu'il était en retard pour engranger sa récolte.

Du reste, l'adjoint, le curé et le maître d'é-

cole étaient unis comme les doigts de la main, se réunissaient l'hiver au presbytère et jouaient à la bête ombrée, un jeu inoffensif qui a quelque succès aux bords de la Loire.

Les élections n'avaient jamais divisé personne à Férolles-les-Prés. Le conseil municipal ignorait les orages, et quand le feu prenait quelque part tout le monde y courait.

Enfin, la femme de l'instituteur apprenait à lire aux petites filles, et jamais on n'avait eu de dissensions relatives à l'enseignement.

On dit même, mais nous n'oserions l'affirmer, que le préfet passant par là, avait donné à Férolles le nom de *Commune-Modèle*.

Le facteur qui venait de Jargeau ne passait que tous les deux jours; et encore passait-il de grand matin, ayant rarement une lettre à distribuer, et plus rarement encore une autre lettre à prendre dans la boîte vermoulue qui se trouvait auprès de l'église, tout à côté du maréchal.

En revanche, il portait une demi-douzaine de journaux politiques pour M. le maire, et de journaux de mode pour M^me^ la mairesse, lesquels étaient dans leur château, à deux lieues de Férolles, au haut du coteau qui ferme le Val, et par conséquent en Sologne.

Or, au château, le comte de S... — car le maire était comte, et son château était un vrai château, ce qui est rare dans le pays environnant — au château, disons-nous, une bouchée de pain, un morceau de fromage et un bon verre de vin attendaient ce modeste fonctionnaire auquel les paysans ont naïvement donné le nom de postillon. Ce qui faisait qu'il s'arrêtait à peine à Férolle, et y passait habituellement le matin, tant le verre de vin lui allongeait le cœur et les jambes.

Quand je vous aurai dit que, dans la poche de son tablier, le Grillon avait une lettre, vous comprendrez pourquoi elle marchait si lestement avant le lever du soleil. Elle voulait arriver à Férolles avant le facteur. Cette lettre portait cette suscription :

A monsieur Laurent Tiercelin,

caporal au 4e bataillon de chasseurs à pied,

à Lyon.

Donc le Grillon arriva à Férolles.

Les quelques maisons qui bordent l'unique rue commençaient à s'ouvrir.

Les hommes outillaient leurs charrues et garnissaient leurs chevaux; les femmes peignaient et décrassaient leurs marmots; le maître d'école battait un brin d'avoine dans

sa grange, en attendant l'heure de la classe, et le bon curé sortait de son presbytère pour entrer à l'église et dire sa messe.

— Bonjour, Noémi, dirent les uns en la saluant.

— Bonjour, mamzelle, dirent les autres en souriant.

— Bonjour, Grillonnet, fit le maréchal qui allumait le feu de sa forge.

Le Grillon rendit saluts et sourires, entra dans la forge et dit à Mathurin Baudry, — c'était le nom du maréchal, — en le regardant de son petit air malin :

— On a beau se lever matin, on arrive toujours pour se chauffer chez vous.

— C'est à toi qu'il faut dire ça, ma petite, répondit le forgeron. Pourquoi te lèves-tu de si bonne heure ?

— J'apporte une lettre pour le facteur. C'est bien son jour, n'est-ce pas?

— Oui, les mardis, jeudis et vendredis. Tiens, justement, le voici, ma mignonne, là-bas, au bout du grand chemin, auprès de la grange au père Siffet.

— Eh bien, dit la jeune fille, je vais à sa rencontre. Qui sait ! il a peut-être aussi des lettres pour nous.

— C'est une lettre pour Laurent, ça, n'est-ce pas ?

— Oui-da, et une longue encore... et quand il l'aura lue...

— Eh bien ? fit le maréchal en clignant de l'œil.

— Eh bien, je crois qu'il se laissera remplacer et qu'il nous reviendra.

— Petite coquine, dit le forgeron, tu veux donc devenir Mme Laurent au plus vite ?

Elle rougit et baissa sa jolie tête.

Le forgeron ajouta :

— Du reste, vous avez raison, ta tante et toi. On dit que nous allons avoir la guerre...

— La guerre ! dit la jeune fille avec effroi.

— Je connais ça, moi qui ai été soldat... un malheur est vite arrivé... et quand on a du bien et un joli moulin au soleil, ma mignonne, c'est pas la peine de se rafraîchir la tête d'une prune sans eau-de-vie.

Le Grillon joignit les mains :

— La guerre ! dit-elle, la guerre ! mais vous me faites une peur affreuse, Mathurin !

Le facteur, apercevant la jeune fille, avait doublé le pas, de telle façon que le Grillon, tout ému du reste des paroles du forgeron, n'eut pas besoin d'aller à sa rencontre.

— Hé! mamzelle Noémi, j'ai une lettre pour vous.

— Pour moi ou pour ma tante?

— Pour vous.

Et le facteur tendit la lettre.

— Ah ! dit le Grillon en s'en emparant, c'est une lettre de Laurent. Quelque chose me disait en chemin qu'elle arriverait aujourd'hui.

— Ça va m'épargner une jolie trotte, fit le facteur.

Le Grillon décacheta la lettre avec une fiévreuse impatience; mais, dès les premières lignes, elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes, et elle se laissa tomber presque sans connaissance dans les bras du forgeron et du facteur abasourdi.

CHAPITRE III

Avant de dire ce que contenait cette lettre qui venait de produire une si vive émotion sur le Grillon, disons ce que renfermait celle que la jeune fille portait à la poste.

Elle était de mame Suzon à son fils.

La meunière écrivait :

« Mon cher enfant,

Voici deux années que tu es parti.

Tout le monde me dit que je suis toujours jeune; mais moi je sens bien que j'ai vieilli de dix ans depuis ton départ.

Il faut donc que tu reviennes.

D'abord j'ai besoin de toi. A la vente du pauvre père Bictaud, qui est mort cet hiver, j'ai acheté la petite ferme des Genetières. C'est trente arpents de plus à cultiver. Ensuite le moulin n'a jamais tant tourné, et nous ne pouvons plus suffire.

J'aurais comme une idée d'en construire un second, un peu plus haut.

Il y a bien de l'eau pour deux moulins dans le ruisseau.

Tu t'établirais et tu prendrais celui-là.

Voici que Grillonnet a seize ans; elle s'est faite belle fille et forte. Vous pouvez vous marier, mes enfants, M. le curé et M. le maire vous donneront la permission.

Par conséquent, reviens, mon bon petit homme, les yeux me tombent de te voir.

Je suis allée hier à Orléans et j'ai porté deux

beaux sacs de mille francs à l'intendance pour ton remplacement.

En outre, dans cette lettre, je t'envoie cent francs pour ton voyage.

Mais si tu avais des dettes, et si ça ne suffisait pas, écris-nous poste pour poste, on te renverra ce que tu demanderas.

Hier, on disait que nous allions avoir la guerre. Ça me fait peur et j'en ai froid dans tout le corps. Vilain enfant que tu es! Avais-tu donc besoin de te faire soldat, et surtout de partir à la place de ce garnement de Michel qui est bien le plus mauvais sujet de tout le pays!

Ah! si je n'avais pas été si malade quand tu es né, ce n'est pas ces gens-là qui t'auraient nourri.

Il faut que tu sois bon comme le bon pain, mon enfant, pour n'avoir pas sucé de la méchantise avec un pareil lait.

Il n'y a pas dans tout le pays des brigands pareils à ces Brûlart; le fils ne vaut pas mieux que le père. C'est misérable, mais ça n'a que ce que ça mérite; ça vit de rapine et de braconnage, et ils m'en ont tant fait, tant fait, que je leur ai fermé la porte du moulin.

Faut même que je te donne une nouvelle

qui te saignera un peu le cœur, car tu es bon, mon pauvre enfant. Ta nourrice, la mère Brûlart, est morte cet hiver. Nous n'avons pas voulu te l'écrire; mais puisque tu vas revenir, autant vaut que tu le saches tout de suite.

Elle est morte après avoir traîné deux mois, elle s'est confessée, ce qui a étonné tout le monde, car jamais elle n'allait à l'église et jurait comme une païenne. Je ne sais pas ce qu'elle a dit au curé, mais il est sorti de chez eux tout bouleversé, et même quand il m'a vue le lendemain à l'enterrement, il n'était pas encore remis.

On dit même qu'il a écrit une lettre sous sa dictée, et que cette lettre qui est adressée on ne sait à qui, a été déposée chez un notaire de Jargeau.

Quand la mère Brûlart a été morte, le père et le fils ont recommencé leur vie de vagabondage et de vol. Ça ne m'étonnerait pas qu'au premier jour ils fussent mis en prison; et c'est un bien mauvais service que tu as rendu à Michel de le remplacer. Le régiment l'aurait peut-être rendu meilleur et remis dans le bon chemin.

Enfin, mon enfant, reviens, reviens vite; Grilonnet n'ose trop rien dire, mais quand

on parle de toi, sa petite poitrine se soulève, et en place de chanter, elle soupire, que ça m'en rend le cœur gros.

Nous vous marierons tout de suite, et crois bien, quoiqu'on dise que je suis toujours jolie, que je n'ai pas peur de devenir grand'mère.

Je t'embrasse mille fois et Noémi aussi.

Ta mère qui t'adore,

SUZANNE TIERCELIN. »

Cette lettre avait été écrite la veille au soir, entre la tante et la nièce, la tante souriant, la nièce soupirant de plus belle. Aussi, le lendemain matin, personne n'était encore levé au moulin que le Grillon était en route pour Férolles-les-Prés.

Voyons maintenant ce que contenait cette lettre apportée par le facteur et qui avait si vivement impressionné la jeune fille.

Elle était de Laurent.

Mais elle n'était pas timbrée de Lyon et portait, au contraire, la date de Chambéry.

Elle était adressée à Noémi et ainsi conçue :

« Comme tu es une brave et courageuse petite femme, mon cher Grillon adoré, c'est à toi que j'écris de préférence à ma mère, qui

ne manquera pas de pleurer quand tu lui diras la nouvelle.

Nous sommes partis de Lyon à marche forcée, voici trois jours, et nous ne nous sommes arrêtés qu'ici, où, dit-on, nous nous reposerons une nuit.

Comme je pensais à toi, à notre bonne mère, et que j'allais me décider à revenir au pays et à me laisser remplacer, voici que le bruit que nous avons la guerre se répand dans le bataillon; on nous consigne à la caserne, et, quelques heures après, on nous dit que nous allons en Italie.

Pense donc ce qu'auraient dit les camarades si j'avais parlé de me faire remplacer.

On n'aurait pas manqué de prétendre que j'avais peur, et il n'y fallait pas songer.

Mais on dit que la guerre ne sera pas longue, que c'est l'affaire de deux ou trois batailles, et que dans six mois nous serons de retour.

Tu penses bien qu'alors, les camarades dont j'aurai partagé les dangers, les privations et les fatigues, ne pourront plus dire que je suis un poltron, lorsque je leur annoncerai que je retourne au pays pour faire ma petite femme de mon cher Grillonnet que j'aime de tout mon cœur.

Console bien notre mère, dis-lui combien je vous aime toutes deux, et puis n'allez pas vous imaginer qu'il peut m'arriver malheur.

J'ai toujours au cou les deux médailles que vous m'avez données quand je suis parti, et j'ai idée qu'elles me protégeront. Je t'écris sur mon genou. Nous sommes campés hors la ville, et nous sommes si las que la terre sur laquelle nous couchons me rappelle nos bons matelas de plume d'oie du pays.

Adieu, mon cher Grillonnet, au revoir plutôt, car je reviendrai, et bien vite, je te le promets. Tâche que notre mère ne pleure pas trop, et aime bien celui qui se dit pour la vie,

Ton petit mari.

LAURENT.

P. S. Ecrivez-moi : A M. Laurent Tiercelin, caporal au 4e chasseurs à pied. Faire suivre en Europe. Si d'ici là j'ai attrapé les galons de sergent, elle m'arrivera tout de même.

C'est de votre lettre que je parle. »

— Pauvre mamzelle! murmura le facteur en regardant Noémi qui fondait en larmes.

— Qu'est-ce qui arrive donc? demanda le forgeron qui fit sa grosse voix pour ne pas paraître ému.

Le Grillon lui tendit la lettre et continua à pleurer.

— Bah! dit l'ancien soldat, c'est pas une affaire après tout. J'en ai vu bien d'autres, moi, est-ce que je ne suis pas revenu ?

Et comme il disait cela, un nouveau personnage entra dans la forge et dit :

— Qu'est-ce qu'elle a donc à pleurer comme ça le Grillon?

Ce nouveau personnage n'était autre que Michel Brûlart, le frère de lait de Laurent, celui-là même dont la meunière avait tracé un si triste portrait dans la lettre qu'elle écrivait à son fils.

CHAPITRE IV

Qu'on nous permette une rapide silhouette de Michel, le frère de lait de Laurent, qui venait d'entrer dans la forge de Mathurin Baudry.

Michel était du même âge que Laurent, puisqu'il était son frère de lait, et il était par conséquent sur ses vingt-quatre ans.

C'était un grand garçon maigre et sec, aux cheveux jaunes, à l'œil gris, à la figure longue éclairée par de petits yeux gris sans chaleur, aux lèvres minces recouvrant de vilaines dents longues et déchaussées.

Son père et lui jouissaient d'une assez mauvaise réputation dans la contrée environnante, et les gens de Férolles s'applaudissaient de ce qu'ils n'étaient pas sur la commune, leur chaumière s'élevant à bord de bois, sur le territoire de Souvigny.

Cultivateurs, ils ne cultivaient rien du tout, pas même les deux arpents de mauvaise terre qu'ils possédaient à l'entour de leur maison.

Les fermiers du voisinage les employaient quand ils ne pouvaient faire mieux, au temps de la moisson.

Les marchands de bois d'Orléans qui achetaient une coupe leur donnaient des bourrées à l'entreprise.

Ce dernier travail leur plaisait plus que tout autre, et la raison en était bien simple.

Tout en cordant du bois, le père et le fils étaient aux écoutes.

Si une meute chassait un lièvre, ils prenaient lestement leur fusil caché sous un fagot, couraient attendre la bête au passage, la

tuaient et l'emportaient bien avant l'arrivée des chiens et du chasseur.

Le poulailler de Châteauneuf leur payait le lièvre trois francs, et leur journée était bonne.

En hiver, ils tendaient des piéges à bécasses.

En été, ils prenaient de jeunes perdreaux au filet.

En toute saison, le bien d'autrui leur payait une dîme.

Arbres à fruits, graines, fourrages, pommes de terre, tout leur était bon.

Mais on les craignait, parce qu'on les savait capables de tout.

Le voyant entrer chez lui, le maréchal le regarda de travers.

— Qu'est-ce que tu veux? lui dit-il.

— Du feu pour allumer ma pipe, répondit le garnement.

Et il tira de sa poche un brûle-gueule tout bourré et se dirigea vers le fourneau, en disant :

— Qu'est-ce qu'elle a donc, le Grillon?

Noémi pleurait à chaudes larmes et n'avait pas même fait attention à lui.

— Ce qu'elle a? fit le forgeron d'un ton bourru, tu ne devrais pas le demander... car si elle pleure, c'est toi qui en es cause.

— Oh ! c'te farce !

— A preuve, c'est que Laurent est parti à ta place...

— Ça, c'est vrai.

— Et que s'il lui arrive malheur...

A ces paroles, les larmes de Noémi redoublèrent, et elle leva les yeux sur le frère de lait de Laurent.

Noémi n'aimait certes pas Michel ; elle avait même toujours éprouvé pour lui une aversion instinctive.

Néanmoins, en ce moment, elle obéit à un sentiment qui est assez fréquent et qui pousse les gens affligés à rechercher des gens qui partagent leur douleur.

Elle prit la lettre de Laurent et la tendit à Michel.

Michel savait un peu lire, à la condition de lire à mi-voix et même parfois d'épeler un mot.

— Eh bien, mamzelle, dit le facteur, me donnez-vous votre lettre ?

— Non... c'est inutile, maintenant... répondit Noémi qui se mit à pleurer de plus belle.

Le facteur partit et les deux jeunes gens restèrent seuls avec le forgeron.

Michel s'était mis à lire la lettre de Laurent

à mi-voix. Eut-il une émotion réelle, ou bien sut-il jouer habilement la comédie? C'est ce qu'il eût été difficile de préciser. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à mesure qu'il lisait, sa voix devenait sourde et que, lorsqu'il eut fini, le forgeron lui vit de grosses larmes dans les yeux.

— Eh bien, ma foi, dit-il, tu es meilleur que je ne croyais.

Et il lui tendit la main.

— Ah! il t'aimait bien, va, Michel, dit le Grillon, que les larmes feintes ou vraies du garnement touchaient pareillement.

Et comme le forgeron, elle lui tendit la main.

— Si j'avais su cela, dit Michel, jamais je n'aurais voulu qu'il partît à ma place.

— Puisque tu n'es pas aussi mauvais qu'on le dit, fit Mathurin Baudry, tu ne vas pas laisser cette jeunesse s'en retourner seule au moulin, n'est-ce pas? Vois comme elle est pâle et toute tremblante.

— Grillonnet, dit Michel toujours ému, venez avec moi, je vas vous reconduire... Pauvre Laurent... Oh! j'ai envie de partir à mon tour...

Et il prit le Grillon par la main et lui dit :

— Venez avec moi... nous ne serons pas trop

de deux pour donner cette mauvaise nouvelle à maman Suzon.

Le Grillon avait si grand besoin d'épancher sa douleur, qu'elle accepta ce qu'elle eût refusé en toute autre circonstance. Elle consentit à s'appuyer sur le bras de Michel.

On la vit retraverser l'unique rue du village, non plus rieuse et légère, mais pleurant comme une Madeleine, et sa douleur parut si vive que personne n'osa la questionner.

Seulement, quand elle fut passée, quelques voisins coururent à la forge et trouvèrent Mathurin Baudry tout soucieux; il raconta de quoi il retournait, et on l'écouta en hochant la tête.

Bien qu'elle fût riche, mame Suzon était aimée de tout le monde.

— Pauvre femme, disait-on, pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur!

— Moi, disait le forgeron, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de mauvaises idées.

Et tandis que les commentaires allaient leur train à Férolles, Noémi retournait au moulin, soutenue par Michel qui jouait de mieux en mieux son rôle d'homme désolé.

A mesure qu'ils approchaient, les deux jeunes gens ralentissaient le pas.

A la douleur première de la jeune fille

s'ajoutait maintenant une vague épouvante.

Comment annoncerait-elle à mame Suzon la terrible nouvelle?

Quand tous deux furent dans le sentier qui traversait le jardin potager planté au midi du moulin, le Grillon s'arrêta :

— J'ai peur, dit-elle.

— Moi aussi, murmura Michel.

Et comme ils faisaient cette réflexion, ils virent un homme à cheval qui s'en venait du moulin, un sac de farine devant lui.

— Ah! mon Dieu, dit Michel, c'est Nicolas Maurey, le charretier de Grangetaine; pourvu qu'il n'ait pas rencontré le facteur tout à l'heure, et que celui-ci ne lui ait pas parlé de la chose.

— Eh bien ? fit le Grillon étonnée.

— Il est si bête, Nicolas, qu'il aura appris cela sans ménagement à mame Suzon.

Le Grillon se prit à frissonner et doubla le pas.

CHAPITRE V

Michel Brûlart avait deviné la vérité.

Ce Nicolas Maurey était le type le plus pur du charretier abruti et bestial qui ne sait que

deux choses, faire claquer son fouet et maltraiter ses chevaux.

Pas méchant, mais brutal et têtu, et entrant en fureur si on lui disait qu'il ne ménageait pas son attelage.

Trop souvent le charretier croit qu'un cheval lui appartient et qu'il a le droit de l'accabler de coups les plus violents si la pauvre bête n'a pas la force de sortir d'une ornière ou de monter une côte.

Nicolas Maurey était bien cet être à demi sauvage, moitié homme et moitié brute.

Il allait chercher du sable à une marnière qui était au-dessus du moulin et appartenait à mame Suzon.

Celle-ci avait cédé au fermier de Grangetaine l'exploitation de ladite marnière.

Pour s'y rendre, il fallait croiser d'abord le raccourci qui conduisait de Férolles au plateau de Sologne, sur lequel était situé le château du maire, et passer ensuite dans la cour même du moulin.

Les choses étaient donc arrivées à peu près comme l'avait prévu Michel.

Le facteur avait rejoint Nicolas qui pestait, jurait et sacrait après ses chevaux, bien qu'ils

ne fussent pas chargés et ne fissent aucun effort impuissant.

Mais l'habitude est une seconde nature, et le charretier ne pouvait faire deux pas sans injurier les bêtes, le bon Dieu, le paradis et les saints.

— Hé! lui cria le facteur, en passant, t'as pas l'air commode, aujourd'hui.

Nicolas remit son fouet sur son cou et regarda le facteur de son gros œil rond stupide.

— Qu'est-ce que ça vous fait? dit-il.

— A moi, rien, dit le facteur, c'était une manière de te dire bonjour.

— Oh! hue! oh! dia! oh! hue! sacré nom! hurla le charretier.

— Puis, il fit claquer son fouet quatre ou cinq fois, et s'étant ainsi calmé, il regarda le facteur une seconde fois et lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc de neuf à Jargeau? On dit que l'avoine est à douze francs l'hectolitre.

— Je ne sais pas, dit le facteur; mais si tu veux du nouveau, je vas t'en apprendre.

— C'est-y que le foin serait r'augmenté? Oh! dia! oh! hue! sacré nom!

Et il y eut un nouveau claquement de fouet.

— Il y a que nous avons la guerre, dit le facteur.

— La guerre! Oh! c'te farce! Avec ça que les chevaux ne sont déjà pas assez chers comme ça...

— Nous avons la guerre, répéta le facteur.

— C'est-y sur le *Journal du Loiret?* Faut pas s'y fier, parce qu'il dit un tas de choses qui ne sont pas exactes, ajouta le charretier, à preuve que l'autre jour il a marqué la paille à quarante-neuf francs et qu'elle n'était qu'à quarante-sept. Mais tous ces gribouille-papier, acheva le charretier, ça ne sait seulement pas comment le blé pousse.

— Ce n'est pas sur le journal, dit le facteur.

— Alors, c'est que c'est peut-être vrai...

— C'est Laurent Tiercelin, le fils à mame Suzon, qui vient de l'écrire, à preuve qu'il part de Lyon, où il était en garnison.

— Oh! hu! oh! dia! répéta le charretier, qui était arrivé à la croisière du chemin. Pourvu que le foin ne r'augmente pas encore, ça m'est égal. Bonsoir, postillon!

Le facteur prit le sentier qui montait au plateau, et Nicolas Maurey continua à injurier ses bêtes et à faire claquer son fouet jusque dans la cour du moulin.

Mame Suzon était sur la porte.

— Hé! Nicolas? dit-elle.

Le rustre ôta son bonnet de coton rayé blanc et bleu et dit :

— Qu'est-ce qu'il y a, bourgeoise?

— Avez-vous encore beaucoup de sable dans la marnière?

— Une trentaine de tombereaux.

— Tu diras à Jean Fessu, ton maître, que j'en reprendrai une dizaine, moi.

— Qu'est-ce que vous en voulez faire, bourgeoise?

— C'est pour mettre ici.

Et la meunière montrait la cour du moulin qui était devenue inégale et défoncée, çà et là, pendant la mauvaise saison.

— Vous voulez faire toilette? dit le rustre avec un gros rire.

Pourquoi donc pas? dit mame Suzon. On peut être de noce au premier jour et danser un brin ici.

— Qui donc que vous voulez marier?

— Peut-être bien ma nièce.

— Le Grillonnet?

— Oui-da, mon garçon.

— Et avec qui?

Mame Suzon se prit à sourire.

— Tu ne le devines donc pas, gros rustaud?

— Est-ce qu'on peut savoir?

— Et avec qui donc veux-tu que je marie ma nièce, si ça n'est pas avec mon fils? dit mame Suzon.

— Ah! oui; parlons en, dit le charretier; voilà qu'il est parti pour l'armée de la guerre.

— Il est à l'armée, c'est vrai, dit mame Suzon, mais il va revenir.

— C'est pas ce que dit le facteur.

Mame Suzon tressaillit.

— Qu'est-ce qu'il dit donc le facteur? fit-elle.

— Qu'on a la guerre, qu'on va se battre, et que Laurent est parti... à preuve qu'il l'a écrit...Oh! hue! oh! dia! Bonsoir, bourgeoise.

Et Nicolas fit claquer son fouet.

Mame Suzon, toute bouleversée, s'était assise sur le seuil de sa porte.

Elle avait des bourdonnements dans les oreilles et des titillements dans les yeux.

Que venait donc de lui dire cet homme?

Qu'était-ce que cette lettre dont il parlait?

A qui donc Laurent avait-il écrit?

Il est de certaines émotions qui ne se traduisent ni par des cris, ni par des larmes, mais par une prostration complète.

Les deux garçons meuniers étaient à leur

besogne; les gens de la ferme étaient aux champs.

Une servante qui, à l'intérieur, vaquait aux soins du ménage, ne soupçonna même pas ce qui s'était passé.

Mame Suzon, affolée, stupide, les yeux fixés sur le chemin de Férolles, venait d'apercevoir le Grillon qui cheminait lentement en compagnie de Michel, le triste garnement, et son cœur de mère devina sur-le-champ la sinistre vérité.

Quand le Grillon et Michel arrivèrent, mame Suzon, affaissée sur le seuil, était comme morte.

CHAPITRE VI

Huit jours s'étaient écoulés.

La résignation aux maux sans remède est le propre des gens de la campagne.

Nature patiente et calme, douée d'une âpre énergie, le paysan, habitué à lutter contre les caprices de la température, l'ingratitude du sol, les inondations et les incendies; le paysan,

disons-nous, se soumet assez vite aux volontés d'en haut, si dures soient-elles.

Le rêve de bonheur de mame Suzon et celui de sa nièce Noémi se trouvaient maintenant indéfiniment ajournés et reculés.

Quand reviendrait Laurent?

Et Laurent reviendrait-il?

Telles étaient les deux questions solennelles et terribles que les pauvres femmes se posaient chaque matin et chaque soir.

Elles s'en allaient tous les jours, à six heures, entendre la messe à Férolles, priaient pour le pauvre soldat, et s'en revenaient ensuite au moulin.

Plus de chansons et plus de rires, mais pas de larmes non plus.

Les deux femmes avaient une de ces douleurs calmes et silencieuses qui sont les plus poignantes.

Un nouvel hôte s'était installé au moulin.

Cet hôte, c'était Michel Brûlart.

Le mauvais garnement, le braconnier, le vagabond, avait paru s'amender tout à coup.

Mame Suzon lui avait vu verser d'abondantes larmes, qui paraissaient sincères.

Comme, pendant plusieurs heures, la pauvre

meunière avait été dans un état alarmant, Michel était resté auprès d'elle.

Le soir était venu : il avait soupé et couché au moulin.

Le lendemain, il s'était offert à aller à Orléans pour avoir des nouvelles positives de la guerre.

Il y était allé en effet et en était revenu avec cette vague espérance qu'on ne se battrait peut être pas.

C'était du moins ce qu'on lui avait dit à l'intendance.

Cette bonne nouvelle avait fait bien venir le messager.

Il était demeuré au moulin le lendemain encore.

Un des garçons meuniers s'étant pris la main dans un engrenage, s'était trouvé dans l'impossibilité de travailler.

Michel s'était offert à sa place.

— Tu as l'air de vouloir te ranger, lui avait dit mame Suzon. Reste donc, et conduis-toi bien ici, tandis que mon pauvre enfant se bat à ta place.

Deux jours après, on reçut la nouvelle d'un premier engagement entre les troupes franco-italiennes et l'armée autrichienne.

Ce premier engagement était une victoire, et la préfecture fit afficher un supplément au *Moniteur des communes* à la porte de toutes les mairies.

Le lendemain il arriva une lettre de Laurent.

Le jeune homme écrivait du camp de San-Martino. Il avait pris part à la première bataille, il s'était bien conduit, et il était porté pour le grade de sergent. Sa lettre était toute pleine de cette humeur belliqueuse qui fait le fond de notre caractère national et transforme un paysan en héros en moins de huit jours.

Les deux femmes allèrent porter un cierge à l'autel de la Vierge, et, au retour, mame Suzon fit faire une distribution de pain aux habitants les plus nécessiteux du pays.

Michel travaillait avec ardeur, ne quittait plus mame Suzon ni le Grillon, et allait chaque matin au-devant du facteur avec l'espérance d'avoir une nouvelle lettre de Laurent.

Les gens de Férolles eux-mêmes s'étaient émus de cette transformation subite.

Les uns disaient :

— Jamais nous n'aurions cru que Michel fût capable d'un bon sentiment.

Les autres corrigeaient cette opinion par celle-ci :

— Si le père et la mère n'avaient pas été des mauvais sujets et qu'ils l'eussent élevé autrement, cet enfant n'aurait pas mal tourné.

Quant au père Brûlart, depuis que son fils travaillait, il se montrait de temps en temps au cabaret de Férolles et haussait les épaules quand on lui parlait de Michel.

— Puisqu'il est au moulin, disait-il, qu'il y reste! c'est un fier débarras pour moi.

On l'avait même entendu formuler des menaces contre son fils; et le bruit en était venu aux oreilles de mame Suzon qui lui avait dit :

— Travaille, mon enfant, et je prendrai soin de ton avenir. Ne t'inquiète pas de ce que dit ton père. Si tu deviens un brave garçon et un bon ouvrier, quand mon Laurent sera revenu, il ne regardera pas à te donner quelques milliers de francs pour t'établir.

Il y avait donc déjà huit jours que Michel était au moulin.

Au lieu de coucher dans le corps de logis principal, et par conséquent sous la même clef que mame Suzon et sa nièce, il s'était modestement installé dans la chambrette attenante à l'écurie et qui était destinée au charretier, en temps ordinaire.

Mais comme le charretier qu'on avait alors

était marié avec la servante, il n'occupait pas la chambrette, et Michel s'en était accommodé.

Or donc, ce soir-là, après souper, après une prière faite en commun pour le soldat, Michel souhaita la bonne nuit à la meunière et au Grillon et s'alla coucher.

La nuit était si noire que, pour traverser la cour, il fut obligé de prendre une lanterne, de peur de se jeter dans le trou au fumier qu'on venait de vider.

Seulement, une fois dans son réduit, au lieu de se déshabiller, il se glissa tout vêtu sous ses couvertures, après avoir éteint la lanterne.

Puis il attendit.

Avait-il donc quelque expédition de braconnage en tête, et sa conversion n'était-elle pas complète?

Il attendit environ une heure.

Comme on était dans la belle saison, on pouvait coucher les fenêtres ouvertes.

Michel avait donc laissé la sienne entrebâillée, et il prêtait l'oreille à ces moindres bruits lointains de la nuit qu'un braconnier distingue si merveilleusement.

Les grenouilles coassaient au bord de l'écluse.

Le moulin tournait ; au loin, dans les

champs, on entendait le houhoulement monotone d'un hibou.

Puis il vint un moment où le houhoulement parut se dédoubler.

Au lieu d'un hibou, Michel en entendit deux.

— Eh ! se dit-il, je crois que v'là le moment.

Et il sortit lestement du lit, prit ses sabots à la main, se glissa hors de la chambrette, traversa l'écurie, monta l'échelle du grenier à foin et sortit par la porte de ce dernier endroit.

On entendait toujours chanter deux hiboux.

Michel, toujours nu-pieds, se mit à courir à travers champs.

Quand il fut à cent pas du moulin, il posa deux doigts sur sa bouche, et fit à son tour entendre un cri semblable à celui qu'il avait entendu.

Ce n'était plus deux hibous qu'on entendait, c'était trois.

Puis Michel se remit en route, et ne craignant plus d'être entendu des gens du moulin, il remit ses sabots.

CHAPITRE VII

Michel Brûlart chemina encore environ un quart d'heure.

Puis il s'arrêta de nouveau.

Un seul hibou chantait maintenant.

C'était celui-là qui n'avait ni rendez-vous, ni consigne, ni mot d'ordre, le vrai hibou, par conséquent, et non point l'homme qui en imitait le son glapissant et monotone.

Michel remit ses deux doigts dans sa bouche et fit entendre un second appel.

On lui répondit du fond d'une sapinière voisine.

Alors il doubla le pas.

La nuit était bien noire; néanmoins, à dix ou douze mètres de distance une silhouette qui s'agitait faiblement au-dessus du sol apparut à Michel.

— Là! dit-il, qui donc va là?

— Une belle nuit pour poser des collets, répondit une voix.

Michel reconnut la voix :

— Holà! père, dit-il, est-ce vous?

La silhouette marcha vers lui et prit forme humaine.

— C'est moi, dit-elle.

Et le père et le fils Brûlart s'abordèrent et se donnèrent la main.

— Vous le voyez, dit Michel, je suis exact.

— J'avais peur que tu ne viennes pas.

— Pourquoi donc ça?

— Je me disais comme ça qu'on ne t'avait pas fait la commission.

— Si fait bien, on me l'a faite.

— Ah!

— La mère Pitache a passé par le moulin, tantôt, avec sa besace et son bâton. Il n'y avait personne; alors elle s'est approchée de moi et m'a dit vivement :

— Tu es un mauvais fils de laisser ainsi ton père tout seul.

— Ah! elle t'a dit cela?

— Oui, mais elle riait...

— Pardine! elle sait nos affaires aussi bien que nous... et puis?

— Alors elle m'a fait votre commission, à savoir que vous m'attendriez ici, et je suis venu.

— C'est bien! dit le père Brûlart.

— De quoi s'agit-il, papa?

— Mais, c'est au contraire pour savoir ce qu'il y a de nouveau que je t'ai fait venir.

— Oh! rien du tout.

— Qu'est-ce qu'on fait au moulin?

— La Suzon pleure toujours un brin, le soir.

— Et la petite?

— Aussi.

— Tu auras un joli bien, mon garçon, dit le père Brûlart.

— Oh! je ne l'ai pas encore...

— Et une jolie petite femme.

— Qui sait?

— Va, la mère Brûlart, en mourant, a arrangé tout ça. Sois tranquille, seulement faut bien gouverner ta barque, mon garçon.

— Oui, papa.

— Tout ira comme sur des roulettes, mon garçon, dit encore le père Brûlart.

— Mais, papa, dit Michel, il y a une chose à laquelle vous n'avez pas songé.

— Laquelle?

— Si Laurent revient de là-bas.

— Je te dis qu'il ne reviendra pas, moi.

— Oh! qu'est-ce que vous en savez?

— La mère Pitache en est sûre.

— Vous croyez donc aux sorciers?

— Aux sorciers, non ; mais à la mère Pitâche, oui.

— Elle dit pourtant la bonne aventure.

— C'est justement pour ça.

— Comment donc qu'elle peut savoir l'avenir?

— Je ne sais pas; mais ce que je sais bien, vois-tu, c'est que tout ce qu'elle a prédit est arrivé.

— Ah! c'est-y bien sûr, ça?

— Elle a dit, voici trois ans, que M. Soulary, le notaire de Saint-Florentin, mourrait avant Noël. Le jour de la Saint-Hubert, il s'est tué en passant une haie.

— Bon!

Elle a dit que la femme à Chesneau le cantonnier, qui était mariée depuis six ans et toujours bréhaigne, aurait un enfant.

La femme à Chesneau est accouchée neuf mois après.

Tout ça, tu penses bien, nous a donné confiance, à la mère Brûlart et à moi, et nous avons arrangé ta petite affaire.

— Vous êtes bien bon, papa.

— Mais, reprit le père Brûlart, les bons comptes font les bons amis...

— Ça, c'est vrai.

— Et si je t'ai fait venir, ce n'était pas seulement pour savoir ce qui se passait... c'était encore pour que nous arrangions nos affaires.

— Quelles affaires ?

— Les nôtres, donc.

— Hein ?

— Tu comprends, mon garçon, poursuivit le père Brûlart, que je suis très-vieux, et que je ne veux plus travailler.

— Oh ! vous avez raison, papa, et si la chose arrive, je prendrai joliment soin de vous.

— Je n'en doute pas, je n'en doute pas, mon garçon.

— Vous viendrez vivre au moulin...

— Merci bien ! mame Suzon m'y ferait une jolie vie.

— Ou je vous donnerai ce que vous voudrez...

— Non, c'est pas encore ça, mon garçon.

— Ah !

— Vois-tu, continua le vieux braconnier, quand on a cinquante-sept ans, comme moi, faut être à la merci de personne.

— Oh ! papa...

— Faut avoir sa petite affaire, du bien et des écus. Qué que t'en dis ?

— Voyons, papa, dit Michel, causons peu et causons bien. Qué que vous voulez ?

— Je te dirai ça tout à l'heure.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce qu'on n'est pas bien dans l'obscurité pour parler de ses affaires.

— Où voulez-vous aller?

— A la maison. Nous y serons dans un petit quart d'heure, histoire de traverser la sapinière. La mère Pitache y est, justement.

— Ah! elle y est?

— Sans doute, elle est de l'affaire, elle veut jaser un brin de ses petits intérêts.

— Ah! elle aussi?...

— Elle aussi; et je te vais donner un conseil.

— Parlez...

— Il ne faut pas être regardant avec elle, mon garçon.

— Vous croyez?

— Elle pourrait tout démolir, et c'est pas la peine.

Sur ces derniers mots, le père Brûlart prit son fils par le bras et ils se mirent à suivre un petit sentier qui grimpait en zigzag au flanc du coteau qui recouvrait le sapinière.

CHAPITRE VIII

En haut du coteau, la Sologne commence.

Adieu la plaine fertile du Val, les bonnes fermes bien grasses, les fortes prairies que la Loire engraisse de son limon ! Adieu les villages aux jolies maisons de brique rouge ! C'est la pauvre terre qui commence, la terre sablonneuse et maigre, avec ses forêts de sapins et ses landes incultes, et ses habitations clair-semées.

Quand ils furent en haut du coteau, le père et le fils, à qui le pays était familier, se mirent à arpenter le sol sablonneux avec une agilité de véritables maraudeurs nocturnes.

Bientôt, au travers des arbres, ils aperçurent une lueur, et dans le ciel d'un bleu foncé une colonne de fumée noire.

C'était la maison des Brûlart.

Quand nous disons la maison, c'est par pure politesse. C'était une affreuse chaumière, moitié boue et moitié torchis, élevée, au milieu d'un carrefour de forêt, formant une pièce unique, au milieu de laquelle on avait pratiqué un trou pour la fumée.

Deux grabats s'y trouvaient, en compagnie d'une table boiteuse et de quelques rondins de troncs d'arbres convertis en siéges.

Quand les deux Brûlart entrèrent, une vieille femme s'y trouvait installée au coin du feu.

Elle avait superposé sur deux pierres qui servaient de chenets une demi-douzaine de souches qui flambaient comme des allumettes.

Et, accroupie, les mains décharnées exposées à la flamme, elle attendait.

Elle et le père Brûlart ne s'étaient pas vus depuis le matin.

Seulement, il avait été convenu qu'ils se retrouveraient en cet endroit dans le courant de la soirée.

Comme il n'y avait rien à voler chez lui, quand le père Brûlart quittait la maison, il posait la clef sous une grosse pierre auprès de la porte et s'en allait fort tranquille.

Tandis que ce soir-là le vieux braconnier allait à la rencontre de son fils, la vieille était arrivée par un autre côté, s'était installée et avait fait du feu.

— Eh bien! le voilà, dit-elle en voyant Michel entrer derrière son père.

— Oui, la mère.

— Est-il gentil!

Et la vieille, qui était hideuse et ressemblait trait pour trait à une sorcière de *Macbeth*, la vieille eut un effroyable sourire à l'adresse du jeune homme.

— Il fera ce que nous voudrons, dit le père Brûlart, c'est un bon fils.

— Pour ça oui, ricana Michel.

Le père Brûlart ferma la porte, poussa un des rondins vers le feu, s'assit dessus et dit :

— Maintenant, nous pouvons jaser.

— Je veux que le diable m'emporte, dit Michel, si je sais ce que vous voulez me dire!

Le père Brûlart haussa les épaules.

— Les enfants, c'est toujours pressé, dit-il.

— Alors parlez, dit Michel.

Et il s'assit à son tour.

— Voyons, reprit le père Brûlart, une supposition, petit, tu as ton fusil et tu es à la chasse.

— Bon!

— Je ne suis pas ton père, je suis le premier venu, comme qui dirait un bûcheux. Je te dis : Mon garçon, je sais où il y a un sanglier en bauge; si je te le fais tirer, m'en donneras-tu un jambon?

— C'te bêtise! fit Michel.

— Eh bien, entre nous, c'est la même chose.

— Comment ça?

— Je te mène au bord du coteau, un matin, et je te montre là-bas, sous nos pieds, le moulin de Brin-d'Amour, les bonnes terres qui l'entourent, la jolie fille qui est dedans, et je te dis : « Veux-tu le moulin, veux-tu les terres, veux-tu la fille? »

Naturellement tu signes, et le marché est conclu. Mais qué que tu donnes pour tout ça?

— Ce que vous voudrez, dit Michel.

— Moi, dit la vieille femme, je veux deux mille francs.

— Vous les aurez.

— Et moi dix mille, fit le père Brûlart.

— Ça va, dit encore Michel.

— Mais je les veux tout de suite, reprit la vieille.

— Et moi aussi, fit le père.

Michel se mit à rire.

— Est-ce que vous vous moquez de moi? dit-il.

— Pourquoi donc ça?

— Où donc voulez-vous que je prenne douze mille francs?

— En écus, nulle part.

— Alors...

— Mais tu peux nous faire une reconnaissance. Vois-tu, poursuivit le père Brûlart, comme je te dis, les bons comptes font les bons amis. J'ai pris mes petites précautions.

— Ah!

— J'ai fait un bout de chemin tantôt.

— Où êtes-vous allé?

— A Jargeau, voir le père Boulay, un brave homme qui vend du tabac, du papier timbré et de bon conseils.

Alors le père Brûlart ouvrit sa blouse, déboutonna la veste qui était par-dessous et en retira deux feuilles de papier timbré noircies chacune de quatre ou cinq lignes.

— Vois-tu, continua-t-il, c'est le père Boulay qui a rédigé ça, et il me l'a lu; c'est bon.

— Comment y a-t-il? fit la vieille femme avec avidité, car elle ne savait pas lire beaucoup plus que Brûlart.

Le braconnier donna lecture du premier:

« Au premier janvier prochain, je payerai à l'ordre de François-Auguste Brûlart, etc..., la somme de dix mille francs. »

— Tu n'as qu'à signer ça, dit-il ensuite.

— Et l'autre? fit Michel.

— L'autre, répondit Brûlart, est de deux mille francs, à l'ordre de Joséphine Pacaud, dite la mère Pitache.

Quand Michel eut pris connaissance des deux billets qui avaient été libellés par le père Boulay, de Jargeau, marchand de tabac, de papier timbré et de bons conseils, Brûlart père alla ouvrir un vieux bahut dans un coin de la chambre, et en retira une fiole d'encre après laquelle pendait une ficelle à laquelle une plume était attachée.

Comment y avait-il de l'encre en cet endroit?

C'est ce qu'il est facile d'expliquer.

Pendant le dernier hiver, un marchand de bois qui avait acheté des coupes dans le voisinage avait employé les deux Brûlart, et s'était installé chez eux une ou deux fois par mois pour faire ses comptes et payer ses ouvriers.

La plume et l'encre étaient restées.

Le père Brûlart posa le tout devant Michel et lui dit :

— Allons, mon garçon, faut signer ça.

CHAPITRE IX

Michel Brûlart savait lire.

Avant de prendre la plume, il prit les deux billets qui avaient été écrits de la main du père Boulay, le marchand de tabac et de bons conseils, et il se mit à les lire attentivement l'un après l'autre.

— C'est-y bien ça? dit le père Brûlart.

— Parfaitement ça.

— Signe donc alors.

— Un moment, papa, faut songer à tout.

— Plaît-il?

— Une supposition que rien de tout ce que vous me promettez, la vieille et vous, n'arrive...

— Ça arrivera, mon garçon, dit la mère Pitache.

— Je ne dis pas non, mais... enfin... ça peut ne pas arriver.

— Eh bien? fit le vieux braconnier.

— Eh bien, je vous dois néanmoins douze mille francs.

— Imbécile! dit le vieux, qu'est-ce que ça te fait?

— Comment ! qu'est-ce que ça me fait ?

— Puisque tu n'as pas douze mille sous, tu dois être bien tranquille.

— Savoir ; je puis amasser de l'argent par mon industrie.

Le père Brûlart haussa les épaules.

— Oui ou non, dit-il, veux-tu signer?

Michel hésitait toujours.

Alors la sorcière intervint.

— Mon garçon, dit-elle, je suis vieille, je n'ai plus de force, et ça me fatigue beaucoup de me mettre en état de *voyance* ; mais ça ne fait rien, je vas frapper encore une fois à la porte de l'avenir.

— Ah ! dit Michel.

La vieille se leva, prit un morceau de bois à demi brûlé et se mit à décrire des signes mystérieux sur le mur avec le bout qui était réduit à l'état de charbon.

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? demanda Michel.

— Tais-toi, dit le père Brûlart.

La sorcière en sabots traça plusieurs raies qu'elle croisa, ménageant ainsi des cases d'inégale grandeur.

Puis elle se prit à marcher d'abord de long en large et d'un mur à l'autre en comptant ses pas.

Après quoi elle inscrivit le nombre de ses pas dans une des cases.

Ensuite, elle tourna sur elle-même comme un derviche et, les yeux au ciel, les lèvres frémissantes, elle murmura des paroles que ni le père ni le fils ne comprirent.

De temps en temps elle interrompait son mouvement de rotation, revenait au mur et inscrivait un autre chiffre dans une des cases.

Tout à coup ses yeux se fermèrent, tout son corps fut pris d'un tremblement nerveux, et elle dit :

— Ecoutez-moi!... écoutez-moi!...

En même temps elle se laissa choir sur l'un des rondins qui servaient de siéges.

Son attitude, son visage avaient quelque chose de mystérieux et d'effrayant tout à la fois.

— Regarde et écoute! dit le père Brûlart.

Ce vieil ivrogne qui, le dimanche, dans les cabarets de Férolles ou de Souvigny, se vantait de ne pas croire à Dieu, avait une foi aveugle dans les momeries de la mère Pitache.

— Ecoutez! écoutez! reprit-elle d'une voix inspirée, je vois...

— Que voyez-vous? demanda Michel quelque peu impressionné, lui aussi, de ce rôle de sibylle frémissante sur son trépied.

— Je vois des soldats, beaucoup de soldats...

— Ah!

— Boum! boum! j'entends le canon... je vois de la fumée... Oh! quelle fumée!... c'est une grande bataille...

— Et Laurent y est-il?

— Oui.

Les tremblements nerveux de la sorcière redoublèrent.

— Bing! dit-elle enfin.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le père Brûlart.

— C'est Laurent qui est frappé d'une balle.

— Où ça?

— Au milieu du front... il tombe... il est mort...

— Et cette grande bataille, demanda Michel haletant, quand aura-t-elle lieu?

— Approche-toi du mur, dit la sorcière qui avait toujours les yeux fermés.

— J'y suis, dit Michel.

— Combien ai-je tracé de carrés?

— Huit.

— Quel chiffre y a-t-il dans le septième.

— Le chiffre 3.

— Alors, ce sera dans trois jours.

Et, comme si elle eût été épuisée par ce der-

nier effort, elle glissa du rondin sur le sol et s'y allongea toujours frémissante, toujours agitée par des convulsions, balbutiant des mots sans suite.

Puis, les convulsions diminuèrent ; elle cessa de parler et resta comme morte.

Alors le père Brûlart regarda son fils et lui dit avec un accent de triomphe :

— Eh bien ! as-tu entendu?

— Oui, dit Michel.

— Y crois-tu ?

— Oui.

— Signe alors.

— Ma foi ! dit Michel, avec des gens comme vous, faut se méfier, vous seriez capables de tout dire si je ne faisais pas ce que vous voulez.

Et il prit la plume et signa successivement les deux obligations.

La sorcière paraissait évanouie.

— Ne t'en occupe pas, dit le père Brûlart, elle est toujours comme ça lorsqu'elle a dit la bonne aventure; elle va dormir une heure, puis elle ne se souviendra plus de rien.

En même temps il approcha du feu les deux billets pour faire sécher la signature.

Quand ce fut fait, il les plia et les mit soigneusement dans sa poche.

— A présent, dit-il, je crois que tu peux t'en aller; il ne faut pas qu'on s'aperçoive de ton absence au mouiin.

— Est-ce qu'il n'y a pas de quoi boire un coup ? demanda Michel.

— Il n'y a rien du tout, pas même de l'eau.

— Alors, bonsoir; quand vous reverra-t-on, père ?

— J'irai à Férolles demain, peut-être que je passerai par le moulin.

— Ah !

— J'ai quelque chose dans l'idée, tu verras.

Michel s'en alla.

Une heure après, il était couché et rêvait qu'il possédait le moulin, et qu'il venait d'épouser le Grillon, le matin même, à l'église de Férolles-les-Prés.

CHAPITRE X

Le lendemain matin, il n'était pas encore cinq heures, lorsque Michel Brûlart se rendit à sa besogne.

Jamais mame Suzon n'avait eu un garçon de moulin plus travailleur.

Le Grillon, lui aussi, était levé.

Seule de la maison, la meunière dormait encore.

Elle avait tant pleuré depuis huit jours, la pauvre femme, elle avait si peu fermé l'œil durant la nuit, que la lassitude physique avait fini par triompher de l'inquiétude morale.

Le Grillon, qui couchait dans sa chambre, la voyant dormir si paisiblement, s'était levée et s'était glissée dehors pour recommander aux domestiques réunis dans la cuisine pour le repas du matin de faire le moins de bruit possible.

Tandis que les gens du moulin mangeaient la soupe, le Grillon traversa la cour et s'en alla jusqu'à la porte charretière.

De là on voyait le sentier qui menait à Férolles se dérouler comme un long ruban blanc au milieu des prés verts.

L'Angelus sonnait.

C'était aussi l'heure où le postillon faisait son apparition matinale.

Or, depuis huit jours, le brave homme avait une consigne : passer par le moulin, quand il aurait une lettre, avant d'aller à Férolles.

Cela l'allongeait d'une grande demi-heure; mais le Grillon lui avait mis une pièce de quarante sous dans la main en lui disant :

— Il y en aura une autre chaque fois.

Or donc, le Grillon s'était assise en dehors de la cour, les yeux fixés sur le sentier que celui qui venait de Jargeau croisait à mi-chemin, et, le cœur palpitant, elle interrogeait l'horizon.

En ce moment, Michel sortit du moulin et vint à elle.

— Grillonnet, dit-il, vous espérez donc que le postillon viendra aujourd'hui?

— Oui, répondit-elle.

— Nous avons eu cependant une lettre de Laurent il y a trois jours.

— C'est vrai.

— Et vous pensez bien qu'il ne peut pas toujours écrire.

— C'est égal, dit-elle, j'ai idée pour ce matin.

— Ah! cher Grillonnet, dit Michel, qui sut donner à sa voix une inflexion émue, si je vous dis ça, ma mignonne, c'est pour que vous ne vous tourmentiez pas trop...

— Ah! s'écria le Grillon, le voilà!

— Qui?

— Le postillon.

Et elle étendait la main vers le sentier qui venait de Jargeau et qui coupait en croix celui de Férolles.

En effet un homme venait d'apparaître au milieu de la double haie qui bordait le sentier.

C'était bien le facteur.

Le modeste fonctionnaire était encore à une centaine de pas de la croisière des deux chemins.

Alors le cœur du Grillon battit plus vite et plus fort, et elle demeura immobile, muette, les yeux fixés sur la bifurcation.

Quand le facteur serait là, s'il faisait demi-tour et descendait sur Férolles, c'est qu'il n'avait pas de lettre. Si, au contraire, il remontait vers le moulin, oh! alors...

Et le facteur, en effet, tourna tout à coup le dos à Férolles et allongea le pas dans la direction de Brin-d'Amour.

Le Grillon n'y tint pas. Elle s'élança à sa rencontre et Michel la suivit.

Cinq minutes après les deux jeunes gens et le facteur s'abordaient.

Le facteur avait une lettre, et cette lettre était adressée à M^lle^ Noémi.

Le Grillon l'ouvrit avidement.

La lettre commençait par ces mots :

« Ma chère petite femme,
Je continue à me bien porter... »

Le Grillon jeta un cri de joie; puis elle s'assit sur le revers du fossé qui longeait le chemin, et tandis que le facteur s'en retournait, elle se mit à lire, laissant Michel lire aussi par-dessus son épaule.

« Je continue à me bien porter, disait Laurent Tiercelin, et bien que nous nous soyons battus hier pendant trois ou quatre heures, je n'ai pas une égratignure.

L'ennemi se concentre à quelques lieues d'ici, et on nous dit que dans cinq ou six jours nous livrerons une grande bataille.

Si nous sommes vainqueurs, ce dont je ne doute pas, la campagne, dit-on, sera finie.

Ah! si cela était vrai!...

Comme vous me verriez vite arriver à Brin-d'Amour, ma mère et toi, mon bon Grillonnet!

Le cœur me bat de joie rien que d'y penser.

Enfin, ne vous désolez pas trop là-bas. Quelques mois sont bientôt passés.

Et puis n'allez pas vous faire des vilaines idées noires.

Je passe à travers les balles, qui ne me touchent pas.

Je crois que c'est la médaille que tu m'as envoyée qui en est cause.

Embrasse bien notre mère, mon cher Grillon, et tous ceux qui te parlent de moi, Mathurin Baudry le forgeron, et Michel qui, me dis-tu, est devenu tout à fait bon.

Dis-lui bien que je l'aime toujours comme un frère et que, puisqu'il se range, quand je serai de retour, nous verrons à l'établir.

Adieu encore, au revoir plutôt. Je te couvre de baisers.

LAURENT. »

Le Grillon riait et pleurait en lisant cette lettre.

Quand elle eut fini, elle se tourna vers Michel :

— Eh bien, qu'est-ce que tu en penses, toi?

— Moi, dit Michel, je pense que ce qu'il dit est vrai, que ça va être bientôt fini et que dans un mois au plus tard il sera ici.

— Oui... mais... cette grande bataille dont il parle?

— Bah! il en reviendra comme des autres.

— Oh! j'ai peur, dit le Grillon en frémissant.

— Puisqu'il a votre médaille....

— C'est égal, j'ai le frisson, j'ai envie d'aller à Férolles.

— Viens avec moi, Michel.

— Pourquoi faire, mamselle?

— Nous irons brûler un cierge à l'autel de la Vierge.

— Comme vous voudrez, dit Michel.

Et tous deux prirent le chemin de Férolles.

En route, Michel se disait :

— La Pitache est une bonne sorcière, et elle a bien parlé de la grande bataille qui va avoir lieu. Puisqu'elle a deviné pour ça, pourquoi donc qu'elle se tromperait sur le reste?

Et Michel, fermant à demi les yeux, se vit le maître du moulin et le mari du Grillon.

CHAPITRE XI

Tandis que Michel et Noémi s'en allaient à Férolles, une scène d'un autre genre se passait dans le cabaret même du village, lequel était porte à porte avec la forge de Mathurin Baudry.

Il y avait eu la veille une noce.

Les noces ne se font pas à la campagne autrement qu'à la ville.

On mange et on boit avant la danse; au milieu du bal, les mariés s'en vont et les invités se remettent à boire et à manger.

Le soleil avait surpris une vingtaine de paysans des deux sexes dans le cabaret.

Les femmes dormaient debout, les hommes buvaient toujours.

Tout à coup il y eut comme un froid au milieu de cette gaieté avinée.

Un homme qui n'était pas invité, que personne n'attendait, entra dans le cabaret.

Cet homme qu'on estimait peu et qu'on redoutait beaucoup, dont les haillons sordides contrastaient tristement avec les habits du dimanche des gens de la noce, n'était autre que le père Brûlart.

Il avait un sac sur le dos, et dans ce sac une demi-douzaine de lapins pris au collet.

— Il paraît qu'on s'amuse ici, dit-il d'un ton ironique ; vous êtes bien heureux d'être de noce, vous autres, cela vaut mieux que de traîner toute une nuit dans les bois.

— Pour colleter les lapins de M. le maire,

sans doute, fit Mathurin Baudry, qui était de la noce.

— Le gibier n'est à personne quand il court, répondit Brûlart. Il est à celui qui le prend.

— Ah! tu crois ça, toi?

— Pardi! et c'est la vérité pure. Est-ce que vous n'allez pas m'offrir un verre de vin, vous autres?

— Tiens, bois, vieux coquin, dit Mathurin qui lui tendit un verre plein.

— Tu es honnête avec les camarades, ricana le père Brûlart. A votre santé, vous autres!

Et reposant son verre vide sur la table :

— Voici quinze jours que je suis dans les bois, dit-il, et que je ne sais rien de rien; qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Pas grand'chose, dit l'un.

— L'avoine augmente toujours, dit le charretier Nicolas Maurey, qui était pareillement de la noce.

— On se bûche toujours là-bas, dit le forgeron.

— Où donc ça qu'on se bûche? fit le père Brûlart avec étonnement.

— En Italie. Tiens, il ne le sait pas!

— Je vous l'ai dit, je ne sais rien de rien. Je

n'ai seulement pas vu Michel depuis quinze jours.

— Michel est au moulin.

— Oh! c'te farce!

— Il y est pourtant.

— Alors, fit naïvement le père Brûlart, c'est que l'autre est revenu.

— Laurent?

— Pardi! il n'y a que lui, au moulin, qui aime Michel.

— Laurent n'est pas revenu.

— Il est donc toujours à Lyon.

— Non, il est en Italie.

— Et il doit avoir chaud, dit un des convives, car on se bat rudement.

Comme il entendait ces derniers mots, le père Brûlart fit un brusque mouvement et laissa tomber son verre qui se brisa sur le sol.

— Qu'est-ce que vous avez donc, père? demanda le charretier étonné.

Brûlart ne répondit pas au charretier; mais il prit celui qui venait de parler au collet et lui dit :

— Ce n'est pas vrai, au moins, ce que tu as dit là ?

— Quoi donc ?

— Qu'on se battait en Italie !

— Mais si.

— Et que Laurent y était ?

— Il y est si bien, qu'on ne dort, ni on ne mange au moulin, tant on a peur qu'il ne soit tué.

Le père Brûlart se laissa tomber sur un banc :

— O mon Dieu ! dit-il, c'est y possible !

Et on le vit pâlir et trembler.

Puis tout à coup il prit sa tête dans ses deux mains et demeura immobile et comme absorbé par quelque douloureuse pensée.

Les hommes de la noce le regardaient avec étonnement.

Mathurin Baudry disait :

— Comme ça lui fait de l'effet !

— Qu'est-ce que ça peut lui faire? dit le charretier, c'est pas son fils.

Mais tout à coup le père Brûlart éclata en sanglots :

— Ah ! misérable que je suis ! s'écria-t-il. Ah ! j'ai commis un crime et je suis puni.

Et cet homme s'abandonna à une douleur bruyante, qui acheva de stupéfier les spectateurs.

Jusque-là on n'avait jamais vu le père Brûlart aimer personne, pas même son fils Michel. Et voici qu'il pleurait et sanglotait, s'arra-

chait les cheveux et criait avec l'accent du désespoir :

— Mon enfant! mon pauvre enfant!

En ce moment, Michel et le Grillon arrivaient à Férolles.

CHAPITRE XII

Les deux jeunes gens étaient obligés de passer devant le cabaret pour se rendre à l'église.

Cependant ils eussent très-certainement passé outre si un homme, qui se trouvait sur la porte, n'eût crié :

— Hé! Michel?

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le jeune homme.

— Ton père est là qui est en train de devenir fou, répondit l'interlocuteur.

En effet, prêtant l'oreille, Michel et le Grillon entendirent des gémissements et un certain tumulte qui sortait du cabaret.

— Mon père? dit Michel.

Et il entra.

Le Grillon, non moins étonnée, le suivit.

Le père Brûlart, que personne n'avait vu pleurer de sa vie, même le jour où on avait enterré sa femme, le père Brûlart, disons-nous, à demi couché sur un banc, tenait sa tête dans ses deux mains et poussait des cris déchirants.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc? fit Michel qui marcha droit à son père. Qu'est-ce que vous avez, papa?

Le père Brûlart le regarda, et au travers de ses larmes on vit briller un regard de colère.

Michel voulut lui prendre la main.

Le vieillard le repoussa durement :

— Va-t'en, dit-il, je ne te connais pas...

-- Mais, papa...

— Je ne suis pas ton père! s'écria Brûlart qui passa tout à coup de la douleur à la colère.

Et il le repoussa durement.

Puis, comme s'il eût regretté d'en avoir dit autant, il se leva du banc où il était et voulut s'élancer vers la porte.

Le Grillon l'arrêta et lui dit avec douceur :

— Mais qu'avez-vous donc, père Brûlart? que vous est-il donc arrivé? Ne peut-on pas vous venir en aide?

Il la regarda d'un air farouche :

— Non, dit-il, non... laissez-moi, mamzelle, je suis un misérable que Dieu punit...

Et il sortit.

Les gens de la noce se regardaient consternés.

— Ah! ah! pensait Michel, c'est la petite comédie dont il m'a parlé cette nuit... C'est bien... c'est très-bien...

— Je n'aurais jamais cru ce vieil ivrogne si sensible que ça, murmura Mathurin Baudry.

— Mais pourquoi pleure-t-il? demanda encore le Grillon.

— Je vas vous dire ça, mamzelle. On lui a appris que Laurent, votre prétendu et son fils de lait, était parti à la guerre.

— Comment! dit le Grillon tout ému, et il s'est mis à pleurer ainsi?

— Vrai.

— Je crois, dit un autre paysan, qu'il avait bu un coup de trop, ça lui arrive souvent, du reste.

— Oh! pour ça non, dit le forgeron.

— Il n'avait pas bu?

— Ni bu ni mangé.

— Il n'était pourtant pas bien tendre pour Laurent, observa Michel.

— Il ne l'a pas été pour toi non plus, dit

Mathurin, à preuve qu'il t'a dit que tu n'étais pas son fils.

— Des bêtises, quoi ! fit Michel.

Et il entraîna le Grillon hors du cabaret.

Tous deux s'en allèrent à l'église.

Le Grillon était de plus en plus émue, et Michel jurait qu'il ne comprenait absolument rien aux paroles ambiguës de son père.

Ils allèrent trouver le curé qui venait de dire sa messe et se dépouillait, dans la sacristie, de ses habits sacerdotaux. Le Grillon lui exposa sa requête, et Michel lui fit part du singulier état de son père.

— Ah! dit le prêtre, il pleure?

— Oui, monsieur.

— Il a raison.

Le Grillon regarda le curé avec de grands yeux étonnés. Mais le prêtre ne voulut point s'expliquer.

Il bénit et alluma le cierge et les deux jeunes gens s'en allèrent.

Comme ils sortaient de Férolles, ils virent un groupe arrêté dans le chemin de Brin-d'Amour et formé d'un homme et d'une femme.

L'homme était assis sur une borne, la femme se tenait debout.

— Hé! dit Michel, c'est mon père.

— C'est ma tante, dit en même temps le Grillon.

C'était en effet mame Suzon.

La meunière en se levant avait demandé où était le Grillon.

Un domestique lui avait répondu :

— Mamzelle s'en est allée avec Michel au-devant du facteur qui avait bien sûr une lettre, car il venait par ici...

Puis ils sont partis tous deux à Férolles.

— Une lettre!

Mame Suzon n'en avait pas entendu davantage.

Une lettre de son fils!

Et elle avait pris le chemin de Férolles, elle aussi, murmurant :

— Cette petite folle! croit-elle donc que je dors jusqu'à midi? Pourquoi donc a-t-elle emporté la lettre?

Comme mame Suzon allait atteindre le chemin qui croise le sentier, elle avait aperçu un homme assis sur une pierre et qui, la tête dans les mains, pleurait silencieusement.

Elle s'était approchée et avait reconnu le père Brûlart.

— Hé! lui dit-elle, qu'est-ce que vous faites donc là, et qu'est-ce que vous avez?

Le père Brûlart la regarda.

— Ah! c'est vous? dit-il.

— Sans doute, c'est moi. Qu'est-ce que vous avez à pleurer?

— Oh! rien, dit-il, ça me regarde.

Et il pleura de plus belle.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc? répéta la meunière.

Brûlart ne répondit pas.

Michel et le Grillon arrivèrent.

— Mais qu'a-t-il donc, ton père? dit mame Suzon.

— Il pleure comme ça depuis une heure.

— Pourquoi?

— Parce qu'on lui a dit que Laurent était parti à la guerre.

Mame Suzon tressaillit.

— Comment, dit-elle émue, vous aimiez donc un peu mon fils, père Brûlart?

Les larmes du vieux braconnier redoublèrent.

Il se leva brusquement, regarda mame Suzon et lui dit :

— Vous êtes plus heureuse que moi, vous!

Et il prit la fuite.

— Je crois qu'il est fou, murmura Michel, tandis que la tante et la nièce se regardaient avec stupeur.

CHAPITRE XIII

Trois jours s'écoulèrent.

Trois jours de mortelles anxiétés.

La douleur inattendue du père Brûlart avait bien frappé quelque peu la meunière et jeté même un certain trouble inexplicable dans son esprit; mais cet événement n'avait pas laissé de trace.

La préoccupation de tous les hôtes du moulin et même des gens du village, c'était cette grande bataille qui, si on en croyait la dernière lettre de Laurent devait avoir lieu au premier jour.

Un habitant plus huppé que les autres recevait *le Loiret*. Chaque matin, le brave homme était sur sa porte, à cinq heures, le journal à la main, quêtant mame Suzon et sa nièce, pour leur dire qu'il n'y avait rien de nouveau, qu'on ne s'était livré, en Italie, qu'à des escarmou-

ches sans importance, et que certainement il n'y avait pas de craintes à avoir.

C'était en été, on s'en souvient, car l'heure des moissons est aussi celle des batailles, et le soleil se levait chaque matin dans un ciel d'azur.

Les populations des bords de la Loire ne sont pas plus dévotieuses que beaucoup d'autres, et pendant la semaine le curé dit la messe aux quatre murs de l'église.

Eh bien, cette année-là, il y avait du monde quand le pauvre prêtre de campagne montait à l'autel.

Il y avait des bonnes femmes qui venaient prier pour Laurent Tiercelin, d'autres qui s'intéressaient à Joseph Pichet.

Qu'était-ce que Joseph Pichet?

Un pauvre garçon, né de pauvres parents, des journaliers qui vivaient péniblement en travaillant chez les autres et n'avaient pas de bien à cultiver.

Joseph Pichet était du pays.

Il était parti en même temps que Laurent.

Seulement, comme il était grand et fort, au lieu d'être trapu et de taille moyenne, on l'avait incorporé dans la cavalerie.

Mais on savait qu'il était aussi en Italie.

Sa pauvre mère, depuis qu'il était parti, faisait deux grandes lieues tous les matins, car ils habitaient un hameau éloigné, pour venir entendre la messe et prier pour son fils.

Mame Suzon, la riche meunière, et la Pichet, la pauvre femme de journée, avaient fini par se lier, dans leur commune anxiété.

Elles se saluaient à l'église; elles se serraient la main en sortant.

La journalière accompagnait même quelquefois un bout de chemin la *maîtresse* de Brin-d'Amour.

Elles parlaient de leurs enfants, ça les soulageait.

Depuis trois jours la Pichet était dans la même anxiété que mame Suzon.

Son fils ne lui avait pas écrit; mais elle savait par la lettre de Laurent qu'on s'attendait à une grande bataille.

Ce jour-là, les deux mères sortirent de l'église plus tristes et plus désolées encore.

Il était six heures et demie.

Vainement, avant la messe, avaient-elles attendu le facteur.

Le postillon, comme elles disaient, n'était pas encore arrivé. Jamais il n'était ainsi en etard.

Pendant la messe, un gamin posé en sentinelle par la meunière devant la boîte aux lettres l'avait attendu vainement.

Quand elles sortirent, le gamin était toujours à son poste.

Mais elles n'eurent pas fait vingt pas dans la rue que le facteur se montra à l'autre bout.

Le Grillon courut en avant.

Les apercevant, le facteur doubla le pas.

Il avait une lettre à la main, une seule.

Les deux amis jetèrent un cri.

Pour qui la lettre?

Hélas! elle n'était pas pour mame Suzon.

La lettre était pour la Pichet.

La Pichet ne savait pas lire, mame Suzon lui prit la lettre des mains.

Peut-être espérait-elle que Joseph Pichet donnerait des nouvelles de son fils.

Elle ouvrit cette lettre en tremblant et lut :

« Mes bons parents,

« Nous nous sommes battus pendant vingt heures au pont de Magenta. La victoire est à nous! Je n'ai pas été blessé et je continue à me bien porter. »

La mère Pichet jeta un cri de joie. Mais tout à coup elle vit pâlir mame Suzon.

Le fils Pichet ajoutait :

« Je n'ai pas de nouvelles de Laurent Tiercelin. Tout ce que je sais, c'est que son bataillon a été très-engagé. »

CHAPITRE XIV

Rien ne justifiait cependant les angoisses de la pauvre meunière de Brin-d'Amour.

Son fils n'avait pas écrit, comme Joseph Pichet, le lendemain de la bataille ; mais qu'est-ce que cela prouvait?

En campagne, on n'écrit pas comme on veut, et puis une armée considérable occupe plusieurs lieues carrées de pays, et il pouvait fort bien se faire que le bataillon de chasseurs dans lequel se trouvait Laurent eût été envoyé en avant, et que sa lettre, s'il avait écrit, eût un jour de retard sur celle de Joseph Pichet.

C'était là du moins le raisonnement que faisait le bon curé de Férolles, chez qui Noémi et la Pichet avaient conduit mame Suzon.

Mathurin Baudry, le forgeron, le maître d'école et l'adjoint disaient la même chose.

Mais la meunière continuait à sangloter.

On la reconduisit au moulin.

Ce fut une triste journée que celle qui s'écoula.

Noémi seule paraissait moins abattue que les autres.

— Moi je suis sûre, disait-elle, que nous aurons une lettre de lui demain matin.

Le lendemain arrive enfin.

Mame Suzon voulut aller elle-même au devant du facteur.

Hélas! le facteur n'avait rien.

Michel lui-même, ce jour-là, se mit à pleurer.

Le *Journal du Loiret* avait annoncé la victoire de Magenta avec les plus grands détails.

On avait lu tout cela avec avidité à Férolles, et le journal avait passé de main en main.

Le jour d'après, l'espérance du Grillon fut encore déçue.

Pas de lettre.

Ni le lendemain ni les jours suivants.

Mame Suzon ne pleurait plus, ne parlait plus et paraissait absorbée en elle-même.

Michel eut une idée :

— Je vais à Orléans, dit-il.

Noémi le regarda d'un œil interrogateur.

— J'irai à l'intendance, poursuivit l'hypo-

crite garçon, et il faudra bien qu'on m'y donne des nouvelles de Laurent.

Il partit, en effet, monté sur un cheval de ferme, et ce fut encore une mortelle journée.

Noémi espérait toujours.

Mame Suzon n'espérait plus.

Elle avait vieilli de dix ans en quelques jours.

A Férolles-les-Prés, on commençait pareillement à hocher la tête et à se dire :

— Il pourrait bien être arrivé malheur au pauvre Laurent.

Michel revint.

On ne lui avait rien appris à l'intendance.

Seulement, on lui avait conseillé de s'adresser, par écrit, au ministère la guerre.

Michel, qui paraissait en proie à une vive anxiété, Michel, disons-nous, s'en alla chez le comte de R..., le maire de Férolles; il lui parla, avec des larmes dans les yeux, de la douleur et des angoisses de mame Suzon.

Le comte était un ancien militaire. Il avait conservé des relations au ministère de la guerre, et il se montra touché de l'anxiété de Michel.

C'était un samedi, jour de marché à Orléans.

Presque tous les propriétaires des environs vont en ville ce jour-là.

Tandis que Michel parlait au comte, on attelait le tilbury de ce dernier.

— Mon ami, dit-il à Michel, revenez ce soir, j'aurai des nouvelles, je vous le promets.

Michel s'en alla.

Ce fut une nouvelle journée d'angoisses au moulin.

Noémi espérait toujours, et mame Suzon, sombre et farouche en sa douleur, n'espérait plus.

Enfin le soir vint, et Michel se remit en route pour le château du maire.

Celui-ci n'était pas encore de retour.

Michel attendit plus d'une heure.

Enfin le comte arriva.

Michel tressaillit en le voyant.

Le comte était triste.

— Mon ami, dit-il à Michel, il ne faut pas vous désespérer encore; néanmoins il est possible qu'un malheur soit arrivé.

Et il mit sous les yeux de Michel le télégramme suivant :

« Le nommé . Tiercelin (Laurent), caporal au... chasseurs à pied, disparu.

Peut-être prisonnier, peut-être passé à l'ennemi.

Pas retrouvé corps. »

Michel tremblait en lisant cette dépêche.

Le comte attribua cette émotion à la douleur.

Mais s'il avait pu lire dans l'âme du misérable, il eût été indigné.

Néanmoins Michel garda son masque d'affliction hypocrite.

— Mon garçon, lui dit le comte de R..., je vous le répète, il est fort possible que Laurent ait été fait prisonnier.

Dans ce cas, il est tout naturel qu'il n'ait pas écrit encore.

Mais d'ici huit ou dix jours vous recevrez de ses nouvelles.

S'il est mort, on en aura certainement la preuve dans peu de temps.

Au lendemain d'une bataille, on se compte, on fait l'appel, et il n'est pas rare de voir revenir quelque temps après, un homme que l'on croyait mort.

Par conséquent, retournez au moulin et dites bien que tout espoir n'est pas perdu.

Michel s'en alla.

— Allons! allons! murmura-t-il, je sais bien qu'il est mort, moi, et la Pitache est une bonne sorcière.

CHAPITRE XV

Trois mois s'étaient écoulés.

A la bataille de Magenta avait succédé celle de Solferino, bientôt suivie par la paix de Villafranca.

Pas de nouvelles du caporal Laurent Tiercelin.

Le comte de R..., le maire de Férolles, avait fait tout exprès le voyage de Paris.

Les prisonniers français faits par les Autrichiens avaient été rendus.

Laurent n'était pas revenu.

Donc, il n'était pas prisonnier.

Donc, il était mort.

Cependant son décès n'avait pu être régulièrement constaté.

Le capitaine de sa compagnie, devenu chef de bataillon après la campagne, avait écrit lui-

même une longue et touchante lettre à la mère du pauvre caporal.

Laurent Tiercelin était un bon soldat, un brave cœur que tout le monde aimait, et son capitaine avait cru de son devoir de donner à la mémoire du pauvre garçon cette marque de sympathie.

La lettre de l'officier n'était pas plus rassurantes que la dépêche ministérielle; mais elle n'était pas absolument désespérée non plus.

Le capitaine affirmait qu'on avait cherché vainement sur le champ de bataille le corps du jeune soldat.

Il ajoutait que la chose n'était pas sans exemple; que ceu qu'on appelait les *gens disparus* reparaissaient quelquefois. Que tout en ne se berçant point d'un fol espoir, il ne fallait pas cependant perdre toute espérance.

Mame Suzon, courbée en deux, morne, les yeux secs, avait écouté la lecture de cette lettre avec une impassibilité farouche.

On eût dit que cette malheureuse femme ne fût plus de ce monde et que son âme fût depuis longtemps montée au ciel pour y rejoindre son fils.

Seule, le Grillon disait :

— Moi, je suis sûre que Laurent n'est pas mort.

— Dieu vous entende, Grillonnet! soupirait hypocritement Michel.

Ce dernier donnait aux gens de Férolles un exemple de ce que le repentir peut faire d'un mauvais sujet. Il ne quittait plus le moulin; il avait pour ainsi dire remplacé Laurent.

Travailleur infatigable, plein d'attentions délicates pour cette pauvre mère qui n'avait plus de fils, Michel avait fini par se rallier tous les cœurs.

Mame Suzon elle-même s'oubliait parfois à lui mettre la main sur l'épaule et à lui dire affectueusement :

— Tu veux donc essayer de me remplacer mon pauvre enfant?

Seule, le Grillon ne partageait pas plus cet enthousiasme qu'elle ne partageait la conviction que Laurent fût mort.

Michel lui inspirait une sorte de répulsion dont elle ne pouvait se rendre compte.

On n'avait pas revu le père Brûlart.

Qu'était-il devenu?

Les uns disaient qu'il avait perdu la tête, et s'en était allé dans son pays; les autres qu'il travaillait à Orléans.

D'autres encore, mais c'était le plus petit nombre, affirmaient l'avoir rencontré dans les bois, les cheveux tout blancs, d'une maigreur effrayante, à peine couvert de quelques lambeaux de vêtements, et disant que, puisque Laurent Tiercelin était mort, il ne comprenait pas que le bon Dieu le laissât sur terre.

Il y avait encore une histoire qui était revenue sur l'eau à Férolles, et dont on commençait à jaser depuis qu'il était avéré pour tout le monde que Laurent était mort.

On disait que la mère Brûlart avait dicté une lettre à son lit de mort, et que cette lettre avait été déposée chez un notaire de Jargeau.

Cette lettre, prétendait-on, renfermait un secret, mais on ne le saurait qu'un an après la mort de la mère Brûlart, et voici qu'il y avait bientôt un an.

Enfin, on avait remarqué que lorsque tout le monde s'était étonné à Férolles de la douleur manifestée par le père Brûlart, une personne en avait paru beaucoup moins surprise.

Cette personne, c'était le bon vieux curé qui avait reçu la confession de la mère Brûlart mourante.

Au moulin, on jasait aussi.

On jasait quand la pauvre mame Suzon était

remontée dans sa chambre avec le Grillon qui ne la quittait plus ni jour ni nuit, et lorsque Michel ne s'y trouvait pas.

Les gens de la ferme, les meuniers, les servantes, réunis à l'entour du feu, disaient chacun leur mot.

— Qui est-ce qui aurait jamais cru ça, disait le vieux pâtre en parlant de Michel, que ce garnement-là deviendrait si bon sujet?

Mame Suzon l'aime à présent quasiment comme son fils, observa un bouvier.

— Et moi, dit une des servantes, je sais bien comment ça finira.

— Qu'est-ce que tu dis, toi? fit le vieux pâtre.

— Suffit! je m'entends...

— Tu peux bien parler, dit le bouvier; nous sommes tous de tes amis, ici.

— C'est vrai, dit le pâtre.

— Eh bien, reprit la servante, je vais vous dire mon idée.

Elle baissa la voix :

— Mame Suzon n'en a pas pour longtemps, voyez-vous? peut-être un an... peut-être deux... mais la mort de son fils l'a tuée par avance... c'est comme une lampe qui n'a plus d'huile.

— A qui donc que ça ira tout ce beau bien?

— A mamzelle Noémi.

— Bon!

— Et j'ai dans mon idée que mame Suzon ne mourra pas sans l'avoir établie...

— Ah!

— Elle la marierait avec Michel que ça ne m'étonnerait pas.

Les uns se récrièrent, les autres dirent, qu'après tout, cela n'était pas bien extraordinaire, et la conversation était si animée que personne ne se retourna, que personne n'entendit un pas furtif qui traversait la salle basse du moulin.

C'était le Grillon qui sortait.

Mais la pauvre enfant avait entendu les dernières paroles de la servante, et quand elle fut dans la cour, elle cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à fondre en larmes.

CHAPITRE XVI

Le Grillon se mit donc à pleurer.

La nuit était tiède en dépit des premières brises de septembre.

La jeune fille s'en alla droit devant elle, la tête nue, les cheveux au vent.

Elle quitta la cour du moulin, traversa la prairie en marchant toujours droit devant elle; elle arriva ainsi jusqu'à un sentier bordé d'arbres, dans lequel bien souvent, jadis, elle s'était promenée au bras de son grand cousin Laurent.

Quand celui-ci était parti, le Grillon n'était qu'une enfant, mais la jeune fille se souvenait.

Sur le bord de ce sentier, il y avait un tronc d'arbre renversé.

Le Grillon s'assit dessus et continua à pleurer.

Un pas qui se fit entendre auprès d'elle ne l'arracha ni à sa prostration ni à sa douleur.

Cependant une femme s'avançait vers elle par ce sentier qui descendait du plateau.

Cette femme était la Pitache.

— Hé! dit la sorcière en s'approchant, c'est le Grillon bien sûr?

Noémi leva la tête.

— Qu'est-ce que vous avez donc à pleurer ainsi, la belle demoiselle? demanda la vieille.

Le Grillon tressaillit.

— Puisque vous êtes sorcière, dit-elle, devinez-le donc.

La vieille femme prit la main de la jeune fille.

Il faisait clair de lune et on y voyait presque comme en plein jour.

— Ma petite, dit-elle, je ne dis pas la bonne aventure pour rien.

Tout ce que je prédis arrive, et il est juste qu'on me paye de ma peine.

— Ah! dit le Grillon que la voix de la Pitache impressionna, tout ce que vous annoncez arrive?

— Oui, certes. Demandez à Férolles, à Jargeau, à Souvigny... on vous le dira.

Noémi n'était pas superstitieuse; elle avait de la religion et jamais elle n'avait cru aux sorciers.

Mais, en ce moment, elle était si fort épouvantée de ce qu'elle avait entendu en traversant la cuisine qu'elle s'abandonna complétement à la vieille femme.

Elle tira vingt sous de sa poche et les lui donna.

Alors la Pitache reprit sa main et se mit à en examiner gravement les lignes.

— Ah! chère petite, dit-elle, vous avez bien tort de pleurer.

Noémi tressaillit.

— Pourquoi? dit-elle.

— Parce que je vois dans cette ligne-là un grand bonheur.

— Vrai!

Et les larmes de Noémi se séchèrent comme par enchantement.

— Un mariage, continua la Pitache.

— La voix de Noémi redevint tremblante, et un frisson lui parcourut tout le corps.

— Ah! dit-elle, je me marierai...

— Oui.

— Et avec qui?

— Avec votre cousin.

Noémi jeta un cri.

— Avec Laurent? dit-elle.

— Avec le fils de mame Suzon, dit la Pitache.

Et elle s'éloigna brusquement, pour jouer en conscience son rôle de prophétesse.

Comme mame Suzon n'avait jamais eu qu'un fils, que ce fils c'était Laurent, — Laurent n'était donc pas mort.

Et Noémi revint au moulin le paradis dans le cœur...

En entrant dans sa chambre, qui était auprès de celle de la meunière, elle entendit la pauvre femme qui sanglotait,

Noémi fit irruption chez elle, se jeta à son cou et lui dit :

— Ma tante, ne pleurez pas... ne pleurez pas... Laurent n'est pas mort... j'en ai le ferme espoir.

La meunière ne répondit pas.

En vain la jeune fille essaya-t-elle de faire passer dans l'esprit de sa tante sa propre conviction.

Mame Suzon continua à pleurer ; et quand le jour vint, quand la meunière se leva comme à l'ordinaire, ses yeux rouges attestaient que l'insomnie n'avait pas quitté son chevet.

Noémi était encore dans sa chambre, et elle se peignait devant une petite glace suspendue à la fenêtre, lorsqu'on lui entendit jeter un cri.

Un cri de joie qui retentit par tout le moulin et qui vibra dans le cœur de mame Suzon.

Noémi avait aperçu un homme dans le chemin qui venait de Férolles au moulin.

Et cet homme c'était le facteur.

— Ah! dit-elle en s'élançant hors de sa chambre, voilà des nouvelles de Laurent... Laurent n'est pas mort !...

Elle avait prononcé ces mots d'une voix si vibrante d'espoir, que pendant quelques minutes tout le moulin fut en rumeur.

On se précipita dehors, on porta presque mame Suzon défaillante à la rencontre du facteur.

— Vous avez une lettre ? dit le Grillon qui arriva la première.

— Oui, mamzelle, répondit le postillon.

La lettre qu'il tendit au Grillon était adressée à mame Suzon, mais la jeune fille en rompit le cachet.

Hélas ! toute cette joie, toutes ces espérances devaient s'évanouir, et dès les premières lignes, le Grillon pâlit et ses yeux s'emplirent de larmes.

Cette lettre ne disait pas un mot de Laurent.

Elle portait en exergue ces mots imprimés :

Assistance publique, hospice civil d'Orléans.

Le directeur écrivait :

« Madame,

« Un de nos malades, dont l'état paraît désespéré, ne veut pas quitter ce monde sans vous confier, dit-il, un grand secret.

« Je joins donc mes instances aux siennes pour vous prier de venir à Orléans et vous présenter à l'hospice dans le plus bref délai,

car je crois que les jours de ce malheureux sont comptés.

« Il se nomme Brûlart.

« Agréez, etc...

« Le directeur, *** »

— Que peut-il me vouloir? demanda mame Suzon avec un accent de morne indifférence.

Michel, qui se trouvait derrière elle, avait pâli d'émotion.

Nul n'y prit garde.

Nul, excepté le Grillon.

CHAPITRE XVII

On ne résiste pas aux vœux d'un mourant.

Le jour même, mame Suzon, sa nièce et Michel montaient dans la vieille carriole du moulin et prenaient au grand trot d'une bonne jument percheronne la route d'Orléans.

Michel était du voyage, on le pense bien, par cela seul que le mourant dont il s'agissait était son père, car celui-ci ne paraissait pas l'avoir demandé.

Il y a sept bonnes lieues de Férolles à Orléans, mais la jument avait une allure régulière, et à deux heures et demie, mame Suzon arriva à la porte de l'hospice.

Quand elle se présenta au guichet des infirmiers, elle fut reçue par un jeune interne qui lui dit :

— Madame, le père Brûlart ne veut voir que vous.

— Mais, dit la meunière, cette jeune fille est ma nièce, et ce jeune homme est précisément le fils du père Brûlart.

— C'est à vous seule qu'il veut parler, dit l'interne avec fermeté.

Force fut à mame Suzon de laisser Noémi et Michel au parloir.

Michel avait cru devoir verser quelques larmes.

On conduisit la meunière à travers plusieurs salles de malades.

Enfin l'interne écarta les rideaux d'un lit, et mame Suzon se sentit le cœur serré à la vue du père Brûlart, tant il paraissait changé.

Il avait beaucoup maigri, et son visage, jadis hâlé et bruni par le grand air, était d'une blancheur cadavéreuse.

— Je suis venue, lui dit la meunière avec

émotion, puisque vous désiriez me voir. J'avais amené votre fils, pourquoi ne voulez-vous plus le voir?

Des larmes roulèrent dans les yeux du vieillard.

— Je n'ai plus de fils, dit-il.

Et, s'adressant à l'interne :

— Mon bon monsieur, lui dit-il, voulez-vous faire appeler M. le directeur et M. l'aumônier. Je ne veux parler à madame que devant témoins.

Mame Suzon n'avait pas compris les paroles du père Brûlart, disant : « Je n'ai plus de fils. »

Elle pensa que le vieillard était mécontent de Michel, et que c'était chez lui une manière de formuler son mécontentement.

Le directeur et l'aumônier ne se refusèrent pas aux désirs de cet homme qui paraissait moribond.

Quand ils furent arrivés, Brûlart étendit la main vers la meunière, et lui dit :

— Je crois bien que je vais mourir, et je ne veux pas m'en aller sans vous confesser un grand crime que ma femme et moi avons commis.

— Un crime? fit mame Suzon avec stupeur.

— Nous vous avons volé votre enfant.

Et comme elle ne comprenait pas, croyant toujours qu'il s'agissait de Laurent, Brûlart poursuivit d'une voix tremblante et qui paraissait entrecoupée déjà par le hoquet de l'agonie :

— Ma femme est morte avant le châtiment de Dieu. Cependant elle s'est repentie; elle a fait sa confession à M. le curé de Férolles.

De plus, elle a dicté une lettre qui est chez le notaire de Jargeau.

Mame Suzon ne comprenait toujours pas.

Brûlart poursuivit :

— Les pauvres gens, voyez-vous, ont des tentations. Vous nous aviez donné votre fils à nourrir; le mien et lui étaient du même âge. On les couchait dans le même berceau, et ils se ressemblaient alors que nous ne les aurions pas reconnus.

Mame Suzon ne comprit pas encore; mais elle eut un battement de cœur.

Le moribond continua :

— Ils étaient pourtant faciles à reconnaître quand on les mettait tous nus, les deux marmots.

Le vôtre avait une marque, un petit signe entre les deux épaules, quelque chose comme une cicatrice, bien que ce fût de naissance, et

il paraît qu'en cela il était comme son père, défunt M. Tiercelin, qui avait la même marque.

— Après? fit mame Suzon dont le battement de cœur augmenta.

— Un soir, voyez-vous, poursuivit Brûlart, nous étions au coin du feu de notre cahute et nous regardions les deux enfants qui dormaient côte à côte.

— Celui-là sera riche, il sera heureux, me dit ma femme.

L'autre n'aura que de la misère...

Alors nous avions une mauvaise pensée...

Mame Suzon se leva frissonnante :

— Achevez! achevez! dit-elle.

— Quand vous vîntes voir votre enfant, ce fut le nôtre que nous vous présentâmes...

Et le vieillard eut un sanglot.

— Le vôtre! exclama la meunière.

— Oui, Laurent... et non pas Michel... Ecoutez-moi bien, mes bons messieurs, ajouta le vieillard d'une voix plus forte en s'adressant au directeur et à l'aumônier. Le fils vrai de madame c'est celui que nous avons élevé, c'est Michel.

— Michel! dit la meunière en jetant un grand cri.

— Le nôtre, acheva Brûlart, dont les forces parurent l'abandonner en ce moment, c'est Laurent... le malheureux qui est allé mourir là-bas...

Ah ! madame Suzon, ajouta-t-il en prenant la main de la meunière dans les siennes, vous êtes bien heureuse, vous... Votre fils est vivant, et le mien est mort...

Mais mame Suzon n'entendit point ces dernières paroles. Elle venait de s'évanouir dans les bras du digne aumônier de l'hospice, tandis que Brûlart, sa confession terminée, paraissait prêt à rendre l'âme.

.....

CHAPITRE XVIII

Quelques heures après, mame Suzon, pleurant à chaudes larmes, reprenait, avec Michel et sa nièce, le chemin de Férolles.

Le Grillon n'avait point assisté à l'entrevue de la meunière avec Brûlart, Michel non plus.

Le Grillon ne savait rien de ce qui s'était passé, et Michel paraissait ne rien savoir.

En vain, tous deux avaient-ils questionné mame Suzon.

Elle avait refusé de répondre.

En route, ses larmes s'arrêtèrent un peu.

Mais elle ne parla point et tomba dans une rêverie farouche.

Le Grillon et Michel se regardaient de temps à autre : elle, cherchant le mot de cette étrange énigme ; lui, paraissant le chercher aussi.

Mame Suzon ne prononça pas un mot durant le trajet ; seulement, en arrivant à Jargeau, au lieu de continuer à suivre le chemin qui menait à Férolles, elle dit à Michel, qui tenait les guides :

— Entre dans la ville, mon garçon, et va-t'en droit chez le notaire.

Michel parut encore ne pas comprendre, mais il obéit.

Quant au Grillon, elle regardait sa tante avec une mystérieuse épouvante.

Jargeau n'est qu'un bourg, mais ses habitants lui ont fait donner le nom de ville.

Il n'y a cependant qu'une véritable rue qui est en même temps la grand'route.

Tout le reste est un dédale de ruelles qui courent entre des maisons et des jardins.

C'était dans une de ces ruelles que demeurait le notaire.

Mame Suzon laissa Michel et Noémi dans la carriole et entra seule dans l'étude.

Un petit clerc travaillait seul auprès du poêle ; mais le notaire était au jardin et il alla le chercher.

C'était un homme d'un âge mûr, qui avait une grande réputation de probité et de discrétion.

Il avait reçu les actes de presque tout le petit pays de Férolles.

Quand un habitant de ce village achetait ou vendait une pièce de terre, c'était chez Me *** qu'il passait le contrat.

Il y avait vingt-huit ans que maître *** exerçait.

Le contrat de mariage de Jean Tiercelin et de mame Suzon avait été dressé par ses soins; c'était lui qui avait fait l'inventaire à la mort du meunier; lui encore à qui la veuve avait toujours eu affaire, quand il s'était agi de faire des placements d'argent ou d'acheter un lopin de pré ou de bois.

Depuis un an, mame Suzon était bien allée

dix fois chez lui, et jamais maitre *** ne lui avait ouvert la bouche de certain dépôt qu'il avait la concernant.

Il avait la discrétion d'un confesseur.

Quand il vit la pauvre femme vêtue de noir et les yeux rouges, il ne put se défendre d'un pressentiment.

— Je devine pourquoi vous venez, madame Tiercelin, dit-il.

— Monsieur, dit la meunière, je viens de l'hospice d'Orléans, où le père Brûlart est en train de trépasser.

— Ah ! fit le notaire, c'est donc vraî qu'il est bien malade ?

— Il n'en a pas pour deux jours.

— Est-ce qu'il vous a dit quelque chose?

— Il m'a dit que sa femme, avant de mourir, avait écrit, devant deux témoins, une lettre qui était déposée chez vous.

— C'est vrai, dit le notaire; l'un de ces témoins est le curé de Férolles.

— Et l'autre?

— C'est moi.

— Et... cette lettre?

— Vous est adressée.

— A moi?

— Oui, et vous pouvez la voir maintenant,

fit le notaire qui ouvrit un tiroir et en tira un pli cacheté ; mais, ajouta-t-il, puisque vous avez vu le père Brûlart, il vous a dit... sans doute ?...

Il m'a tout dit.

En même temps, la meunière, toute tremblante et les yeux pleins de larmes, ouvrit une lettre.

C'était la confession de la mère Brûlart.

A son lit de mort, la bûcheronne avait affirmé que Michel n'était pas son fils, mais le fils de mame Suzon. Seulement, elle avait demandé que sa confession ne fût rendue publique qu'un an après sa mort.

La meunière lut cette lettre avec un redoublement d'émotion, et l'arrosa de ses larmes.

La déposition d'outre-tombe de la mère Brûlart était en tout semblable aux aveux du père Brûlart.

Enfin ce dernier avait parlé d'une marque que Michel avait entre les deux épaules.

Si cette marque existait réellement, il fallait se rendre à l'évidence : il y avait consanguinité entre le défunt meunier et Michel.

Mame Suzon regarda alors le notaire.

— Eh bien, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, que dois-je faire ?

— Madame, répondit le notaire, si celui que vous pleurez et que vous avez aimé comme votre fils n'était mort, si nous n'avions pas cette conviction, la question serait presque insoluble.

Il faudrait avoir recours aux tribunaux et solliciter d'eux la reconnaissance de la véritable situation de celui qui, selon moi, est réellement votre fils. Mais, hélas! la mort du pauvre enfant simplifie tout.

Au lieu de reconnaître Michel, vous pouvez l'adopter.

Un frisson parcourut tout le corps de mame Suzon.

— Ah! dit-elle, et si l'autre revenait?

Le notaire secoua la tête.

— Revenez me voir demain, dit-il, nous causerons.

Mame Suzon s'en alla.

Elle retourna à Férolles, versant toujours des larmes silencieuses et refusant de répondre aux questions de Noémi et de Michel.

Arrivée au moulin, elle dit à ce dernier :

— Monte dans ma chambre.

Michel obéit, et la meunière s'enferma avec lui.

Alors elle lui dit encore :

— Ote ta veste et ton gilet, ouvre ta chemise par en haut, et montre-moi tes deux épaules.

Michel fut d'une naïveté admirable et joua un étonnement profond.

— Il le faut, lui dit mame Suzon avec un accent d'autorité.

Michel obéit.

Alors la pauvre femme jeta un cri.

Michel avait, entre les deux épaules, un signe noir, exactement semblable à celui que la meunière avait connu à Jean Tiercelin son mari.

Elle prit Michel dans ses bras et lui dit d'une voix étouffée :

— Tu es mon fils, je le vois bien, et je ne te ferai pas tort de ton héritage ; mais laisse-moi pleurer celui qui était mon fils par le cœur, comme tu l'es par le sang...

Et elle se mit à fondre en larmes.

CHAPITRE XIX

L'été passa, l'automne vint; puis, les premières gelées et les premiers froids de novembre.

Depuis la fin d'octobre, on voyait le matin, courir dans le ciel gris ces caravanes triangulaires d'oiseaux de passage qui annoncent un hiver rigoureux.

Les pins de Férolles avaient jauni; les arbres avaient perdu leurs dernières feuilles, et la nature était morne et désolée.

Le moulin de Brin-d'Amour, caché pendant la belle saison dans un véritable nid de verdure et de fleurs, apparaissait maintenant, triste et grisâtre au travers des arbres dépouillés.

L'eau du ruisseau était gelée, et le joyeux tic tac ne se faisait plus entendre.

La joie, la gaieté, le bonheur étaient partis du moulin; et s'il était triste au dehors, la désolation régnait au dedans.

Pourtant mame Suzon avait retrouvé son fils.

On lui avait prouvé, clair comme le jour, pièces à l'appui et preuves en mains, que l'enfant qu'elle pleurait n'était pas son enfant et que celui qu'elle avait porté dans son sein, le fils de son sang et de ses entrailles, c'était bien Michel Brûlart.

Le soldat disparu à Magenta n'était qu'un usurpateur, un aventurier, un enfant substi-

tué. Le vrai fils, celui qu'elle devait aimer, celui à qui le meunier mourant avait entendu laisser son héritage, c'était Michel.

Mais le sang est muet parfois, et la voix du cœur empêche la sienne de se faire entendre.

Mame Suzon était une honnête femme.

Du moment où on lui avait démontré que Michel était son fils, elle avait agi en mère irréprochable.

Comme lui avait dit le notaire, il était difficile de faire constater par les tribunaux la substitution de Laurent à Michel.

Mais du moment où Laurent était mort, laissant sa prétendue mère héritière de son bien, il était facile de réparer le mal.

Mame Zuzon pouvait adopter Michel et tester en sa faveur.

Elle avait fait tout cela, en digne femme qu'elle était.

Puis, son devoir accompli, elle avait continué à porter le deuil de Laurent et à pleurer celui qui était, sinon le fils de ses entrailles, au moins le fils de son cœur.

Michel avait paru un moment étourdi et comme pliant sous le faix de sa fortune nouvelle; mais on se fait si vite à la fortune!

Il n'avait pas fallu trois mois pour méta-

morphoser l'ancien vaurien en un homme de sens droit, de mœurs un peu roides, de maintien gourmé et de langage mesuré comme celui d'un maître d'école.

Du moment où le moulin était son moulin, les terres qui l'entouraient ses terres, Michel n'avait eu que peu de chose à faire pour faire oublier le petit braconnier et le vagabond d'autrefois.

Le paysan, qui a de grandes qualités, a un grand défaut : il respecte l'argent, comme si l'argent était tout en ce monde.

Michel, devenu riche, fut appelé M. Michel; on le salua à Férolles comme s'il eût été un personnage.

La valetaille du moulin lui fut dès lors toute dévouée.

Et puis, Mame Suzon et le Grillon tenaient maintenant si peu de place.

La première avait renoncé de fait à la direction des affaires.

C'était Michel qui donnait ses ordres, c'était à Michel qu'on obéissait.

La pauvre meunière pleurait...

Elle essayait bien quelquefois de prendre Michel dans ses bras, de le presser sur son cœur et de l'appeler mon fils!

Mais alors un spectre, invisible pour tous, se dressait devant elle.

C'était le spectre de Laurent.

Quant au Grillon, il n'avait pas perdu tout espoir.

Souvent la jolie fille sautait au cou de la meunière et lui disait :

— J'ai dans mon idée qu'il reviendra!

A quoi la pauvre mame Suzon répondait :

— Ah! mieux vaut qu'il soit mort, mon enfant, car s'il revenait quelque jour...

— Eh bien! disait le Grillon.

— Il faudrait bien qu'il sache la vérité, qu'il voie que celle qu'il avait crue sa mère n'est pas sa mère, que ce qu'il croyait son bien n'est pas son bien.

Le Grillon ne répondait pas.

Mais une larme farouche tremblait parfois au bord de ses longs cils, et on eût dit qu'elle seule ne partageait point la conviction générale

Une chose qui avait passé inaperçue pour tout le monde avait frappé le Grillon au point de la préoccuper nuit et jour.

Le père Brûlart, ce moribond qui avait fait sa confession *in extremis*, le père Brûlart n'était pas mort.

Le soir même de son entrevue avec mame

Suzon, un mieux sensible s'était déclaré dans son état.

Le lendemain et le surlendemain le mieux persista, et huit jours après il était entré en convalescence.

Deux mois après, le père Brûlart était revenu dans sa maisonnette située au milieu des bois.

Mais on ne l'avait pas vu au moulin.

Seulement, depuis qu'il était devenu un fils de famille, Michel voulait vivre comme tel.

Autrefois, il était braconnier ; il ne vit pas pourquoi il ne deviendrait pas chasseur.

Il prit un permis à l'entrée de l'automne et acheta un chien d'arrêt.

Le matin, quand il avait donné ses ordres, il prenait son fusil, sifflait son chien et s'en allait battre les vignes et les sapinières.

Or, un matin de novembre, par un froid noir, le nouveau maître du moulin sortit son fusil sur l'épaule.

— Hé ! monsieur Michel, lui dit un des valets de ferme, il doit y avoir des canards sur la Loire. Est-ce que vous y allez?

— Non, répondit Michel, je vais chercher des bécasses, là-haut, dans les sapinières.

Et il prit le chemin du plateau de Sologne.

Et tout en cheminant il murmurait :

Qu'est-ce qu'il me veut donc encore, le père Brûlart ?

CHAPITRE XX

Michel monta lestement à travers les vignes, gagna le plateau de Sologne et arriva dans les vasıes sapinières qui s'étendent jusqu'à Souvigny.

Là il prit un petit sentier qu'il ne connaissait que trop bien, et s'en alla directement à la maisonnette que le père Brûlart avait au milieu des bois.

Il était sans doute attendu, car, lorsqu'il fut à cent pas de la maison, il aperçut un panache de fumée au-dessus du toit.

Son chien le devançait, et cette route lui était sans doute familière aussi, car il s'arrêta devant la maison et se mit à japper.

Au bruit la porte s'ouvrit, et le père Brûlart se montra sur le seuil.

— Ah! voilà qui est bien, dit-il, en venant à la rencontre de Michel. Ça fait plaisir de te donner un rendez-vous ; tu es exact ; tu arrives

même le premier, car la Pitache est en retard.

— Bon! dit Michel avec un accent de mauvaise humeur qu'il ne chercha pas à contenir, est-ce que nous avons toujours besoin de la Pitache pour nos affaires?

— Je le crois bien, dit le père Brûlart, et tu verras qu'elle nous est bien utile.

Michel ne répondit rien.

Ils entrèrent dans la hutte et s'assirent auprès du feu.

— Ah ça, dit le père Brûlart, tu sais que le temps approche.

Michel tressaillit.

— Ah! oui, dit-il, vos deux billets vont échoir.

— Oui, mon garçon.

— Je veux que le diable m'étrangle, dit Michel, si je sais comment les payer!

— Plaît-il? dit le père Brûlart en fronçant le sourcil; tu penses pourtant bien que nous n'avons pas travaillé, ta défunte mère, la Pitache et moi, à la seule fin que tu deviennes un monsieur!

— Non, sans doute, répondit Michel, et pour être payés, vous le serez, mais...

— Mais quoi?

— Faudra que vous attendiez...

— Ah çà, dit le père Brûlart avec cynisme, tu crois donc que les huissiers ont trop de besogne et qu'il ne se chargeront pas, au besoin, de nos petites affaires?

Michel ne sourcilla pas :

— Ecoutez donc, père, dit-il.

— Parle...

— Grâce à vous, à ma défunte mère et à la Pitache, je ne dis pas non, me voici le fils de mame Suzon, et elle m'a adopté en bonne forme; mais vous pensez bien que je n'ai rien, en ayant tout, c'est-à-dire qu'il n'y a pas des douze mille francs comme ça dans un tiroir où je n'aurais qu'à mettre la main, et que s'il faut que je trouve cette somme, il faudra que je la demande.

— Continue, dit le père Brûlart avec calme.

— Qu'est-ce que je dirai à la mère Suzon?

— Ce que tu voudras... que c'est pour moi, par exemple.

— Et si elle a des doutes...

— Je veux pourtant être payé.

— Vous le serez, et mon billet sera aussi bon dans un an que dans quinze jours.

— Ça ne fait pas mon affaire. Et puis d'ailleurs, dit le père Brûlart, dans un an auras-tu plus d'argent qu'aujourd'hui?

— Oui.

— Comment ça?

— J'ai une créance hypothécaire à recouvrer; une somme que Jean Tiercelin avait prêtée.

— De combien?

— Vingt mille francs environ.

— Je ne dis pas non, dit le père Brûlart, mais je veux être payé tout de suite.

— C'est impossible!

— Et si je te fais trouver de l'argent, moi?

— Vous?

— Sinon moi, du moins la Pitache. Justement la voilà, et elle va te conter la chose.

La prétendue sorcière, en effet, franchissait en ce moment le seuil de la cabane.

Michel la regarda.

Elle vint à lui et lui dit :

— Mon garçon, j'ai une bien belle affaire à te proposer, une affaire qui, sitôt conclue, te mettra cinquante mille francs dans la main.

Michel n'était pas crédule; néanmoins il regarda la Pitache avec une curiosité avide.

— De quoi donc qu'il s'agit? fit-il.

— Tu connais le père Saurin?

— Le tonnelier de Châteauneuf?

— Oui. Il a plus de cent mille francs de bien.

— Après?

— Et une fille unique, un beau brin de fille, qu'il cherche à marier.

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Tu n'as qu'à dire un mot.

— Pourquoi faire?

— Et avant trois semaines elle est à toi. J'ai touché deux mots de la chose au père Saurin, et il m'a promis un pot-de-vin si j'emmanchais cette affaire.

— Vous perdrez votre pot-de-vin, maman Pitache, dit froidement Michel.

— Hum! dit la vieille.

— Qu'est-ce que tu chantes donc là? s'écria le vieux Brûlart.

— Tu ne veux donc pas te marier? reprit la Pitache.

— Tu veux donc nous faire banqueroute? reprit le père Brûlart furieux.

— Je veux me marier, dit Michel, mais c'est le Grillon que je veux.

— Du moment où tu as tout, elle n'a plus rien, et l'affaire est mauvaise, mon garçon.

— Ça m'est égal, dit Michel avec l'accent d'une froide résolution, j'aime le Grillon et je l'aurai.

CHAPITRE XXI

Une heure après, Michel quittait tout pensif la cabane du père Brûlart.

Le vieux braconnier et la prétendue sorcière avaient enfermé le nouveau propriétaire de Brin-d'Amour dans un dilemme d'où il lui paraissait impossible de sortir.

Ou il fallait qu'il épousât la fille du père Saurin de Châteauneuf, et alors qu'il renonçât au Grillon ;

Ou bien qu'il vît l'échafaudage de sa fortune, lentement et laborieusement édifié, s'écrouler tout à coup.

Michel connaissait le père Brûlart; il savait que rien ne lui coûterait pour arriver à la réalisation de son but, et ce but c'était les douze mille francs que lui, Michel, s'était engagé à payer.

Où les trouver?

Sous quel prétexte les demander à mame Suzon qui, tout en reconnaissant Michel comme son fils et l'installant au moulin, avait conservé l'administration de la fortune?

Il n'avait plus que quelques jours devant lui, les billets allaient arriver à échéance, et, certainement, une fois qu'ils auraient été protestés, tout se découvrirait.

Michel s'en revint au moulin en faisant les réflexions les plus noires.

Il ne pouvait se dissimuler une chose, c'est que la Pitache et le père Brûlart lui avaient parlé le langage mathématique de la raison en lui conseillant d'épouser la fille Saurin.

En effet, du moment où Michel avait tout au moulin, le Grillon n'avait plus rien.

Mame Suzon n'avait pas le droit de la doter avec l'héritage de son fils.

Mais Michel tenait au Grillon.

Pourquoi?

Cette âme ténébreuse et hypocrite n'était pourtant pas susceptible d'un grand amour.

Mais le Grillon avait été, durant sa jeunesse, le point de mire de sa jalousie secrète.

Alors que Laurent aimait son frère de lait et se dévouait au point de partir à sa place, Michel exécrait Laurent.

C'était la haine sourde et féroce du reptile pour l'oiseau, du ver qui rampe dans la fange pour le papillon qui nage dans le ciel bleu.

Il ne lui suffisait pas d'avoir pris au pauvre

mort sa mère, sa maison, son héritage, il lui fallait encore sa fiancée.

Cet amour qu'il ressentait pour le Grillon avait quelque chose de vil et de cruel à la fois.

Il semblait que, où qu'ils fussent, les os blanchis de Laurent tressailleraient de colère, le jour où Noémi deviendrait sa femme, et il avait inscrit cette colère d'outre-tombe à l'*avoir* de ses félicités futures.

Donc il lui fallait le Grillon; mais il lui fallait aussi trouver douze mille francs.

Michel erra tout le jour à travers les sapinières et les vignes, tirant par-ci par-là un coup de fusil, mais sans résultat, tant il était préoccupé.

Cependant, toute méditation porte ses fruits.

A force de chercher, Michel trouva.

Un nom vint à ses lèvres : *Jouval*.

Ceux qui ont lu nos précédents écrits se souviendront de ce bourgeois omnipotent et ténébreux de Saint-Florentin qui avait organisé l'usure sur une vaste échelle.

M. Jouval pouvait être la providence de Michel.

Une providence non gratuite, il est vrai, et qui lui prêterait de l'argent à un taux fabu-

leux, mais cela valait mieux encore que d'être poursuivi par le père Brûlart.

Michel n'hésita pas.

Il tourna le dos à Brin-d'Amour, descendit dans le Val, près de Jargeau, et alla passer le pont de cette petite ville, car Saint-Florentin est de l'autre côté de la Loire.

— Je dirai au moulin, se dit-il, que j'ai rencontré des chasseurs et que je me suis laissé entraîner à souper dans un cabaret.

Il y avait une bonne trotte des plateaux de Férolles à Saint-Florentin.

Mais Michel était bon marcheur.

En chemin, il mangea un peu de pain et de fromage qu'il avait dans son carnier, et, deux heures après, comme la nuit venait, il entrait dans Saint-Florentin.

Michel savait où trouver M. Jouval.

C'était jour de marché, et l'usurier devait être au café avec quelques-uns de ses malheureux clients.

Michel entra donc dans cet établissement où les beaux esprits de Saint-Florentin avaient coutume de se réunir, et il aperçut M. Jouval assis tout seul à une table, à la droite du comptoir.

Le futur propriétaire de Brin-d'Amour alla

droit à lui. Jamais il ne lui avait parlé, et il était peu probable que M. Jouval pût retenir son nom sur son visage.

Mais le gars avait de l'aplomb. Il le salua et lui dit :

— Bonjour, monsieur Jouval.

— Bonjour, Michel, répondit froidement l'usurier.

Michel tressaillit.

— Vous me connaissez donc? fit-il.

— Je connais tous les gens qui ont besoin de moi.

— Oh! se dit Michel stupéfait, il est donc sorcier comme la Pitache!

— Mon garçon, dit M. Jouval, quand je viens au café, c'est pour y prendre mon vermouth ou ma demi-tasse; mais si les gens ont besoin de me parler d'affaires, je les emmène chez moi.

Et il prit par le bras Michel, qui n'était pas encore revenu de sa surprise, et l'entraîna hor du café.

Puis il le mena chez lui, entra à l'aide d'un passe-partout, pénétra dans son cabinet, alluma une chandelle, s'assit dans son grand fauteuil et regarda Michel jusqu'au fond de l'âme.

— Voyons, mon garçon, dit-il, de quoi est-il question ? dites-le franchement.

CHAPITRE XXII

Michel, demeuré debout, après avoir posé son fusil dans un coin, tournait et retournait sa casquette dans ses doigts.

— Je n'aurais jamais cru que vous me connaissiez, dit-il enfin.

— Ah ! vraiment ! dit M. Jouval.

— Les paysans connaissent les bourgeois, mais les bourgeois...

— Les bourgeois connaissent les paysans qui sont aussi riches qu'eux, mon garçon.

Michel tressaillit de nouveau.

— Tu es le fils de mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour, au bourg de Férolles, poursuivit M. Jouval.

— C'est bien cela, dit Michel.

— Tu as commencé par t'appeler Michel Brûlart, et ce n'est que quand on a su que Laurent était mort...

— Ah ! vous savez aussi cela ?

— Je sais tout.

Michel eut froid dans le dos.

— Je vais te dire encore une chose qui t'étonnera, mon garçon, poursuivit M. Jouval d'un ton paterne.

— Ah!

— Tu as fait des billets au père Brûlart.

— C'est vrai.

— Et tu ne sais pas comment les payer.

— C'est encore vrai.

— Alors tu as pensé que je te prêterais l'argent.

— De plus en plus vrai, monsieur Jouval.

— C'est une bonne idée que tu as eue là, mon garçon.

Michel eut un battement de cœur.

— Certainement, continua l'usurier, je ne te laisserai pas dans l'embarras... mais...

Michel eut un mouvement de terreur et leva un regard défiant sur M. Jouval.

Celui-ci continua :

— Il n'y a pas meilleur homme que moi, on a dû te le dire, mais les affaires sont les affaires.

— Ah! dit Michel, vous me prendrez l'intérêt que vous voudrez.

— Ta! ta! ta! n'allons pas si vite en beso-

gne, et pour bien causer, causons peu. On a persuadé à mame Suzon que tu étais son fils...

— C'est la vérité pure, monsieur.

— Soit. Mame Suzon t'a adopté. Elle a un beau bien, et tu auras dans les cent cinquante mille francs plus tard...

— Pour le moins.

— Mais, mame Suzon est jeune, et je suis vieux; je mourrai avant elle, et il n'y aura guère que mes héritiers qui auront l'argent que je t'aurai prêté, ce qui ne fera pas mon compte.

— Cependant...

— Les billets que tu as faits vont échoir. Ou tu es le fils vrai de mame Suzon, et alors tu ne dois rien craindre, ta mère payera; ou bien... tu me comprends, n'est-ce pas? et alors il faut que tu payes sans qu'elle en sache rien.

— Ça vaut toujours mieux, dit Michel.

— Qu'est-ce que tu dirais si je te prêtais l'argent dont tu as besoin pour deux ans?

Michel étouffa un cri de joie.

— Dans deux ans, continua M. Jouval, on a rudement le temps de se retourner. Les gens les plus solides peuvent mourir...

Michel tressaillit.

— Tu peux faire un bon mariage...

— C'est bien possible.

— Enfin, tu auras mille manières de te tirer d'affaire. Cela te va-t-il ?

— Je crois bien que ça me va ! dit naïvement Michel.

— Je te prêterai douze mille francs, poursuivit M. Jouval, et tu me feras une reconnaissance de vingt-quatre.

Michel ne sourcilla pas.

— Ensuite, tu m'écriras la petite lettre que je vais te dicter.

— Une lettre?

— Oui, c'est ma garantie.

— Mais...

— Mon garçon, dit M. Jouval, je vais rondement et vite en affaires, tu vas voir. Suppose que nous sommes plus vieux de vingt-trois mois, que tu m'as fait un billet de vingt-quatre mille francs et qu'il échoit dans trois semaines.

— Bon !

— Tu n'es pas en mesure et tu m'écris :

« Monsieur,

Je vous supplie de m'accorder un renouvellement, sans cela je suis perdu... »

— Hein ? fit Michel.

— Dans cette lettre, tu me fais ta confession ;

tu me dis que le père Brûlart, ton vrai père, a imaginé la comédie qui a si bien réussi...

— Mais, monsieur, je vous jure...

— Tout ça, dit M. Jouval, c'est des suppositions; mais tu vas voir... une fois que j'ai cette lettre, que tu dateras du mois d'octobre 1860, c'est-à-dire dans deux ans, je dors tranquille.

L'échéance arrive. Tu ne payes pas, et j'envoie ta lettre au procureur impérial d'Orléans.

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

— Ah! dame, fit M. Jouval, une fois que j'aurai cette lettre dans les mains, je dormirai tranquille; il faudra bien que tu payes...

Voyons, qu'en dis-tu? et dépêche-toi... c'est à prendre ou à laisser.

En même temps M. Jouval ouvrit son secrétaire et laissa voir à Michel une demi-douzaine de sacs pleins d'or et d'argent,

— Nous pouvons terminer cette affaire-là tout de suite. Voyons!

Michel essuya la sueur qui coulait de son front.

— Mais c'est ma perte que vous me demandez! dit-il enfin.

— Non, c'est la garantie de mon argent. Quand tu auras payé... je te rendrai ta lettre.

— Vrai?

— Je vends mon argent le plus cher possible, dit M. Jouval, mais je n'ai jamais manqué à ma parole.

Un nuage passa devant les yeux de Michel, et dans ce nuage le joli minois du Grillon...

CHAPITRE XXIII

Il était près de minuit lorsque Michel revint à Brin-d'Amour.

Ceux qui l'eussent rencontré à cette heure attardée, eussent remarqué qu'il marchait péniblement et que son carnier avait l'air bien lourd.

Mais dans les campagnes, à minuit, il n'y a personne par les chemins.

D'ailleurs, Michel avait pris presque tout le temps à travers champs.

Son carnier était lourd, on le devine, parce que M. Jouval lui avait donné les douze mille francs en échange de cette terrible lettre.

Malgré la joie que lui faisait éprouver le

poids de l'argent, Michel avait eu des frissons par tout le corps, durant son voyage de Saint-Florentin au moulin.

M. Jouval avait non-seulement son secret, mais il en avait la preuve matérielle; et quand une fois on était dans les griffes de M. Jouval, Michel l'avait toujours entendu dire, on n'en sortait plus.

— Bah! se dit-il enfin, comme il entrait dans cette allée de vieux ormes qui conduisait au moulin, au lieu de deux personnes, il y en trois, voilà tout. Faut me dépêcher à épouser le Grillon. Après ça, je n'aurai plus peur de rien...

Depuis qu'il avait été implicitement reconnu pour le fils de la maison, Michel logeait au moulin, et non plus dans cette chambre attenante aux écuries.

Cependant, et bien qu'il fût minuit et qu'on ne vît plus aucune lumière aux fenêtres, il n'osa pas entrer dans la maison avec son carnier.

Il se dirigea donc vers les greniers à foin et alla cacher l'argent dans la paille.

Puis, allégé de ce fardeau, il entra dans la maison.

Michel se trompait en croyant que tout le monde était couché.

Il y avait encore au coin du feu de la cuisine une personne qui l'attendait.

C'était mame Suzon.

Elle était sans lumière, se chauffant devant quelques tisons à demi éteints, et songeant sans doute au pauvre mort.

— Mère, lui dit Michel qui reprit sa voix affectueuse et câline, pourquoi veiller aussi tard? ça vous tue...

— Je t'attendais, répondit-elle.

— C'est vrai que je suis fautif de rentrer à cette heure, dit il; mais faut pas m'en vouloir... J'ai rencontré des camarades, à la chasse; ils m'ont entraîné souper à Jargeau...

— Je t'attendais, dit mame Suzon d'une voix grave et triste, parce que je veux causer un brin avec toi.

Michel posa son fusil dans un coin et s'assit auprès d'elle.

— Je veux te parler de Noémi, poursuivit mame Suzon.

— Le Grillon? fit Michel.

— Oui; c'est ma nièce, ta cousine, par conséquent. Le Grillon est ici depuis son enfance.

— Et j'espère bien qu'il y restera, dit Michel.

— Ce n'est pas cela, dit mame Suzon avec tristesse. Quand la petite est venue ici, orpheline et sans dot, j'avais des projets. Je croyais que mon pauvre Laurent était bien mon fils, et j'avais songé à les marier.

— Ah! fit Michel, qui eut un battement de cœur.

Mame Suzon poursuivit :

— Laurent est mort, et le Grillon le pleure, car elle l'aimait sincèrement.

Michel ne répondit pas.

— Pourtant, reprit la meunière, il faudra bien qu'elle se console avec le temps, la pauvre petite, qu'elle s'établisse... et que nous lui trouvions une dot... Tu es mon fils, et je ne veux ni te faire tort de mon bien, ni te prendre une partie de celui de ton père... mais j'ai pensé que tu ne serais pas sourd à ma prière...

— Ma mère!

— Et que tu ne te regarderais pas comme plus pauvre parce que nous aurions assuré le sort de ta cousine.

— Vous voulez donc la marier? fit Michel d'une voix tremblante.

— Il le faudra bien un jour ou l'autre, soupira la meunière.

— Et vous croyez que personne ne la prendrait sans dot?

Mame Suzon se méprit au sens de ces paroles.

— Ah! fit-elle, peux-tu donc parler ainsi?

Mais Michel lui prit vivement la main.

— Ecoutez-moi, dit-il.

— Parle.

— Vous vouliez marier Noémi avec Laurent?

— Oui.

— Eh bien, si je vous disais, moi, votre vrai fils, que j'aime le Grillon et que j'en veux faire ma femme...

Michel s'attendait à un cri de joie de la part de la meunière, Il n'en fut rien.

Mame Suzon baissa la tête.

— C'est impossible! dit-elle.

— Impossible!

— Crois-tu donc que je n'y ai pas pensé, moi?

— Eh bien?

— Eh bien, quand je lui en ai parlé, le Grillon s'est mise à fondre en larmes.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne t'aime pas...

— Ah!

— Et que même....

Mame Suzon s'arrêta toute tremblante.

— Eh bien, parlez donc, mère, fit Michel avec un subit emportement.

— Eh bien, acheva la meunière avec effort, elle a comme une sorte d'aversion pour toi.

—C'est bon! dit brusquement Michel.

Et il se leva et sortit le cœur plein de rage.

Quand il fut dans la cour, il se sentit des larmes plein les yeux, et, serrant les poings :

— Il faudra pourtant bien qu'elle soit ma femme! murmura-t-il. Sans cela, Laurent serait trop content d'être mort!

.....

CHAPITRE XXIV

Dix jours s'étaient écoulés.

Pendant ces dix jours, la vie de Michel avait été tout à fait mystérieuse.

Les hôtes du moulin eux-mêmes s'en étaient aperçus, et les domestiques disaient:

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, notre jeune maître? on dirait qu'il s'en va de désespoir dans l'autre monde.

En effet, Michel partait dès le matin, ne rentrait que le soir, et le plus souvent bien après l'heure du souper.

Il était sombre, farouche, et on eût dit qu'il méditait un crime.

Le Michel des anciens jours, le mauvais garnement qu'on redoutait à Férolles, semblait être revenu.

Mame Suzon seule ne s'étonnait pas de cette métamorphose subite. Elle en connaissait la cause; elle savait que Michel aimait le Grillon et que le Grillon ne l'aimait pas.

Le Grillon ne paraissait pas se soucier de Michel plus que d'un étranger, et elle demeurait indifférente, alors que tout le monde s'étonnait du changement survenu dans le caractère et les habitudes de celui que la meunière appelait désormais son fils.

Or donc, il y avait dix jours que Michel ne la recherchait plus, et le bruit s'en était répandu jusqu'à Férolles, lorsqu'un matin le Grilion s'en alla au village.

Depuis longtemps une idée tourmentait la pauvre enfant.

Souvent, quand elle était seule dans sa chambrette, elle se jetait à genoux devant un crucifix et disait :

— Mon Dieu, voulez-vous donc me laisser éternellement seule de mon opinion et de ma croyance?

Tout le monde croit que Michel est le fils de maman Suzon, et moi j'ai la conviction que cet homme est un imposteur.

Tout le monde prétend que Laurent est mort, et une voix secrète crie au fond de mon âme qu'il est vivant!

Mon Dieu, venez à mon aide!

L'idée qui tourmentait Noémi était bizarre!

Elle voulait revoir cette vieille femme, cette sorcière qu'on appelait la Pitache, et qui lui avait prédit qu'elle épouserait le fils de mame Suzon.

Mais où trouver la Pitache?

Elle n'avait ni feu ni lieu, vivait de la charité publique et couchait un peu partout.

L'été, on la voyait dans les fermes, aux abords des villages; l'hiver, elle disparaissait, semblable à certains animaux des régions boréales qui disparaissent avec les premières neiges.

C'était pour tâcher de la retrouver ou, tout au moins, d'avoir de ses nouvelles, que Noémi s'en allait à Férolles. Depuis son malheur, Noémi ne recueillait sur son passage, partout

où elle allait, que des témoignages de resp

Quand elle entra dans Férolles, ce matin-là, elle vit un attroupement à la porte du maréchal ferrant.

Une demi-douzaine de paysans se pressaient à l'entrée de la forge, autour d'un homme en uniforme rouge et bleu.

Noémi sentit le cœur lui manquer. Elle voulut s'arrêter, mais une force invincible la poussa et elle arriva jusqu'à la porte de Mathurin.

L'homme en uniforme était un soldat aux chasseurs à cheval.

Ses bottes souillées de boue, sa veste couverte de poussière, attestaient qu'il avait marché longtemps.

Pour toute arme il avait un long bâton, et au bout de ce bâton, qu'il portait sur l'épaule, un petit paquet de linge et de hardes noué dans un mouchoir bleu.

Noémi reconnut François Pichet, le fils de la pauvre femme de journée, et elle sentit ses yeux se remplir de larmes.

Le troupier en congé était arrivé au pays il n'y avait pas un quart d'heure; et, bien qu'il eût hâte de revoir ses vieux parents, il n'avait pas hésité à entrer chez Mathurin Baudry le

maréchal, et à y jaser un brin avec ses anciens camarades.

Un des hommes qui l'entouraient, apercevant Noémi, s'écria :

— Hé! mamzelle! venez, venez vite!

Noémi sentit ses forces l'abandonner et elle devint d'une pâleur mortelle.

— Fichue bête! s'écria Mathurin Baudry, tu veux donc la tuer?

Et il s'élança hors de la forge, et soutint la jeune fille, qui se sentait défaillir.

— N'écoutez donc pas ce qu'ils disent, les autres, mon enfant, dit-il, ils ne savent pas...

— Que disent-ils donc? fit Noémi d'une voix mourante.

François Pichet, qui était un benêt, s'avança alors en tortillant son bonnet de police :

— Excusez-moi, mamzelle, dit-il, je vous reconnais bien... vous êtes le Grillon, la nièce à mame Suzon, la promise à Laurent Tiercelin.

Noémi tremblait comme une feuille et Mathurin avait de la peine à la soutenir.

— Voyez-vous, continua François Pichet, c'était mon camarade, Laurent Tiercelin, bien que je sois pauvre et qu'il fût riche. Au régiment ça ne fait plus rien du tout..... Nous

sommes partis ensemble... et jusqu'à la veille de Magenta nous avons été amis...

— Mais, imbécile ! s'écria Mathurin Beaudry, tu ne vois donc pas que tu la fais mourir !... Dis-lui donc toute la vérité tout de suite, fichue bête !...

Noémi était en proie à un tremblement nerveux, et Mathurin l'avait assise sur un banc qui se trouvait à la porte de la forge.

— Eh bien, reprit François Pichet, voici la chose, mamzelle... Quand nous vous avons vue, mamzelle, j'étais en train de dire aux camarades que Laurent pourrait bien n'être pas mort... et que je donnerais une de mes deux mains à couper qu'il se porte aussi bien que moi...

Noémi jeta un cri et s'affaissa défaillante dans les bras de Mathurin Baudry qui répétait :

— Malheureux ! tu l'as tuée !

Mais en ce moment on entendit une voix cassée et chevrotante qui disait :

— Bah ! on ne meurt pas de joie.

En même temps, on vit la mère Pichet, la pauvre journalière, fendre la foule et se jeter au cou de son fils.

CHAPITRE XXV

La Pichet avait raison, on ne meurt pas de joie.

Noémi revint donc à elle; puis elle put reprendre un peu de calme et écouter enfin le récit de François Pichet.

François n'avait pas revu Laurent Tiercelin depuis la veille de Magenta.

Comme tout le monde, il avait entendu dire que le jeune soldat avait disparu et qu'il avait été impossible de le retrouver.

Par conséquent, il avait partagé pendant plusieurs mois la conviction générale qui était que Laurent était mort.

Mais deux ou trois jours avant que François n'obtînt son congé de semestre, on avait vu revenir au régiment un homme que l'on croyait pareillement mort; c'était un brigadier de chasseurs à cheval, fait prisonnier à Magenta, et qui n'avait point été rendu lors du traité de paix.

Cet homme expliquait ainsi son aventure :

Il avait reçu un coup de sabre en travers

du front qui l'avait laissé fort longtemps sans connaissance sur le champ de bataille :

Revenu à lui au milieu de la nuit, il s'était traîné jusqu'à un ruisseau; puis, guidé par une lumière, trébuchant de cadavre en cadavre, il s'était dirigé vers une maison isolée au milieu des champs.

Une ambulance autrichienne s'y trouvait établie.

Le brigadier y avait été reçu, pansé et retenu prisonnier. Il n'était pas le seul Français qui s'y trouvât, et parmi les autres soldats se trouvait un caporal de chasseurs à pied, du nom de Laurent Tiercelin.

Au point du jour, les Autrichiens étaient partis emmenant leurs prisonniers.

Ils s'étaient repliés sur la Vénétie, et à Vérone, le brigadier de chasseurs et Laurent s'étaient trouvés dans un convoi qu'on dirigeait sur l'Autriche.

On les avait ainsi conduits à Vienne d'abord, puis à Prague, et enfin ils avaient été internés au nombre de trente ou quarante dans une citadelle des bords du Danube.

Ici le récit du brigadier prenait une tournure véritablement romanesque.

Laurent et lui, aurait-il dit, s'étaient liés

d'amitié pendant leur captivité et avaient formé le projet de s'évader.

C'était impossible et facile en même temps.

Impossible, si on songeait qu'ils étaient sans secours et sans argent, et que la garnison de la forteresse dans laquelle ils étaient enfermés était nombreuse.

Facile, si on réfléchissait que la citadelle surplombait le Danube et qu'on pouvait, par une nuit sombre, se laisser glisser dans le fleuve. C'est ce qu'ils avaient fait.

Une nuit, ils étaient parvenus à grimper sur une plate-forme et à s'élancer dans le fleuve qui était profond et rapide en cet endroit.

De l'autre côté du Danube, c'était la rive turque.

Animés de l'amour de la liberté, les deux soldats avaient franchi le fleuve à la nage.

Mais alors avait commencé pour eux un long et pénible voyage à travers la Servie et la Bulgarie.

Ils étaient sans argent.

Pour retourner en France, il fallait prendre par le plus long, c'est-à-dire descendre le long du Danube jusqu'à la mer Noire, et là trouver un navire italien ou français qui consentît à les rapatrier.

Ils avaient mis deux mois à faire ce voyage, vivant comme ils pouvaient, couchant en plein air.

Quand ils arrivèrent à Odessa, ils étaient à demi nus; ils s'étaient adressés au consulat français.

Le consul avait consenti à les rapatrier; mais il n'y avait alors dans le port qu'un petit navire qui faisait le transport des blés.

Le capitaine avait dit qu'il se chargerait d'un homme, mais non de deux, son équipage étant au complet et son chargement déjà très-considérable.

Alors, les deux amis avaient tiré au sort à qui partirait, l'autre devant attendre un autre navire.

Le sort avait favorisé le brigadier, et Laurent attendait à Odessa un second navire.

Cependant, François ajouta que tout le monde n'avait pas cru, au régiment, au récit du brigadier, et que l'autorité supérieure avait écrit à Odessa pour avoir des renseignements.

En outre, il y avait une chose assez étonnante, c'est que Laurent n'eût pas écrit et n'eût pas chargé le brigadier d'une lettre pour sa famille.

Cette particularité frappa même à ce point

Mathurin Baudry le forgeron, qu'il dit à Noémi :

— Mon enfant, il sera toujours temps de se réjouir si cela est vrai !... Mais, je t'en prie, ne dis rien encore à ta tante. Il faut prendre garde aux fausses joies.

— Je ne sais ce que vous me dites, répondit Noémi, mais je crois, moi, ce que François Pichet vient de nous dire. J'ai toujours senti là, — et elle mit la main sur son cœur, — que Laurent n'était pas mort.

— Ça va faire une drôle de complication tout de même, murmura quelqu'un, maintenant que Michel...

Mathurin Baudry jeta un regard de travers au paysan qui se tut.

Puis il dit à Noémi :

— Veux-tu que je t'accompagne un bout du chemin ?

— Je le veux bien, répondit la jeune fille.

Et, appuyée sur le bras du forgeron, elle reprit le chemin du moulin.

CHAPITRE XXVI

Le récit du cavalier François Pichet avait ému le Grillon à ce point qu'elle n'avait plus pensé au but premier de son voyage à Férolles.

Ce but, on s'en souvient, était de se renseigner sur l'endroit où elle pourrait trouver la Pitache.

Mais comme ce qu'elle venait d'apprendre valait mille fois mieux que les prédictions de la sorcière, la mère Pitache lui était tout à fait sortie de la tête.

Cependant, il était écrit qu'elle rencontrerait la Pitache ce jour-là.

En effet, à peine eut-elle quitté Mathurin Baudry, le brave forgeron, qui la mit en vue de Brin-d'Amour, qu'elle aperçut, sortant de derrière un rideau de saules, la Pitache qui marchait d'un pas rapide.

Un moment, Noémi eut comme honte de l'envie qu'elle avait eue, et elle songea même à éviter la sorcière. Mais celle-ci venait droit à elle.

Ensuite Noémi était si heureuse en ce moment, qu'elle eût confié le secret de son bonheur à une bête.

— Bonjour, mère, dit-elle à la Pitache, comme celle-ci arrivait sur elle.

La Pitache avait le front soucieux.

Le matin même elle avait rencontré Michel.

Michel, dont l'humeur était de plus en plus noire, avait voulu l'éviter.

Mais la Pitache était allée droit à lui.

— Ah! tu m'évites! disait-elle. C'est que tu n'es pas en mesure de payer.

— C'est encore possible, avait répondu brutalement Michel, et, son fusil sur l'épaule, il s'était éloigné, en proie à cette hypocondrie qui s'était emparée de lui depuis que mame Suzon lui avait dit que Noémi ne l'aimait pas et éprouvait même de l'aversion pour lui.

La mère Pitache en avait conclu qu'il ne savait où trouver de l'argent et qu'elle pourrait bien n'être pas payée de ses peines; ce qui était loin de faire son affaire, car ces deux mille francs qu'elle attendait représentaient pour elle le salaire de deux années d'audace, de patience et de ruse.

Cette rencontre avait eu lieu le matin.

La Pitache s'en était allée ensuite à Jargeau où c'était jour de marché.

Elle était entrée dans un cabaret où on la prenait pour une mendiante et dont les hôtes, gens charitables, lui donnaient un morceau de pain et un verre de vin, quelquefois même une assiettée de soupe.

Il y avait du monde dans le cabaret.

La Pitache entendit une conversation qui lui fit aussitôt dresser l'oreille.

Cette conversation roulait sur François Pichet qui, paraît-il, sortait du cabaret où il avait bu un coup avant de se remettre en route pour Férolles, et avait raconté la singulière histoire que nous venons d'entendre chez Mathurin Baudry le forgeron.

La Pitache avait donc appris que, selon toute probabilité, Laurent Tiercelin n'était pas mort.

Et elle était sortie brusquement, et au lieu de rester à Jargeau, où elle gagnait toujours quelques sous, elle était retournée à Férolles.

Elle songeait à voir le père Brûlart et à le prévenir.

La vue de Noémi lui fit changer d'idée.

Elle tressaillit même au contact subit d'une étrange espérance.

Ce que la Pitache voulait, c'étaient ses deux mille francs.

Le reste lui était parfaitement égal.

Elle se décida donc en abordant Noémi et lui dit :

— Bonsoir, mamzelle; voulez-vous encore que je vous dise la bonne aventure?

Un sourire vint aux lèvres du Grillon.

— Ah! je veux bien, dit-elle, et nous allons voir si vous êtes une bonne sorcière.

En même temps elle tendit sa main que la Pitache se reprit à examiner.

— Je vois, dit celle-ci, un mariage prochain.

— Avec qui?

— Avec un homme que vous aimez...

— Ah!

— Et qui revient de bien loin.

Noémi jeta un cri, et elle ne douta plus du pouvoir magique de la vieille femme.

— Cependant, poursuivit la Pitache, les choses n'iront pas toutes seules, mamzelle.

— Vraiment? fit Noémi inquiète.

— Il y a des gens mal intentionnés...

— Ah!

— Qu'il faudrait mettre dans vos intérêts.

— Comment cela?

— Avec de l'argent, pardine.

— Oh! si ce n'est que cela, dit Noémi joyeuse, je me moque de ces gens-là. J'ai des économies.

— C'est qu'il faudrait beaucoup d'argent.

— Oh! mon Dieu.

— Ça irait à une couple de mille francs que ça ne m'étonnerait pas...

— Et alors, rien ne s'opposerait plus à mon mariage?

— Rien.

— Eh bien, mère Pitache, dit Noémi souriante, quand celui que j'attends et qui s'en revient de bien loin sera de retour, venez me voir... et s'il faut absolument donner de l'argent... j'en trouverai...

— Vous êtes une rare demoiselle, dit la Pitache, qui se servit de l'expression la plus admirative dans la bouche des paysans qui disent : un homme *rare*, un chien *rare*, un cheval *rare*, ce qui est pour eux le superlatif de l'excellence.

Noémi tira une belle pièce de cinq francs de la poche de son tablier et la mit dans la main de la Pitache.

Celle-ci murmura, tandis que la jolie fille continuait sa route vers le moulin :

— Qu'est-ce que ça me fait, après tout, que

mes deux mille francs soient payés par Michel ou par elle? D'où qu'il vienne, l'argent sent bon!

CHAPITRE XXVII

Il était dit que le Grillon ferait une nouvelle rencontre avant d'arriver à Brin-d'Amour.

Comme elle rentrait dans la vieille allée d'ormes qui conduisait au moulin, un homme se montra tout à coup et vint à sa rencontre.

Cet homme, c'était Michel.

Michel était pâle, mais une sombre résolution brillait dans son regard.

— Grillonnet, dit-il, j'ai eu beau me lever matin, vous étiez déjà partie.

— Je suis allée à Férolles, répondit-elle. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

— C'est que je voudrais vous parler.

— A moi?

— Oui, dit Michel.

Les femmes ont leurs heures de cruauté.

Michel avait toujours inspiré à Noémi une

indicible répulsion ; en ce moment cette ré-
pulsion devint de la haine. Elle avait le para-
dis dans le cœur, et elle eut la fantaisie de
faire souffrir cet homme qui osait l'aimer.

— Ah! vous voulez me parler, Michel? dit-
elle.

— Oui.

— Eh bien, parlez, en ce cas je vous écoute.

— Oh! j'en ai pour longtemps...

— Eh bien, asseyons-nous.

Et elle alla se placer sur un tronc d'arbre
renversé.

Michel alors s'aperçut qu'elle était souriante,
et il eut un battement de cœur.

Qui sait si mame Suzon ne s'était pas
trompée?

Qui sait si Noémi, devinant la nature de
l'entretien qu'il venait de lui demander, n'é-
tait pas toute joyeuse?

N'était-il pas désormais le fils du moulin,
le riche héritier, l'homme qui avait des bois,
des champs, des prés et des écus?

Et trompé par le calme de la jeune fille,
Michel se hâta de s'asseoir auprès d'elle et de
lui dire :

— Après ça ce ne sera peut-être pas aussi
long que je pensais,

— Ah!

— Si nous tombons d'accord, ce sera bientôt fait.

— Et sur quoi devons-nous nous accorder? demanda le Grillon.

— Voici la chose, dit Michel.

Et il lui prit doucement une main, que le Grillon, dans sa perfidie, ne retira pas.

— Voilà que j'ai vingt-trois ans, Grillonnet.

— Déjà? fit-elle.

— Quand je me croyais le fils du père Brûlart et que je vivais comme un vaurien, je n'y pensais guère; mais à présent le bon sens m'est venu.

— Voyez-vous ça!

— Et j'ai idée que le moment de m'établir est venu.

— Vous voulez vous établir, Michel?

— Oui, mamzelle.

— C'est-à-dire vous marier?

— C'est justement ça.

— Et à qui donc réservez-vous l'honneur de s'appeler madame Michel? continua Noémi d'un ton moqueur.

— A une femme que j'aime.

— Ah!

— Depuis bien longtemps, allez, mamzelle.

— C'est-y Dieu possible!

— C'est la vérité pure, mamzelle.

Et Michel posa sentimentalement la main sur son cœur.

— Et elle... vous aime-t-elle?

— Voilà ce que je ne sais pas, dit Michel avec une émotion subite.

— Comment!

— D'aucuns disent qu'elle me déteste!

— Par exemple!

— Et vous devez bien le savoir, vous, Grii-lonnet...

— Moi?

— Oui... car cette femme...

— Eh bien?

— C'est vous!

Noémi s'attendait à cet aveu ; aussi partit-elle d'un éclat de rire si franc, si railleur, que Michel se releva tout frémissant.

— Mon pauvre Michel, dit-elle, je suis sûre que votre nouvelle position vous a donné comme qui dirait un coup de marteau sur la tête. Je crois que vous perdez un peu le bon sens.

— Moi? fit Michel, pourquoi donc ça?

— Parce que vous oubliez que je ne puis pas être votre femme.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce que je suis promise.

— A qui ?

— A Laurent, donc.

— Mais puisqu'il est mort...

Noémi avait calculé cette objection avec une malignité toute féminine.

— Eh bien, si, dit-elle, il faut bien vous dire la vérité tout de suite. Laurent n'est pas mort, on a de ses nouvelles, et il revient...

Et elle s'enfuit, riant toujours, tandis que Michel poussait un cri de rage et demeurait anéanti, à cette même place où il s'était assis auprès d'elle.

— Je crois, mumura-t-il d'une voix sourde, que je ferai des malheurs, si ça est vrai!

CHAPITRE XXVIII

Le Grillon avait déjà franchi la porte du moulin que Michel était encore à la même place, anéanti, foudroyé.

Il avait des bourdonnements dans les oreilles, et ses yeux s'injectaient de sang.

L'âpre et sauvage nature du vaurien et du braconnier venait de reparaître, plus indomptable et plus énergique que jamais.

Tout autre que le Grillon l'eût informé que Laurent n'était pas mort et qu'il allait revenir, que Michel eût haussé les épaules et ne l'eût pas cru.

Mais pouvait-il se tromper à la joie qu'il avait vue briller dans les yeux de la jeune fille?

Si le Grillon lui avait dit que Laurent revenait, c'est qu'elle le savait et que la chose était certaine.

Alors Michel se vit au seuil d'un immense désastre. Laurent revenu, c'était le Grillon perdue à jamais pour lui.

C'était, sans nul doute encore, l'écroulement de cet édifice laborieusement construit par le père Brûlart et sa femme; c'était une expulsion du moulin peut-être...

Dans les âmes grossières, l'intérêt finit toujours par parler plus haut que les autres passions.

Michel était fou du Grillon, mais il cessa de penser à elle en jetant un coup d'œil sur tout ce beau domaine, qu'il considérait comme sien depuis bien des mois et qui allait peut-être lui échapper.

Michel ne songea plus qu'à une chose, défendre son bien, sa situation, et cela par tous les moyens possibles.

Tout homme en péril cherche autour de lui un auxiliaire.

L'image du père Brûlart passa soudain devant les yeux troublés de Michel.

C'était au père Brûlart qu'il devait aller, c'était à lui qu'il devait demander conseil sur-le-champ.

Michel n'avait pas revu le vieux bandit depuis le jour qu'il avait nettement refusé d'épouser la fille au père Saurin.

Mais il était à peu près certain de le trouver chez lui.

L'hiver était dur, et le père Brûlart se faisait vieux ; il devait être au coin du feu, dans sa cabane, en proie à l'inquiétude de savoir si son billet serait payé.

Car depuis que M. Jouval lui avait prêté l'argent dont il avait besoin pour faire face à son échéance, Michel n'avait soufflé mot de cela à personne.

Il se mit donc, son fusil sur l'épaule, à suivre le sentier qui montait à travers les vignes jusqu'au plateau de Sologne.

Son chien éventa une compagnie de per-

dreaux et fit lever un lièvre; mais Michel n'y prit garde. Il marchait d'un pas rapide, la sueur au front, le cœur serré, en proie à une sorte de folie furieuse.

Il fallait une bonne heure pour aller du moulin à la hutte du père Brûlart.

Mais Michel, une fois hors des vignes, se mit à courir, et en moins de trois quarts d'heure il aperçut un filet de fumée qui montait dans le ciel gris, au-dessus des sapins.

Dès lors il fut fixé, le père Brûlart était au logis.

Le vieillard était en train de faire sa soupe lorsque Michel entra comme un ouragan.

— Bon! dit-il en le voyant, je sais de quoi il retourne, mon garçon C'est demain, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, dit Michel, qui ne songeait qu'à Laurent.

— Mais je le sais, moi, reprit le père Brûlart. C'est demain qu'il faut payer.

— Ah! c'est vrai, dit Michel, je n'y pensais plus.

— Mais j'y pense, moi, dit le père Brûlart.

— C'est bien de votre argent qu'il s'agit! s'écria Michel avec emportement. Vous ne savez donc pas la nouvelle?

— Quoi donc?

— Laurent n'est pas mort.

Si robuste qu'il fût contre les émotions, le père Brûlart faillit tomber à la renverse.

— Et il revient! ajouta Michel.

— C'est impossible! s'écria le vieillard.

— C'est vrai, dit Michel, qui prit sa tête à deux mains. Que faire? Que devenir?

Mais le père Brûlart avait déjà repris son sang-froid.

— Comptes-tu payer mon billet? dit-il.

— Certainement, dit Michel, mais...

— As-tu l'argent?

— Oui.

— Ta vraie parole?

— Je l'ai, mais...

— Qui te l'a prêté?

— M. Jouval de Saint-Florentin.

— Alors je te crois, dit le père Brûlart, et maintenant que nous voilà tranquilles...

— Vous êtes tranquille, vous?

— Pardine!

— Mais je ne le suis pas, moi.

— Parce que tu es un innocent, dit le père Brûlart. Qu'est-ce que ça fait que Laurent revienne, puisque la mère Suzon dit et croit que tu es son fils?

— Mais il ne le croira pas, lui.

— Oh ! bien oui... tu vas me voir sauter de joie et l'étouffer de caresses... il faudra bien qu'il me croie... et puis c'est un imbécile, ce Laurent. Un homme qui est parti à la place d'un gredin comme toi, se laissera couper en morceaux si c'est nécessaire... Va donc, va, dit le père Brûlart... du moment où tu payeras mon billet, tu n'as pas besoin de te tourmenter et tu peux dormir ton content ; le moulin est bien à toi.

Et Michel sentit la confiance et le calme du vieux drôle pénétrer peu à peu dans son propre cœur.

CHAPITRE XXIX

Les conseils du père Brûlart avaient été bons sans doute, car Michel reprit le chemin du moulin avec une tout autre physionomie.

Il était résigné sans doute à faire contre fortune bon cœur, du moins en apparence, car lorsqu'il entra dans la cour, il s'écria :

— Si ça est vrai, je crois que j'en mourrai de joie.

Il prononçait ces paroles hypocrites à l'adresse d'un vieux valet de charrue qui était au moulin depuis vingt ans et qui avait beaucoup pleuré lorsque le bruit s'était répandu que Laurent était mort.

Cet homme, qui se trouvait dans un coin de la cour, vint à lui.

— C'est-y vrai ce que vous dites là, monsieur Michel? fit-il.

— Je le crois bien que c'est vrai, répondit Michel.

Et il entra dans la cuisine.

Là il y avait un véritable rassemblement.

On riait, on pleurait, on se récriait.

Les uns ne voulaient pas croire à tant de bonheur.

Les autres disaient que mamzelle Noémi ne s'était jamais dédite de son opinion, et que certainement Laurent allait revenir au premier matin.

Cela est rare, mais cela arrive pourtant.

Les bonnes nouvelles se répandent aussi vite quelquefois que les mauvaises.

Au milieu de tout ce monde qui se répétait le récit de François Pichet, mame Suzon était

assise pâle, tremblante, pleurant et riant tout à la fois.

Noémi lui tenait les deux mains et disait :

— Ne vous faites donc pas ainsi du mal, ma tante, puisque je vous dis que je le sens tout près de nous. Il arriverait ce soir que ça ne m'étonnerait pas.

Et le Grillon riait, et mame Suzon continuait à pleurer, et l'un des garçons du moulin disait :

— Il y en a pourtant d'aucuns qui ne vont pas à la messe le dimanche et prétendent qu'il n'y a pas de Dieu !

Et tous ces braves gens dans leur joie naïve paraissaient avoir oublié une chose, c'est que depuis que Laurent était parti, il avait été reconnu, prouvé, qu'il n'était pas le fils de mame Suzon, pas l'héritier du moulin, pas l'enfant de la maison, et, par conséquent, que ce n'était plus qu'un étranger qu'on attendait.

Mame Suzon seule songeait à tout cela, car elle continuait à pleurer.

Soudain Michel entra.

Son apparition prit les proportions d'un coup de théâtre.

Michel, n'était-ce pas le maître désormais ?

Et tous se turent ; le Grillon elle-même ne

put s'empêcher de pâlir, tandis que les larmes de mame Suzon redoublaient.

Mais Michel alla droit à elle :

— Ma mère, dit-il, au lieu de pleurer, réjouissez-vous. Le fils de votre cœur, Laurent, comme je suis, moi, le fils de vos entrailles, n'est pas mort, il va revenir...

— Hélas! dit la meunière, que fera-t-il ici, le malheureux?

— Ce qu'il fera? dit Michel, eh bien, il vivra avec nous. Au lieu d'un fils, vous en aurez deux, et nous partagerons.

En parlant ainsi, Michel avait trouvé le chemin du cœur de la meunière.

Elle lui ouvrit ses bras et lui dit :

— Oui, tu es, tu dois être mon enfant, puisque tu parles comme ça.

— C'est un brave cœur, tout de même, M. Michel, murmurèrent les gens du moulin.

Le Grillon seule le regarda de travers et se dit à part elle :

— L'hypocrite! Est-ce que je ne t'arracherai pas ton masque quelque jour?

Le récit de François Pichet n'était pourtant pas une certitude.

Michel dit :

— Je vais aller à Jargeau ; je pousserai même

jusqu'à Orléans et je verrai de quoi il retourne.

Il fit mettre à la carriole la grosse jument percheronne et il partit.

A Jargeau, il n'était bruit que du prochain retour de Laurent.

Le récit de François Pichet avait fait le tour de la petite ville.

Mais personne ne savait rien de positif.

Michel eut l'idée d'aller à la poste.

Les lettres arrivent deux fois par jour à Jargeau, à quatre heures du matin et à midi. Celles de ce dernier courrier ne sont distribuées que le lendemain dans les campagnes et séjournent toute la journée dans le bureau de ville.

Michel se présenta et demanda à la directrice si elle n'avait rien pour le moulin de Brin-d'Amour.

— Si fait, répondit-elle, il vient d'arriver, par la voiture de midi, une lettre à l'adresse de Mme Tiercelin, la meunière.

Michel eut un battement de cœur.

— Donnez, dit-il, je suis Michel Tiercelin.

La directrice lui tendit la lettre.

Michel jeta les yeux sur la suscription et ne douta plus.

Il avait reconnu l'écriture de Laurent.

La lettre portait le timbre de Paris.

Michel sortit précipitamment du bureau de poste.

— Allons, murmura-t-il, à présent il n'y a plus à s'en dédire, Laurent n'est pas mort; les morts n'écrivent pas, et c'est bien lui qui a écrit cela.

Voyons ce qu'il dit.

Puis il se fit encore ce raisonnement :

— Je suis tout aussi pressé que maman Suzon d'avoir des nouvelles de mon cher Laurent, et je ne vais pas attendre d'être de retour à Brin-d'Amour.

Et, sans aucun scrupule, il rompit le cachet de cette lettre, qui ne lui était point adressée.

CHAPITRE XXX

Laurent écrivait :

« Ma bonne mère,

« Ma lettre ne me précède que de quelques heures et peut-être arriverai-je avant elle.

« Vous avez dû me croire mort, vous et ma chère Noémi.

« J'ai été fait prisonnier, je me suis sauvé ; j'ai eu de la misère tout plein ; mais je suis sain et sauf, et pour le moment bien portant... »

Suivait le récit de ses aventures, à peu près semblable à celui qu'avait déjà fait François Pichet.

Laurent avait été rapatrié par les voies rapides.

Au lieu de lui faire prendre la mer, on l'avait renvoyé par le Danube et les chemins de fer allemands.

Arrivé à Paris depuis une heure, il était forcé de se présenter à son corps qui y tenait garnison ; cela seul le retardait d'une demi-journée.

Enfin le pauvre garçon était tout au bonheur de revoir les siens, et il finissait par cette phrase naïve : « Que c'est donc malheureux tout de même qu'on ne puisse pas s'envoyer par le télégraphe comme une dépêche ! »

Michel lut et relut cette lettre.

Puis il se prit à faire cette réflexion, qu'il était vraiment bien fâcheux qu'on eût laissé Laurent dans une si grande erreur à propos de sa naissance.

— Pour un pauvre diable, murmura-t-il, qui se croit riche et qui n'a pas le sou, qui croit s'appeler Laurent Tiercelin et qui n'est plus que Laurent Brûlart, ça lui fera un certain effet... et voilà des explications qui ne seront pas faciles à lui donner au moulin.

Tout à coup Michel se frappa le front :

— Une belle idée qui me vient là! se dit-il.

Et il retourna à l'auberge du Chariot-d'Or où il avait laissé la jument et la carriole.

En chemin, Michel calcula les heures d'arrivée.

Il y avait une voiture qui faisait le service du chemin de fer et passait entre minuit et deux heures du matin à Jargeau.

Cette voiture pouvait bien amener Laurent.

S'il en était ainsi, il était assez naturel qu'on vînt l'attendre à Jargeau, du moment où on était prévenu au moulin.

Michel avait des amis depuis qu'il était riche.

Au nombre de ces amis, il fallait compter Benoît, le garçon d'écurie du Chariot-d'Or.

Benoît était un petit homme maigre, chétif, bavard comme une pie et qui passait pour la gazette du pays.

Benoît racontait à tout le monde les histoires de tout le monde.

Benoît était l'homme qu'il fallait à Michel.

Michel l'aperçut sous la porte de la remise.

— Hé! Benoît, lui cria-t-il.

— Voilà, monsieur Michel, répondit Benoît; faut-il atteler votre jument?

— Non, viens boire un coup avec moi.

Benoît n'avait jamais refusé semblable aubaine.

Michel l'emmena dans un cabaret voisin de l'auberge, fit servir une bouteille et lui dit :

— Tu n'as rien à faire la nuit, n'est-ce pas?

— Je dors comme tout le monde, à moins qu'il ne vienne des voyageurs.

— Alors tu gagnerais volontiers une pièce de cent sous ce soir?

— Hein? fit Benoît.

— Je vais m'en aller à Férolles à pied.

— Et votre voiture?

— Je te la laisse.

— Pourquoi ça?

— Aux alentours de minuit tu mettras la jument au brancard.

— Bon!

— Et tu t'en iras à la poste attendre la voiture d'Orléans.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Oui, Laurent.

— C'est donc vrai qu'il n'est pas mort ?

— A preuve qu'il est bien vivant, c'est que voilà une lettre que je viens de trouver à la poste, et c'est pour ça que je m'en retourne au moulin prévenir maman Suzon.

— Mais comment donc que tout ça s'arrangera ? demanda Benoît.

— Quoi donc ?

— Puisque vous êtes le fils à mame Suzon...

— Ça ne nous empêchera pas d'être frères, dit Michel, nous partagerons.

Puis Michel paya la bouteille de vin et reprit pédestrement le chemin de Brin-d'Amour, laissant carriole et jument au Chariot-d'Or.

Benoît avait reçu par avance la pièce de cent sous. Il était bavard, mais consciencieux.

A une heure du matin, il était donc dans la carriole tout attelée à la porte du bureau de poste où la voiture s'arrêtait pour prendre les dépêches.

A une heure et demie, le fanal rouge de la diligence se montra dans le lointain, et un quart d'heure après la diligence s'arrêta.

Un soldat, le sac au dos, son étui de fer-

blanc au côté, dégringola lestement de l'impériale.

— Bonjour, monsieur Laurent, dit Benoît.

— Tiens, c'est toi? fit le jeune soldat en reconnaissant le garçon d'écurie.

— Je suis venu vous attendre, monsieur Laurent.

— Ah! la jument du moulin et la carriole! s'écria Laurent qui reconnut l'équipage. Ma mère est donc ici?

— C'est M. Tiercelin qui les a amenés dans la journée, répondit Benoît.

— M. Tiercelin! exclama Laurent stupéfait. Qu'est-ce que tu chantes donc là, Benoît? Depuis que mon père est mort, il n'y a de Tiercelin que moi...

— Ah! bien oui, dit Benoît. Montez, monsieur Laurent; quand nous serons en route, je vous conterai tout cela. Il y en a un autre, de Tiercelin!

CHAPITRE XXXI

Michel, nous l'avons dit, avait repris à pied le chemin de Férolles.

Mais il n'était pas pressé d'arriver, et il

cheminait à petits pas, lisant et relisant cette lettre qui ne lui laissait plus aucun doute sur l'existence et le retour de Laurent.

A mesure qu'il s'éloignait de Jargeau, la confiance que lui avait mise au cœur le père Brûlart diminuait insensiblement.

Comment Laurent accepterait-il sa nouvelle situation ?

Un homme qui a été soldat, qui a vu du pays, n'est plus un bélître de paysan s'accommodant de tout.

N'allait-il pas se faire que Laurent ne voudrait croire ni à la lettre posthume de la mère Brûlart ni au récit du vieux braconnier ? Qu'au lieu de se résigner, il crierait bien haut, s'en irait voir les gens de justice et les avocats ? et ceux-ci, une fois de la partie, savait-on comment les choses tourneraient?

Les inquiétudes de Michel croissaient à mesure qu'il se rapprochait de Férolles.

Il suivait un chemin creux bordé par deux grandes haies et dominé par un coteau chargé de vignobles.

Tout à coup il entendit un coup de sifflet.

La nuit approchait et à peine eût-on pu tirer un lièvre.

Michel leva tête et vit, à cent pas de dis-

tance, un homme immobile au milieu du chemin.

Il reconnut le père Brûlart.

Celui-ci vint à sa rencontre et lui dit :

— Je guettais ton retour, car je savais que tu étais allé à Jargeau.

—C'est une bonne idée que vous avez eue là, dit Michel, car j'ai encore besoin de vous parler.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau ?

— Laurent arrive cette nuit, à preuve cette lettre que j'ai trouvée au bureau de poste et qui est adressée à maman Suzon.

— Eh bien, dit le père Brûlart, que ce soit aujourd'hui ou demain, faut toujours qu'il arrive.

— C'est égal, ça me fait un drôle d'effet...

Et Michel fit part au père Brûlart de toutes ses craintes.

Celui-ci haussait les épaules et répondait :

— Sois tranquille... n'aie pas peur... tout ira bien...

— Cependant, dit Michel, vous me guettiez ?

— C'est vrai.

— Pourquoi donc ça ?

— Voici la chose, répondit le vieux braconnier : c'est demain que tu payes, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je ne voudrais pas aller au moulin. Faut se méfier... Si tu m'apportais l'argent ce soir?

— Ça m'est égal, dit Michel.

— Est-ce qu'il te prend cher, M. Jouval?

Cette question fit tressaillir Michel.

— Trop cher peut-être, dit-il.

Puis un frisson lui parcourut tout le corps.

— Ah! mon Dieu, dit-il, j'ai peut-être fait une fameuse bêtise tout de même.

— Comment donc ça?

— Il est capable de tout, M. Jouval.

— Mais jase donc, petiot, fit le père Brûlart, de quoi qu'il retourne, hein?

— Ma foi, dit Michel, je vas tout vous dire.

Et il fit au vieux braconnier sa confession pleine et entière, en apprenant quelle pièce terrible il avait eu l'imprudence de laisser aux mains de l'usurier.

Le père Brûlart était un homme de tête. Cependant il ne put s'empêcher de pâlir.

— Eh bien, mon garçon, dit-il, si tu as fait cela, tu n'es pas dans de beaux draps.

— Vous croyez?

— C'est une canaille, M. Jouval. Sais-tu ce qu'il fera quand il saura que Laurent est de retour?

— Non.

— Il ira le trouver, et il lui vendra ta créance trente ou quarante mille francs, et nous irons pourrir aux galères tous les deux.

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

— J'ai envie de me sauver à Orléans, dit-il, de prendre le chemin de fer et de filer...

Mais le père Brûlart répondit :

— Il y a peut-être un moyen de tout arranger.

— Comment ça ?

— Tu dis que Laurent arrive cette nuit ?

— Oui, par la voiture de deux heures du matin.

— Iras-tu le chercher ?

— J'ai laissé la carriole pour lui au Chariot-d'Or.

Le père Brûlart jeta un regard autour de lui.

— C'est une jolie place que celle-là, fit-il.

— Pourquoi faire ?

— Pour tuer un homme.

Michel frissonna.

— Une supposition, poursuivit le père Brûlart, que j'aille me mettre là-haut dans cette vigne.

Il fait clair de lune en ce moment ; le che-

min monte; la jument marche au pas; j'ai le coup d'œil sûr, tu sais, et je n'ai jamais manqué un sanglier à l'affût.

— Après? fit Michel d'une voix sourde.

— Une supposition, poursuivit le père Brûlart, tu es au coin du feu du moulin, où tout le monde est sur pied pour attendre Laurent. On ne peut pas te soupçonner, toi.

— Ça, c'est certain.

— On entend un coup de feu dans le lointain; personne n'y fait attention; il y a tant de braconniers!

Une demi-heure après, on entend le pas de la jument et le bruit des roues.

Tout le monde court au-devant... et... tu as compris, n'est-ce pas? Laurent est dans la carriole, mais il a eu un petit accident en route... une balle lui a traversé la tête au-dessus de l'oreille.

Michel était pâle et son cœur battait à outrance.

CHAPITRE XXXII

Il y eut un silence de quelques minutes entre ces deux hommes.

Un sourire infernal passait sur les lèvres du père Brûlart.

Michel tremblait toujours.

Enfin, le vieillard reprit.

— Faut te dépêcher à te décider, mon garçon.

Michel détourna la tête.

— Eh bien . dit-il, faites ce que vous voudrez.

— Oh ! minute, fit le père Brûlart, faut nous entendre auparavant.

Michel, étonné, le regarda.

— Il me faut mon argent auparavant, dit le père Brûlart. J'ai ton billet dans ma poche.

— Mais je n'ai pas l'argent dans la mienne.

— Il ne te faut pas une petite heure pour aller à Brin-d'Amour.

— Bon!

— Et une pour revenir ça fait deux. D'ici à trois heures du matin, nous avons bien le temps.

— J'entends bien, dit Michel, mais ce n'est

pas commode tout de même ce que vous demandez là, papa.

— Pourquoi donc?

— Quand je vas être revenu au moulin, il faudra bien que je dise que Laurent arrive.

— Bien sûr.

— Alors, comment pourrai-je ressortir?

— Tu diras ce que tu voudras. Tu iras chercher du tabac à Férolles. Pourvu que tu sois revenu au moulin avant le coup, ça suffit.

— Vous croyez donc que je ne payerai pas votre billet demain comme ce soir?

— Je ne dis pas; mais c'est mon idée... et c'est à prendre ou à laisser.

Michel connaissait l'entêtement du vieillard. Tout ce qu'il eût pu dire ou faire n'aurait pas changé sa détermination. Cependant il ne dit rien encore.

— Je vois que tu n'es pas décidé, mon garçon, dit le père Brûlart. Bonsoir, en ce cas, et advienne que pourra.

La peur s'empara de Michel.

— Ne vous en allez donc pas comme ça, dit-il, et causons un brin.

— Que veux-tu?

— Une supposition que vous preniez Belaude avec vous...

Bellaude était une chienne de chasse, croisée de chien courant, qui ne quittait Michel ni jour ni nuit et qui l'avait suivi à Jargeau.

— Après? dit le père Brûlart.

— Dans une couple d'heures, vous allez, en la tenant à l'attache, flâner vers le vieil étang. Bellaude vous connaît, elle ne donnera pas un coup de voix.

— A quoi ça sert tout ça?

— Vous allez voir. J'arrive au moulin, je donne la lettre. Tout le monde est content. Maman Suzon et le Grillon s'embrassent de joie et moi j'ai l'air du plus heureux des hommes.

Voilà que tout d'un coup je m'aperçois que Bellaude n'est pas avec moi, je la siffle, je vas dans la cour, je reviens, je sors encore et je m'en vas tout droit au vieil étang. C'est à un petit quart d'heure du moulin et vous aurez bien le temps de faire les deux chemins.

— Et tu apporteras l'argent?

— Oui-da!

— Eh bien, ça va, dit le père Brûlart.

.....

Deux heures après, en effet, tenant la chienne en laisse, le père Brûlart était à l'endroit convenu.

C'était un étang desséché au milieu duquel poussaient quelques maigres peupliers.

La nuit était noire, car la lune n'était pas levée.

Michel ne se fit pas attendre. Au bout de quelques minutes le père Brûlart entendit les feuilles mortes craquer sous un pas d'homme, et Michel se dressa auprès de lui.

— Tu as l'argent? dit le vieillard.

— Vous êtes pressé, père; vous devez penser pourtant que je ne suis pas venu pour rien.

— Tu marches pourtant bien à l'aise.

— Ah! ça vous étonne.

— Tu ne vas pas me donner des billets de banque, au moins. On a beau dire que c'est bon, je n'aime pas ça, moi.

Michel se mit à rire, mais comme rit un homme qui va commettre un crime, pour se donner du courage.

— Eh bien, dit le père Brûlart que ce rire rassura un peu, ils sont contents là-bas?...

— La mère Suzon est à demi folle.

— Pauvre chère femme! ricana le vieillard. On a beau lui dire que Laurent n'est pas son fils, elle l'aime tout de même.

Michel ne répondit rien.

Il venait de songer au Grillon qui pleurait

de joie, et le serpent de la jalousie le mordait au cœur.

— Voyons, reprit le père Brûlart, faut pas t'attarder, mon garçon ; où est l'argent?

— Voilà deux heures que vous brûlez.

— Hein?

— Croyez-vous pas qu'il était au moulin?

— Où donc est-il?

— Tenez, là, au pied de cet arbre.

Et Michel se dirigea vers un des peupliers, tira son couteau de sa poche et se mit à creuser patiemment dans la terre vaseuse qui formait le sol du vieil étang.

— Franchement, murmura le père Brûlart, j'ai eu tort de te nier, mon garçon ; tu es bien un bon chien chassant de race. C'est des idées à moi, ça.

Et il suivit d'un œil avide le travail auquel Michel se livrait pour déterrer l'argent.

CHAPITRE XXXIII

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Michel creusa à un pied de profondeur, et soudain son couteau, dont il se servait comme

d'une bêche, toucha un corps dur qui rendit un son métallique et fit palpiter le cœur du cupide vieillard, qui ne soufflait plus un mot.

L'argent était contenu dans trois sacs.

Deux étaient plus gros que le troisième.

Ceux-là contenaient cinq mille francs chacun.

Le troisième en renfermait deux mille seulement.

C'était la part de la Pitache.

Le vieux Brûlart se mit à palper amoureusement les sacs et dit :

— Sais-tu qu'il fait bien noir, mon garçon ?

— Ça, c'est vrai, dit Michel ; mais qu'est-ce que ça fait ?

— La lune ne lèvera pas avant deux heures d'ici.

— Eh bien ?

— Comment allons-nous compter ?

A cette question naïve, Michel se mit à rire.

— Oh ! soyez tranquille, dit-il, votre compte y est.

— Bien sûr ?

— Il y a même plus que votre compte.

— Ah !

— Il y a l'argent de la sorcière.

— Eh bien, donne-le-moi aussi.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce que je la verrai avant toi.

Michel tressaillit.

— Ce n'est pas la peine, dit-il.

— Est-ce que tu te méfies de moi?

— Dame!

— Imbécile! fit Brûlart, si je voulais te voler, est-ce que je m'y prendrais comme ça?

— Comment feriez-vous donc, père?

— Je te laisserais remettre cet argent dans le trou et de la terre sur le trou.

— Après?

— Et je reviendrais dans une heure le chercher.

— C'est que justement, dit Michel, j'avais une autre idée, moi.

— Laquelle?

— Je voulais emporter l'argent de la Pitache au moulin, afin de n'avoir pas à revenir demain matin.

— Ah! tu avais cette idée?

— Oui, père.

— Tu as raison, dit froidement Brûlart. Tiens, voilà ton billet; donne-moi mon argent, et allons nous coucher.

La voix du vieillard était devenue brève, presque cassante.

— Comment! dit Michel, vous allez vous coucher ?

— Pardine.

— Mais vous oubliez donc ce qui est convenu entre nous ?

— Non. Mais, du moment où tu n'as pas confiance en moi, je change d'idée.

— Vous changez d'idée!

— Et il arrivera ce que Dieu voudra.

— Père, dit Michel, c'est mal ce que vous faites là... car enfin vous m'aviez promis...

— Alors confie moi l'argent de la Pitache.

Michel connaissait l'entêtement du vieillard; il lui tendit le troisième sac, se bornant à dire :

— Mais vous le lui donnerez, au moins.

— Je ne suis pas un voleur, dit le père Brûlart, qui se redressa fièrement.

Et il mit les trois sacs dans son carnier et lâcha sa chienne de chasse.

— Bonsoir, dit il à Michel, avant qu'il soit jour, tu entendras parler de moi.

Et il prit, à travers les vignes, le chemin du plateau de Sologne et de sa maison.

— Si j'avais du bon sens, se disait-il en route, en place d'aller faire un mauvais coup tout à l'heure, je m'en irais à Jargeau,

je prendrais la voiture de Gien, et de Gien je filerais à Paris avec mon argent et celui de la Pitache.

Michel s'arrangerait comme il voudrait avec elle et M. Laurent.

Cette idée domina même un moment le père Brûlart; il fut sur le point de rebrousser chemin et de descendre à Jargeau.

Mais le vieux bandit avait un fond d'honnêteté à sa manière :

— Après ça, se dit-il, quand on a donné sa parole, il faut la tenir.

Et il continua son chemin, arriva à sa cabane et y prit son fusil.

Mais, au lieu de cacher son argent quelque part, il le remit dans son carnier après l'avoir compté et s'être assuré que Michel ne lui avait pas fait tort d'un sou.

Puis, armé d'un tire-bourre, il retira le gros plomb qui se trouvait dans son fusil et glissa une balle mariée dans chaque canon.

Cela fait, il ferma sa porte et se remit en route.

Une heure après, il était caché dans une cabane de vigneron, à soixante mètres de ce chemin creux dans lequel devait passer la carriole du moulin.

Le père Brûlart attendit longtemps.

La lune était montée à l'horizon et il faisait presque aussi clair qu'en plein jour.

Le son de l'horloge de Jargeau traversant l'espace arrivait jusqu'à lui.

Le père Brûlart entendit sonner successivement minuit, puis une heure du matin, puis deux.

En ce moment, un bruit clair et net se fit entendre dans le lointain.

C'était le trot lourd d'un cheval et le cliquettement de deux roues disloquées.

Brûlart arma son fusil et attendit encore.

Puis le bruit augmenta, et enfin la carriole apparut dans le chemin creux, et la jument se mit au pas, car il y avait là une petite côte.

Alors le père Brûlart épaula et ferma l'œil gauche, abattant son fusil dans la direction de la carriole.

CHAPITRE XXXIV

Revenons au moulin.

Mame Suzon et le Grillon étaient dans la joie.

Cette joie était partagée par tous les gens du moulin. Aussi personne ne s'était couché.

On avait allumé un grand feu dans la cuisine, et maîtres et serviteurs, assis à l'entour, consultaient à chaque instant du regard l'aiguille de la grande horloge à cage de sapin qui se trouvait dans un coin de la salle.

Mame Suzon disait ;

— Que ce ne soit pas le fils de mes entrailles, ce n'en est pas moins le fils de mon cœur, l'enfant que j'ai élevé, que j'ai pleuré comme mort. Oh! comme je vais me jeter à son cou. Je crois que je le mangerai de mes caresses!

Mame Suzon, quand elle avait appris de la bouche de Michel que Laurent allait arriver, lui avait dit :

— Pourquoi ne l'as-tu pas attendu?

— Mais, mère, avait répondu Michel, parce que je voulais vous préparer à ce bonheur. Si Laurent était arrivé tout d'un coup, ça vous aurait fait trop d'émotion.

— Alors, disait encore la pauvre mère, pourquoi es-tu revenu à pied?

— Pour lui laisser la carriole.

— Est-ce que tu crois que la jument n'aurait pas pu aller à Jargeau deux fois en un

jour? Je serais retournée avec toi attendre la voiture publique.

— Ma foi! avait dit naïvement Michel, je n'y ai pas pensé.

Puis il avait feint de s'apercevoir de l'absence de la chienne, et il était sorti dans la cour en sifflant; puis, de la cour, il avait gagné l'allée d'ormes, puis les vignes, et alors, prenant ses jambes à son cou, il s'en était allé au vieil étang où son père l'attendait.

Nous savons ce qui s'y était passé.

Michel avait été plus d'une heure absent; mais on ne s'en était guère aperçu au moulin.

On ne pensait qu'à Laurent, et on comptait les heures.

Enfin Michel revint.

Il tenait la chienne en laisse.

— Ah! les brigands de braconniers! murmura-t-il en entrant.

A peine fit-on attention à cette exclamation.

Néanmoins, un des garçons du moulin lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Michel?

— Il y a que ma pauvre chienne a failli s'étrangler, répondit Michel qui avait besoin d'expliquer sa longue absence.

— Elle s'est prise dans un collet?

— Justement. Je l'ai trouvée à un kilomètre d'ici, dans la sapinière qui est tout contre le chemin de Jargeau.

Cet incident n'éveilla même pas l'attention de mame Suzon et du Grillon.

La tante et la nièce parlaient de Laurent avec volubilité, et à mesure que le temps marchait elles manifestaient leur impatience.

Michel lui aussi regardait souvent la pendule.

Mais celui qui eût pu lire au fond de son âme eût découvert un calcul différent de celui que faisaient les deux femmes.

Michel se disait :

— Voilà qu'il est une heure du matin. Le père Brûlart est à son poste. La nuit est calme, on entend un coup de fusil à deux lieues de distance.

Et Michel allait de temps en temps sur le pas de la porte et prêtait l'oreille.

Les gens du moulin devisaient entre eux, qui d'une chose, qui de l'autre.

Michel avait mis la conversation sur les braconniers. C'est là un sujet aimé des paysans.

Chacun voulut dire sa petite histoire d'affût ou de collet, tandis que les deux femmes continuaient à ne parler que de Laurent.

— L'hiver est dur, cette année, dit le berger; faut pas en vouloir aux braconniers; il faut que chacun vive.

— Le fils à Jean-Claude, dit un bouvier, va à l'affût chaque soir.

— Oh! ce n'est pas l'affût qui détruit, dit Michel, c'est les collets.

Et comme il parlait ainsi, on entendit retentir dans le lointain deux coups de fusil, deux coups de maître tireur, régulièrement espacés.

— Encore un lièvre mort! murmura le garçon du moulin.

Michel eut un battement de cœur.

Peut-être qu'à cette heure Laurent était déjà passé de vie à trépas.

Il s'écoula encore un quart d'heure, un quart d'heure de sombre et cruelle anxiété pour Michel.

Les deux femmes parlaient toujours de Laurent, et n'avaient nullement pris garde aux deux coups de feu.

Enfin un bruit se fit dans le lointain.

A ce bruit, tous les gens du moulin poussèrent un cri de joie et se levèrent en tumulte.

On avait reconnu le bruit de ferraille de la vieille carriole et le trot lourd de la jument.

Mame Suzon voulut s'élancer au dehors, mais les jambes lui manquèrent et le Grillon la soutint dans ses bras.

Michel, livide d'émotion, s'était adossé au mur, tout près de la porte.

En ce moment la carriole entra dans la cour, et un homme en sauta lestement, criant :

— Ma mère! ma mère!....

C'était Laurent!

Laurent, sain et sauf, qui vint se jeter au cou de mame Suzon et la couvrit de baisers ardents.

.....

CHAPITRE XXXV

Que s'était-il donc passé?

C'est ce que nous allons raconter en peu de mots, en nous reportant à ce moment où le garçon d'écurie de l'auberge lui était apparu à la descente de la diligence en lui disant :

— C'est M. Tiercelin qui a laissé la carriole et la jument, en me commandant de venir vous chercher, monsieur Laurent.

On se rappelle avec quel étonnement Laurent avait entendu prononcer ce nom de Tiercelin qui était le sien, et que, seul, il avait le droit de porter.

— Montez dans la carriole, lui avait dit Benoît, le garçon d'écurie, je vous dirai tout ça en route.

La jument partit au grand trot et elle était hors de Jargeau que Laurent n'était point encore revenu de la surprise que lui avaient causée les étranges paroles de Benoît.

Alors celui-ci lui dit :

— Maintenant que nous sommes en plein air, nous pouvons jaser.

— Je t'écoute, dit Tiercelin.

— Vous aviez un frère nourricier ?

— Oui, certes, Michel Brûlart; c'est pour lui que je suis parti, répondit Laurent.

— Il ne s'appelle pas Brûlart.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Il s'appelle Tiercelin.

— Lui ! Michel ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur Laurent, répéta Benoît.

Laurent regarda cet homme et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais Benoît continua, imperturbable.

— Il paraît que vous avez été changé, en nourrice.

— Qui donc ça?

— Vous.

— Moi! exclama Laurent, qui fut tenté de prendre Benoît à la gorge et de le jeter hors de la carriole.

— Vous et M. Tiercelin.

— Encore!

— Mais dame! je sais bien que ça vous étonne... et vous n'êtes pas le premier. Allez! ça nous a tous étonnés... mais paraît que c'est comme ça... C'est Michel qui est le fils de mame Suzon Tiercelin, c'est vous qui êtes l'enfant de la mère Brûlart.

Laurent n'était plus ce jeune homme simple et doux qui avait quitté Férolles, les rubans du conscrit à son chapeau.

L'école du régiment l'avait dégourdi, les fatigues de la guerre avaient mûri sa raison en brisant son corps.

Il avait été prisonnier, il avait vu du pays, acquis de l'expérience et du sang-froid.

Il se fit ce raisonnement rapide :

De deux choses l'une : ou il avait affaire à un fou, ou ce que lui disait ce garçon était vrai, en apparence, du moins, et alors il de-

vait tout savoir avant d'arriver au moulin.

Et il dit froidement à Benoît :

— Voyons, explique-toi, mon garçon.

Benoît ne demandait pas mieux ; il n'avait pas l'habitude de laisser sa langue au repos, et il s'acquitta merveilleusement de la mission indirecte que lui avait confiée Michel.

Il n'omit aucun détail, depuis les vagues rumeurs qui s'étaient élevées dans l'opinion publique, à la mort de la mère Brûlart, laquelle avant de trépasser avait déposé une lettre chez le notaire de Jargeau, jusqu'à la douleur qui s'était emparée du vieux braconnier, lorsque le bruit de sa mort, à lui Laurent, avait couru.

Il ne lui fit grâce de rien, lui racontant la confession du père Brûlart à l'hospice, et l'ouverture de cette lettre dans laquelle la fermière avouait la substitution.

Enfin, il parla de cette marque semblable en tout à celle que portait son maître Tiercelin et qui se trouvait reproduite entre les deux épaules de Michel.

Jusque-là Laurent avait écouté Benoît avec une douloureuse stupeur.

Mais lorsque celui-ci parla de cette marque, Laurent s'écria :

— Ah! pour ça, c'est impossible!

— C'est pourtant vrai, monsieur Laurent.

Laurent haussa les épaules.

Ses souvenirs d'enfance étaient présents à sa mémoire et il se rappelait fort bien avoir nagé avec Michel six années de suite, dans la Loire, l'avoir vu tout nu, et n'avoir jamais rien vu de semblable sur son corps.

Alors un soupçon rapide traversa l'esprit de Laurent: Michel et le père Brûlart avaient fort bien pu imaginer cette comédie en prévision de sa mort, à la seule fin de s'approprier son héritage.

— Alors, dit-il, quand Benoît eut fini, le père Brûlart est mort à l'hospice?

— Mais non, dit Benoît.

— Ah!

— Il en est revenu. Maintenant, il se porte bien.

— Et il va au moulin?

— Nenni-da! il est retourné dans sa maison.

— Et la meunière ne lui a rien donné?

— Non.

— Hum! pensa Laurent, avant que je croie que ma mère n'est point ma mère, il faudra me donner d'autres preuves...

Mais, comme il faisait cette réflexion, un coup de feu se fit entendre.

Benoît fit un soubresaut et la jument se cabra.

Puis un autre coup de feu suivit le premier, et Laurent et le garçon d'écurie entendirent un bruit sec au-dessus de leur tête.

Une balle avait troué la capote de la carriole à un pouce du chapeau de Laurent.

CHAPITRE XXXVI

La jument du moulin, toute vieille qu'elle fût, était poltronne.

Les coups de fusil l'épouvantèrent et elle s'emporta l'espace d'un bon quart de lieue; ce qui fit que ni Laurent, ni Benoît, le garçon d'écurie, ne purent descendre.

Pendant quelques minutes les deux voyageurs gardèrent un silence plein de stupeur.

Enfin ce fut Benoît qui le rompit :

— Ah! par exemple, dit-il, en voilà une qui est sévère! Savez-vous que nous l'avons échappé belle!

— Crois-tu donc qu'on a tiré sur nous? demanda Laurent.

— Pardieu ! regardez donc le joli trou que la balle a fait : un pouce plus bas et vous aviez la tête cassée.

— C'est vrai. Il y a donc bien de la misère, cette année?

— Mais non...

— J'ai idée pourtant qu'on voulait tuer le cheval...

— Ah!

— Et nous dévaliser ensuite ; à preuve qu'on a tiré deux coups de suite.

— C'est vrai.

— Le premier, dont nous n'avons pas de nouvelles, aura été tiré sur la jument.

— Vous croyez?

— Dame! ça se manque, un cheval qui trotte, à balle surtout!

— Mais nous ne trottions pas... nous allions au pas...

— Ah! vraiment? fit Laurent, qui parlait avec distraction et dont la pensée était évidemment ailleurs.

Benoît continua :

— J'ai dans mon idée que ce n'est pas pour vous voler, monsieur Laurent.

— Et pourquoi donc?

— Ça pourrait bien être des gens qui vous en veulent.

— A moi?

— Dame!

Laurent était toujours pensif. Comme la jument avait repris son allure tranquille, il lui donna un coup de fouet et dit à Benoît :

— Alors c'est Michel qui t'a laissé la carriole et la jument?

— Oui, monsieur.

— En te commandant de venir me chercher à la voiture de Gien?

— Certainement que c'est lui.

— Mais comment t'en iras-tu du moulin?

— Oh! j'ai de bonnes jambes, allez. Quand j'aurai bu un coup, je m'en retournerai.

Ils étaient alors tout près du moulin. Tout à coup Laurent arrêta brusquement la jument:

— Hé! Benoît, fit-il, faut que nous causions un brin avant d'arriver.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Laurent.

— Ça, je le sais, fit le jeune soldat en souriant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons.

— Pour ça, bien sûr.

— Et je sais que ta langue te démange chaque fois que tu restes une heure sans parler.

— Je ne dis pas non, dit naïvement Benoît.

— Ça fait, continua Laurent, que ce que je vais te demander va te paraître toute une affaire.

— Comment ça?

— Mais tu ne perdras rien pour attendre, et je te promets pour dimanche prochain deux belles pièces de vingt francs si tu me tiens parole.

Benoît regarda Laurent avec étonnement.

— Nous allons arriver au moulin, reprit Laurent.

— Dans cinq minutes nous y serons.

— Tu ne parleras pas des deux coups de fusil.

— Ah! je comprends... ça ferait de l'effet à mame Suzon.

— A elle et à tout le monde.

— Mais on verra bien le trou de la balle.

— Pas ce soir, toujours.

— Soit, mais demain...

— Demain, tu ne seras plus au moulin, qu'est-ce que ça te fait?

Benoît crut comprendre, et il cligna de l'œil:

— Vous voulez me charger d'avertir les gendarmes de Jargeau, n'est-ce pas?

— Non.

— Pourtant, ça ne peut pas rester comme ça.

— Mais si... pour le moment du moins... et si tu veux gagner tes quarante francs, il faudra que tu tiennes ta langue à Jargeau comme au moulin.

— A Jargeau aussi?

— Oui!

— Mais... monsieur Laurent...

— Tais-toi, j'ai mon idée...

Benoît était bien bavard ; cependant l'accent de Laurent avait quelque chose de solennel qui le toucha.

— Eh bien, monsieur Tiercelin, lui dit-il, je vous promets sur la mémoire de défunt ma mère que je ne dirai rien. Et ce n'est pas pour l'argent, croyez-le bien, c'est parce que vous me paraissez avoir votre idée là-dessus.

— En effet, dit Laurent.

Et il donna un coup de langue et la jument repartit.

Quelques minutes après, la carriole entrait dans la cour du moulin.

Laurent, avant de descendre, se disait :

— Tout cela est vraiment fort extraordinaire; je ne suis plus le fils de ma mère, et voici qu'on tire sur moi comme sur un lièvre....

Il faudra voir à débrouiller tout cela...

Et il sauta du cabriolet, comme nous l'avons vu, et se précipita dans les bras de mame Suzon qui répondit à ses baisers par des larmes de joie.

CHAPITRE XXXVII

Le lendemain matin, à l'aube, Michel était déjà levé.

Il était pâle, agité, et un tremblement nerveux parcourait tout son corps.

Cependant il ne s'était rien passé, en apparence, du moins, qui le dût mettre en cet état.

Laurent lui avait sauté au cou, et il avait accepté de bonne grâce la situation singulière qui lui était faite.

Michel avait même cru rêver lorsqu'il avait entendu Laurent s'écrier en embrassant mame Suzon :

— Eh bien, si je ne suis pas le fils de vos

entrailles, je serai du moins celui de votre cœur, et puisque Michel ne me renvoie pas, je resterai ici, je travaillerai et je me rendrai utile.

Le Grillon n'avait pas soufflé mot non plus.

Ce calme, cette résignation avaient épouvanté Michel.

Le père Brûlart, la chose était sûre, avait tiré sur Laurent.

Michel avait entendu les deux coups de feu.

Cependant Laurent n'avait rien dit de cela, Benoît non plus. Tous deux avaient paru n'avoir fait ni mauvaise rencontre, ni éprouvé le moindre accident.

Quand tout le monde avait été couché, Michel avait pareilleneht regagné sa chambre; mais, comme on le pense bien, il n'avait pu fermer l'œil.

Une chose lui paraissait impossible, c'était que le père Brûlart eût volontairement manqué son coup.

Donc, après une nuit d'insomnie, Michel s'était glissé hors de son lit, il était descendu sans bruit dans la cour, et de la cour il était entré sous le hangar où on remisait les charrues, les instruments d'agriculture, le tombereau et la carriole.

Les premières clartés du jour commençaient à glisser sur les toits.

— Il est impossible, se dit Michel, que je ne trouve pas trace des balles du père.

Et il s'approcha de la carriole, l'examina avec soin et tressaillit tout à coup.

Il venait d'apercevoir les deux trous de la balle dans la capote.

Laurent l'avait échappé belle!

Michel sentit alors une sueur froide l'inonder.

Il était impossible que le sifflement de la balle eût passé inaperçu pour Laurent et Benoît, que la jument, qui était un peu *à l'œil*, comme on dit, ne se fût pas emportée au bruit des deux détonations.

Et cependant, Benoît, après avoir mangé un morceau et bu un coup, était parti sans rien dire.

Laurent, tout à la joie de revoir sa mère, n'avait pas dit un mot non plus.

Et Michel avait peur !...

Il quitta le hangar, sortit de la cour et se mit, pour calmer sa fièvre, à arpenter la grande allée d'ormes qui aboutissait au moulin.

— Le père est joliment maladroit! pensait-il. Pour que Laurent n'ait rien dit, il faut

qu'il ait son idée... et si je faisais bien, je filerais d'ici tout de suite. Il n'y a plus moyen que ça tienne!

En effet, le silence et le calme de Laurent étaient plus effrayants que s'il eût refusé de croire à la fable si habilement inventée à l'endroit de sa naissance.

Michel avait donc grand'peur de Laurent, mais il avait plus peur encore du Grillon.

Noémi, qui le boudait ordinairement et lui témoignait une grande froideur, lui avait affectueusement tendu la main, en lui souhaitant le bonsoir.

Puis il avait remarqué qu'elle avait quitté la grand'salle du moulin, appuyée sur l'épaule de Laurent, et qu'elle lui avait parlé à l'oreille.

Mais les terreurs de Michel n'étaient pas encore à leur comble.

Comme il pensait à tout cela, comme il avait le pressentiment de quelque orage encore lointain, mais qui ne pouvait manquer d'arriver avec une foudroyante rapidité, il aperçut tout à coup une femme qui remontait l'allée d'ormes en sens inverse et se dirigeait vers le moulin.

Il reconnut la Pitache.

La Pitache marchait sans se presser, d'un

pas régulier et comme une personne qui n'est assiégée par aucun souci.

Michel aurait voulu fuir, mais une force invincible le cloua au sol.

La Pitache l'aborda en souriant et lui dit :

— Peut-être bien que je viens un peu matin, mon garçon.

Alors Michel frissonna, car il se souvint que le père Brûlart avait emporté les deux mille francs réservés à la vieille femme.

— Vous voulez me parler de votre argent ? dit Michel.

— Oui, mon garçon.

— Il est prêt.

L'œil de la Pitache s'émerillonna.

— Mais il n'est pas ici, poursuivit Michel.

— Où est il donc ?

— Je l'ai donné hier soir au père Brûlart.

La Pitache jeta un cri.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? dit Michel, payant d'audace.

— J'ai que je suis volée, dit la Pitache, ou plutôt, non, c'est toi qui l'es, mon garçon.

— Hein ? fit Michel.

— Le père Brûlart a filé.

— Quand ?

— Ce matin. Il est à Orléans maintenant,

et tu n'entendras plus parler de lui. Par conséquent, faut chercher deux autres mille francs, mon garçon.

— Mais où voulez-vous que je les prenne ? dit Michel d'une voix étranglée.

— Ça ne me regarde pas.

Et la Pitache voulut passer outre.

— Où allez-vous donc? dit Michel.

— Au moulin.

— Pourquoi faire?

— Je veux parler au Grillon...

Michel frissonna; et il fut tenté de sauter à la gorge de la vieille femme et de l'étrangler.

CHAPITRE XXXVIII

— Est-ce que tu voudrais me battre, par hasard? dit la Pitache, qui se dégagea vivement des mains de Michel, et le regarda avec colère.

— Non, répondit Michel, mais je veux savoir ce que vous allez faire au moulin.

— Je vais parler au Grillon..

— Qu'avez-vous à lui dire?

Et Michel prit une attitude menaçante.

— Je veux lui dire la bonne aventure.

— Vous mentez, la mère!

— Tu as raison, mon garçon, ricana la vieille. Je mens. Je vais lui dire que tu es un imposteur, et que tu n'as jamais été le fils de mame Suzon.

Un nuage passa sur les yeux de Michel, qui s'injectèrent de sang.

— Hé! la mère, dit-il, prenez garde!

— Je n'ai pas peur de toi...

— Vous ne mourrez que de ma main!

— Tu ne le feras pas, dit-elle avec calme, tu es trop lâche pour braver l'échafaud.

Michel se rua sur elle.

— Vous allez voir, dit-il, vous allez voir!

La Pitache jeta un cri, car il l'avait saisie à la gorge et s'apprêtait à l'étrangler.

Mais Michel se ravisa presque aussitôt; il lâcha la vieille femme et lui dit :

— Ecoutez-moi, si ce que je vas vous dire ne vous convient pas, eh bien, je ne vous ferai pas de mal, et vous irez dire au Grillon tout ce que vous voudrez.

— Je veux mes deux mille francs, dit la Pitache.

— Ce n'est pas deux, mais trois mille que je vous propose.

Cette fois la Pitache fit un pas en arrière :

— Hein ? dit-elle, voyons donc ça, mon garçon.

— Hier soir, dit Michel, votre argent était prêt ; je l'ai donné à mon père qui m'avait promis de vous le donner.

— Oui, mais ton père a filé avec.

— Ce n'est pas ma faute, mais vous pensez bien que si je me mets dans la tête de trouver trois mille francs d'ici à demain soir, je les trouverai.

— Où ça ?

— Chez la personne qui m'en a déjà prêté douze mille.

Cette réponse était si logique qu'elle frappa la Pitache.

— Et tu aurais les trois mille francs demain soir! dit elle en s'adoucissant.

— Tenez, après-demain, à cette heure-ci, trouvez-vous là-bas au pied de ce chêne...

— Bon ! je le vois.

— Je vous porterai votre argent.

— Et si tu ne l'as pas?

— Eh bien, vous irez au moulin et vous ferez tout ce que vous voudrez.

L'accent de Michel était si convaincu que cette conviction gagna la Pitache.

D'ailleurs, à ce jeu-là, elle gagnait mille francs de plus.

— Eh bien, soit, dit-elle, je veux bien attendre à après-demain matin, mais foi de sorcière, je te jure que si tu ne payes pas je vais trouver le Grillon.

— Vous irez...

— Et tu t'arrangeras comme tu pourras...

Michel avait momentanément écarté, sinon l'orage tout entier, au moins une partie de l'orage.

La Pitache s'en alla, et il retourna au moulin.

Les domestiques commençaient à être sur pied, et l'un d'eux avait traîné la carriole hors du hangar et s'apprêtait à jeter de l'eau sur les roues.

Michel traversa la cour rapidement et se dirigea vers la porte du moulin.

Mais là il se trouva face à face avec Laurent.

Laurent avait repris sa blouse et ses sabots d'autrefois, et un bon sourire glissait sur ses lèvres.

— Bonjour, Michel, dit-il en tendant la main à son frère de lait, tu le vois, je n'ai pas perdu l'habitude d'être matinal.

Michel était un peu pâle; mais il prit la main de Laurent et la serra.

— En effet, dit-il, pour un homme qui a voyagé la moitié de la nuit, tu es un peu pressé de sortir, il me semble.

— Très-pressé, dit Laurent.

— Ah!

— Maman Suzon et le Grillon dorment encore, et je vais en profiter pour faire une petite course.

— Où vas-tu?

— Comment! tu ne le devines pas?

— Ma foi non, dit Michel.

— Eh bien, je vais voir mon père... puisque je suis non le fils d'ici, mais l'enfant de là-haut...

Et Laurent étendait la main vers le plateau de Sologne.

Michel tressaillit.

— Pauvre vieux, fit Laurent avec émotion, il paraît qu'il a bien pleuré quand il a cru que j'étais mort...

— Oh! ça, c'est vrai, dit Michel.

— Hé! monsieur Michel, cria tout à coup le domestique qui lavait la voiture, ah bien! elle est forte, celle-là. Venez donc voir?

— Qu'est-ce donc? fit Michel dont la voix s'altéra.

— Un joli trou, ma foi!

Et le valet montrait le trajet de la balle à travers la capote de la voiture.

— Qu'est-ce donc que ça? dit encore Michel.

— Tiens, un trou, dit Laurent.

Et le jeune homme demeura calme, tandis que Michel pâlissait peu à peu.

— Qu'est-ce qui peut donc avoir fait ça? dit encore Michel.

— On dirait le trou d'une balle, dit Laurent.

Et il regarda Michel, qui sentait ses jambes fléchir sous lui.

CHAPITRE XXXIX

Michel eut le vertige en sentant peser sur lui le regard de Laurent.

Cependant le valet, qui avait découvert le trou de la balle, ne remarqua point le trouble de son nouveau maître, et Laurent eut la générosité de ne pas prolonger le supplice de son frère de lait.

— Ma foi, dit-il, voilà qui est bien extraordinaire. Comment! vous ne vous étiez jamais aperçu de cela!

— Non, dit Michel.

— C'est tout frais, dit le valet.

— Je n'en répondrais pas, dit Laurent, mais il me semble que j'ai toujours vu ce trou, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais notre bonne vieille carriole.

— Il ment, pensait Michel qui avait la chair de poule. Pourquoi ment-il ?

Un nouveau personnage se montra au seuil du moulin.

C'était le Grillon.

Noémi, souriante, heureuse, accourut, embrassa Laurent, tendit la main à Michel, salua le valet et dit :

— Ah çà, est-ce que tu allais t'en aller sans moi, Laurent?

— Tu veux donc m'accompagner, Grillonnet?

— Certainement.

— Et toi, Michel? fit Laurent en regardant son frère de lait, dont le visage était bouleversé par un tressaillement nerveux.

— Moi, dit Michel, je reste.

— Pourquoi?

— Parce que le père Brûlart m'a en grippe.

— Pauvre père ! dit Laurent.

Le Grillon se pendit à son bras, et tous deux sortirent du moulin, lestes et gais comme des

pinsons, au point que les voyant s'éloigner, le valet qui jetait de l'eau sur les roues de la carriole ne put s'empêcher de murmurer :

— Il n'y a rien de tel que d'être amoureux pour n'être pas attaché à l'argent. A preuve M. Laurent, il n'a pas l'air de savoir que le moulin n'est plus à lui.

Quant à Michel, il s'était éloigné brusquement, si brusquement même que deux garçons du moulin qui se trouvaient dans un coin de la cour firent cette réflexion :

— M. Michel n'a pas l'air bien content du retour de Laurent. Il a beau être le vrai fils à mame Suzon, c'est pas lui qu'on aime.

.....

Cependant Laurent et le Grillon avaient pris le sentier qui montait à travers les vignes jusqu'au plateau de Sologne.

Le Grillon disait :

— Mon pauvre Laurent, est-ce que tu crois tout ça, toi?

— Chut! fit Laurent, ne parlons de rien, Grillonnet, il faudra voir...

— Tout à l'heure, poursuivit la jeune fille, j'étais déjà levée, car je n'ai guère dormi cette nuit...

— Pauvre Grillonnet...

— Je me peignais devant ma fenêtre, et il était à peine jour...

— Bon!

— Voilà que je vois Michel qui se promenait dans l'allée d'ormes du moulin.

— Seul?

— Oui, mais peu après, j'ai vu une femme qui entrait dans l'allée; c'était la Pitache, tu sais?

— Oui, la sorcière.

— Elle a rencontré Michel, et j'ai bien compris, au mouvement qu'il a fait en la voyant, qu'il aurait autant aimé rencontrer une autre personne.

— Ah!

— Ils ont parlé un moment avec une grande animation. Ils étaient trop loin pour que je pusse entendre ce qu'ils disaient, mais je voyais que la Pitache voulait venir au moulin et que Michel, qui l'avait prise par le bras, cherchait à l'en empêcher.

— Et la Pitache n'est pas venue?

— Non; je ne sais pas ce qu'ils ont dit ensuite, mais elle s'en est retournée par où elle était venue. Seulement j'ai dans mon idée...

— Quoi donc?

— Que la Pitache en sait long.

Un sourire glissa sur les lèvres de Laurent, mais il ne répondit rien.

Ils atteignirent ainsi le plateau de Sologne et entrèrent dans un bois de sapins.

—Mais, dit alors le Grillon, que lui diras-tu, au père Brûlart... à *ton père*, fit-elle avec un léger accent d'ironie.

— J'ai dans mon idée, moi, répondit Laurent, éludant la question, que nous ne le trouverons pas.

— Alors pourquoi y allons-nous ?

— Tu es bien toujours la même, Grillonnet, répondit Laurent en souriant, tu n'as jamais eu de patience...

— Ça, c'est vrai, dit la jeune fille en lui sautant au cou.

Et ils continuèrent leur chemin sous bois.

Une demi-heure après, ils apercevaient la cabane du vieux braconnier.

La cheminée ne fumait pas et la porte était fermée.

— Tu vois bien qu'il n'y est pas, dit Laurent.

— Alors, nous nous en allons.

— Non, répondit Laurent.

Et il mit la main sous une grosse pierre qui recouvrait la clef de la maison.

Il prit cette clef, ouvrit la porte et entra.

Le feu était éteint, mais les cendres étaient encore chaudes.

Sur la table qui se trouvait auprès de la cheminée, il y avait une bouteille d'eau-de-vie entamée et un verre. Tout auprès était un vieil almanach déchiré.

Laurent prit cet almanach et le mit dans sa poche. Puis il dit au Grillon :

— Allons nous-en.

Tout cela intriguait fort la jeune fille, mais elle n'osait plus questionner Laurent.

Les sapinières de Sologne croissent sur un sol sablonneux. A peu de distance de la maison, Laurent retrouva le pas du père Brûlart.

Son soulier ferré s'était profondément enfoncé dans le sable.

Laurent dit au Grillon :

— Puisque *mon père* n'est pas chez lui, c'est qu'il est peut-être dans les bois. Nous allons le suivre à la trace.

Et, en effet, comme les empreintes du pied de Brûlart se succédaient dans la sapinière, Laurent et le Grillon les suivirent.

CHAPITRE XL

Le Grillon ne savait et ne devinait pas davantage ce que voulait faire Laurent.

Cependant, elle avait foi dans ce calme qu'il montrait depuis son arrivée.

Si Laurent se conduisait ainsi, c'est qu'il ne croyait pas un mot de la fable imaginée par le père Brûlart et son fils Michel, et qu'il avait un plan de conduite tracé d'avance.

En effet, Laurent se mit à suivre les traces de pas qui se continuaient sur le sable de la sapinière.

Le Grillon le suivait toujours.

La sapinière était grande, et elle allait même jusqu'à Souvigny, à deux ou trois lieues de là.

Mais Laurent et le Grillon n'eurent pas autant de chemin à faire.

A cent mètres environ de la cabane du père Brûlart, les pas tournaient subitement à droite et se dirigeaient vers la lisière du bois.

Bientôt le Grillon aperçut le jour, non plus au-dessus de sa tête, mais devant elle.

— Nous voici au bord de la sapinière, dit-elle. Je crois que le père Brûlart est loin.

— C'est bien possible, dit Laurent.

— Et si nous nous en retournions...

— Non, dit Laurent, viens toujours.

Ils étaient revenus au bord des vignes.

Là, il n'y avait plus de sable, et, comme depuis longtemps il n'était tombé une goutte de pluie, la terre était sèche et il devenait difficile de suivre les pas du père Brûlart.

Mais, néanmoins, Laurent entraîna le Grillon à travers les vignes.

De temps en temps, ils trouvaient un échalas renversé, et, tout auprès, le pied d'un homme avait fait voler en poussière la terre durcie par la gelée.

Ces faibles indices étaient suffisants pour Laurent, qui marchait toujours.

— Où peut-il me conduire ? se disait le Grillon.

Mais elle n'osait plus le lui demander, et elle continuait à le suivre.

Laurent avait été absent du pays; il avait fait bien du chemin depuis son départ; mais il avait bonne mémoire, et à la façon assurée dont il passait au travers des vignes, on aurait dit qu'il avait fait cette même route la veille.

Le coteau au flanc duquel la jeune fille et lui couraient était creusé de petites ravines çà et là.

De temps en temps Laurent s'arrêtait au bord de l'une d'elles et regardait dans la plaine.

— Mais que cherches-tu donc? demanda enfin le Grillon de plus en plus étonné.

— Viens toujours.

— Ce n'est plus le père Brûlart?

— Oui et non, répondit mystérieusement Laurent.

Enfin, après un nouveau quart d'heure de marche, il s'arrêta encore.

Au-dessous d'eux, à environ soixante mètres, on voyait apparaître dans un pli de terrain la route de Jargeau à Férolles-les-Prés.

— Ce doit être là, murmura Laurent.

— Quoi donc? fit le Grillon.

Mais Laurent ne répondit pas.

Seulement il continua à s'orienter.

Puis, tout à coup, il aperçut un peu sur la gauche, au milieu d'un carré de vignes encore en friche et dont le sol était couvert de mauvaises herbes, une de ces cabanes bâties de pierre sèche, dans lesquelles les vignerons surpris par l'orage s'accroupissent et se mettent à l'abri.

— Viens par ici, dit Laurent au Grillon.

Et il se dirigea vers la hutte.

A l'entour il y avait encore des échalas rom-

pus, et çà et là les clous d'un soulier ferré avaient marqué sur l'herbe couverte de gelée blanche.

Laurent entra dans la cabane.

Il y trouva un fragment d'allumette et des cendres de pipe sur une large pierre disposée en forme de siége.

Le Grillon, de plus en plus étonnée, e regardait faire.

Laurent s'assit sur cette pierre, qui était placée juste en face de l'unique ouverture de la cabane.

Ainsi placé, il voyait parfaitement, à une distance de cinquante mètres, la route qui gravissait une côte assez ardue.

Le Grillon était restée en dehors.

Dès lors Laurent fut fixé.

Il ressortit de la cabane et dit à la jeune fille :

— Regardons bien autour de nous, à droite et à gauche, en descendant vers le chemin.

— Pourquoi faire? dit le Grillon.

— Si tu aperçois un morceau de papier...

Laurent n'acheva pas, car ses yeux rencontrèrent sur l'herbe un objet blanc, qui se trouvait à une dizaine de pas de la hutte.

Il courut le ramasser.

C'était un morceau de papier noirci sur les bords, avec un trou au milieu.

Le trou d'une balle.

Ce papier avait servi de bourre.

— Qu'est-ce que cela? demanda le Grillon avec anxiété.

Laurent était visiblement ému.

Il garda le papier dans sa main et ramena le Grillon auprès de la hutte de pierres sèches, à laquelle il s'adossa.

— Noémi, dit-il en prenant la main de la jeune fille, je sais maintenant ce que je voulais savoir.

— Ah! fit-elle.

— Nous avons suivi la trace du père Brûlart jusqu'ici, la trace de *mon père*, comme ils disent tous maintenant.

— Oui, dit le Grillon. Eh bien?

— Sais-tu ce qu'il est venu faire ici?

— Non.

— Il s'est assis là, sur cette pierre, sa pipe à la bouche et son fusil entre les jambes.

— Il était donc à l'affût?

— Oui, à l'affût d'un homme.

Le Grillon tressaillit.

— Et quand cet homme a passé là-bas sur la route, il a tiré dessus.

Noémi étouffa un cri.

Alors Laurent déroula le chiffon de papier qui avait servi de bourre.

C'était un papier imprimé et il portait dans un coin ces mots : *almanach nouveau.*

Et tout à côté, le folio 21.

Laurent tira de sa poche l'almanach trouvé sur la table du père Brûlart.

La page 21 y manquait.

— Regardez, dit-il en mettant le tout sous les yeux du Grillon.

— Oh! le misérable! dit la jeune fille. Mais sur qui donc a-t-il tiré?

— Ecoute encore, dit Laurent. Il y a une heure, quand tu es sortie du moulin, tu m'as trouvé causant avec Michel dans la cour.

— Oui.

— Avec Michel et avec un valet de ferme qui lavait la carriole.

— Justement.

— Sais-tu ce que nous avions remarqué?

— Non, dit le Grillon avec une anxiété croissante.

— Nous avions remarqué un trou rond dans la capote de la carriole.

— Le trou d'une balle!

— Oui.

— Ah! fit le Grillon, je comprends tout

maintenant. Ces gens-là sont des voleurs et des assassins. Mais nous les démasquerons, n'est-ce pas?

— Oui, mais il faut attendre...

— Attendre!

— Le moment n'est pas venu, dit Laurent.

Puis il regarda le Grillon avec tristesse.

— Songe à ma mère, dit-il. Elle a failli mourir en apprenant que je n'étais pas son fils. Si on lui apprenait maintenant la vérité sans ménagement, on la tuerait.

— C'est vrai, dit Noémi toute tremblante. Mais que ferons-nous donc?

Un sourire vint aux lèvres de Laurent.

— Je te l'ai dit, nous attendrons. Il n'est pas besoin de démasquer Michel, il se démasquera bien lui-même.

— Tu crois?

— Oh! j'en suis sûr, reprit Laurent. Maintenant fais-moi un serment, Grillonnet.

— Parle.

— Jure-moi de ne parler à personne de ce que nous venons de voir.

— Je te le jure.

— Et de faire tout ce que je te conseillerai.

— Je te le jure encore.

— C'est bien, dit Laurent; à présent, allons-nous-en...

Et les deux jeunes gens descendirent à la route et se dirigèrent bras dessus bras dessous vers le moulin.

Quand ils y arrivèrent, ils aperçurent au bout de l'allée d'ormes un homme qui s'éloignait rapidement.

C'était Michel, qui s'en allait son fusil sur l'épaule et descendait au bord de la Loire.

CHAPITRE XLI

Michel avait été comme frappé de la foudre pendant une demi-heure environ.

Le calme parfait de Laurent, sa résignation apparente au sort nouveau qui lui était fait, tout cela effrayait moins encore Michel que ce trou de balle qui était la preuve évidente que le père Brûlart avait en partie tenu sa promesse.

Or, Laurent avait paru s'étonner en le voyant.

Mais ce garçon d'écurie du Lion-d'Argent,

qui était l'homme le plus bavard de Jargeau, n'avait rien dit.

Que signifiait tout cela?

Michel avait suivi des yeux le Grillon et Laurent, qui s'éloignaient le matin pour aller, disaient-ils, voir le père Brûlart, et il n'avait pu s'empêcher de murmurer :

— Je crois que je ferais bien de filer.

Enfin cette terreur folle qui le tenait s'était un peu dissipée; Michel en était revenu aux idées pratiques, et celle-ci se présenta tout d'abord à son cerveau : on ne file qu'en emportant de l'argent.

Or Michel avait beau être reconnu pour le fils légitime de la meunière, pour l'héritier du moulin et des terres qui l'entouraient, il ne pouvait pas les emporter, et il n'avait pas d'argent.

Ce qu'il aurait dû faire, il le comprenait maintenant, c'était de partir trois jours plus tôt, en emportant les douze mille francs qu'il avait eu la naïveté de remettre fidèlement au père Brûlart.

Et en songeant aux douze mille francs, il se rappela la Pitache. Celle-là réclamait, non plus deux mille francs, mais trois mille, et elle ne se taisait qu'à ce prix.

Alors Michel avait pris une nouvelle résolution, se disant :

— Le père Brûlart est parti avec l'argent, me laissant seul pour me débrouiller. Il faut jouer le tout pour le tout.

Ce qu'il entendait par là était une chose bien simple.

Jouer le tout pour le tout, c'était aller se remettre à la merci de ce bon M. Jouval, qui était la terreur de la contrée.

C'était pour cela que Michel descendait vers la Loire, son fusil sur l'épaule, au moment où Laurent et le Grillon arrivaient au moulin.

Michel gagna la berge du fleuve, puis il se mit à remonter le chemin de halage.

En prenant cette route, c'était d'abord beaucoup plus court que d'aller passer au pont de Jargeau.

Ensuite, il était possible qu'il trouvât M. Jouval en chemin. Depuis une vingtaine d'années qu'il pratiquait l'usure sur une vaste échelle, M. Jouval avait fait des affaires superbes, grâce d'ailleurs au plus naïf et au plus simple des procédés.

Un fermier gêné empruntait à M. Jouval une somme de mille écus sur son bien qui en valait soixante.

M. Jouval prêtait pour un an à cinquante pour cent.

L'année accomplie, le fermier renouvelait; au bout de trois ans, il devait une dizaine de mille francs pour trois qu'il avait reçus en réalité.

Dès lors, il lui devenait impossible de payer. M. Jouval renouvelait toujours; en sept ou huit ans le plus clair du bien du fermier lui appartenait.

Alors M. Jouval réclamait son argent et, avec cet huissier fameux qu'on appelait Me Loiseau, les choses ne traînaient pas longtemps.

La ferme était vendue aux criées du tribunal civil, on savait que M. Jouval en avait envie, et comme on le craignait, les enchères étaient à peine couvertes, et M. Jouval achetait à moitié prix.

Le digne homme avait ruiné ainsi une demi-douzaine de fermiers du Val, et quand il ouvrait les fenêtres de sa maison de Saint-Florentin, située à mi-côte sur la rive droite de la Loire, il pouvait reposer ses regards sur de vastes champs de blé ou d'avoine qu'il avait eus pour un morceau de pain.

A mi-chemin environ de Férolles à Saint-Florentin, tout au bord du fleuve, il y avait

une ferme que M. Jouval avait acquise tout récemment et dans laquelle il faisait de grands travaux.

Cette ferme se nommait la Mulotière.

Michel pensa que peut-être M. Jouval s'y trouvait et dirigeait ses ouvriers.

La grande lieue de marche qu'il avait faite avait ramené un peu de calme dans son esprit, et les instincts rusés et cauteleux du paysan lui étaient revenus peu à peu.

Michel se dit :

— Ce serait une chance si j'allais trouver M. Jouval à la Mulotière. De cette façon je n'aurais pas l'air d'aller chez lui tout exprès.

Les chasses de Sologne sont louées ; mais dans le Val, chasse qui veut, surtout au bord de l'eau en hiver, les canards étant oiseaux de passage et n'appartenant à personne.

A trois portées de fusil de la Mulotière, Michel se mit à chasser ; sa chienne le suivait.

Elle entra dans une touffe d'ajoncs, se mit à l'arrêt, força et donna quatre ou cinq coups de voix sur un lapin qu'elle débusqua.

Michel épaula et tua le lapin.

Un peu plus loin, il fit une nouvelle victime, et tout en la mettant dans son carnier il se dit :

— Si M. Jouval est à la Mulotière, je vais avoir de ses nouvelles. Il est jaloux de la chasse.

Il apercevait maintenant fort distinctement au travers d'un rideau de saules dépouillés les murs blancs de la ferme.

Tout à coup un homme se montra au seuil de la cour et se fit un abat-jour de sa main, car il avait le soleil en face.

Michel eut un battement de cœur.

Il avait reconnu M. Jouval.

M. Jouval vint à lui comme un furieux en l'appelant braconnier.

Mais à vingt-cinq pas de distance il s'arrêta, reconnut Michel, et lui dit :

— Oh ! c'est toi, le meunier ?

— Oui, monsieur Jouval, répondit Michel en s'approchant. Peut-être vous ai-je contrarié en vous tuant deux lapins, mais comme je vous les apporte, le mal n'est pas grand, je suppose.

Et il ôta sa casquette au marchand de biens.

Celui-ci s'était subitement radouci.

Il regarda Michel du coin de l'œil et lui dit :

— Tu n'as donc pas assez de gibier autour de ton moulin que tu viens me tuer le mien ?

— Excusez-moi, répondit Michel, c'est parce que j'allais à Saint-Florentin.

— Et qu'est-ce que tu vas y faire à Saint-Florentin?

— Acheter du blé de semailles.

M. Jouval eut un mauvais sourire.

— Ce n'est pourtant pas jour de marché, dit-il.

— C'est vrai, mais je sais où en trouver.

M. Jouval passa familièrement son bras sous celui de Michel.

— Pourquoi finasses-tu donc comme ça avec moi? dit-il.

— Mais... je vous jure... balbutia Michel.

— Dis donc plutôt que tu allais à Saint-Florentin pour me voir...

— Oh!

— Et que tu as la chance de me trouver à moitié route.

Michel ne répondit pas. Son silence était un aveu.

— Mon garçon, continua M. Jouval, viens nous asseoir là-bas au bord de l'eau, sur ce tronc de peuplier; nous y serons à l'aise pour jaser un brin. D'abord, j'aime ça être en plein air : le vent emporte ce qu'on dit, et il n'en reste rien.

Michel se laissa entraîner, et tous deux s'assirent sur le tronc de peuplier.

— Voyons, dit alors M. Jouval, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Mais... je ne sais pas, moi... balbutia Michel.

— Alors je vais te le dire, moi.

Michel tressaillit.

— Il y a d'abord que Laurent est revenu.

— Ah! vous savez cela? fit Michel en pâlissant.

— Oui, mon garçon. Ensuite le père Brûlart a filé avec son argent et celui de la Pitache.

Michel étouffa un cri.

— Vous savez encore cela?

— Je suis un peu sorcier, dit tranquillement M. Jouval.

Puis il ajouta :

— Et comme tu es bien embarrassé, que la peur t'a pris, et que la Pitache te menace de parler, tu viens me redemander de l'argent.

Michel était abasourdi.

— Eh bien, mon garçon, dit M. Jouval avec bonhomie, je vais bien t'étonner, mais je suis comme ça, je n'aime pas à voir les gens dans l'embarras.

— Ah! fit Michel dont le cœur battait de plus fort en plus fort.

— Et je veux t'obliger encore. De combien as-tu besoin?

— Trois mille francs, dit Michel.

— Je te les prêterai, dit M. Jouval.

Michel, en ce moment, regarda M. Jouval et se demanda si ce n'était pas le bon Dieu.

M. Jouval ajouta :

— Seulement, nous allons jaser un brin, n'est-ce pas ?

Et il dit cela avec un accent tel que Michel frissonna soudain des pieds à la tête.

CHAPITRE XLII

M. Jouval n'avait cependant rien perdu de sa physionomie débonnaire.

On eût dit un chat qui fait patte de velours.

Le lieu qu'il avait choisi pour causer était désert, et de quelque côté que la vue se tournât il était possible de voir venir les gens de loin.

— Personne ne peut nous entendre ici, dit alors M. Jouval. Par conséquent, mon garçon, nous pouvons parler à cœur ouvert.

— Ah! fit Michel dont le cœur se serrait d'une angoisse plus grande encore que celle qui s'était emparée de lui le matin lorsqu'on avait découvert le trou de la balle dans la capote de la voiture.

— Je pourrais, continua M. Jouval, jouer avec toi le rôle de sorcier, mais ça ne m'avancerait à rien, et nous allons jouer cartes sur table. Je sais que ton père a filé avec l'argent, parce que mon domestique l'a vu monter en voiture à Jargeau et s'en aller à Orléans.

Je sais aussi que Laurent est arrivé, parce que le garçon d'écurie de l'auberge du Lion-d'Argent l'a raconté.

Maintenant, à ton tour de t'expliquer, mon garçon.

Et M. Jouval attendit.

— Mais, dame! murmura Michel, mon père a emporté non-seulement son argent, mais celui de la Pitache.

— Bon! et puis?

— C'est ce qui fait que la Pitache criait ce matin comme une écorchée, et qu'elle n'a consenti à attendre deux ou trois jours que parce que je lui ai promis mille francs de plus.

— Ce n'est pas encore ça que je veux savoir, dit M. Jouval.

— Quoi donc?

— Comment cela s'est-il passé, l'arrivée de Laurent au moulin?

Cette question fit faire à Michel un véritable soubresaut.

— Mon garçon, reprit M. Jouval d'un ton paterne, écoute-moi et tâche de comprendre ce que je vais te dire.

— J'écoute, dit Michel.

— Si je te disais que je m'intéresse à toi et que je te veux du bien, tu te mettrais à rire et tu aurais raison. L'amitié est une forte bêtise, vois-tu, et il n'y a de sérieux que l'intérêt.

Or, j'ai un petit intérêt, crois-le bien, à ce que tu sois toujours le fils de mame Suzon.

— Mais... je le suis...

M. Jouval haussa les épaules.

— Ne dis donc pas des niaiseries, dit-il. Puisque nous sommes seuls... à quoi ça sert-il?

Michel baissa la tête et M. Jouval continua :

— Vois-tu, mon bonhomme, quand on a vingt mille francs dans une affaire, on la soigne. Je t'ai prêté douze mille francs et tu m'en dois vingt ; c'est pour rien. Mais je croyais fermement alors que Laurent était mort...

— Sans cela vous n'eussiez pas fait l'affaire? dit Michel.

— Je ne sais pas... Mais je t'aurais pris le triple de la même somme.

— Cependant, vous avez pris une assez jolie précaution, observa Michel, décidé à se défendre.

— Oui et non.

— Plaît-il?

— Dame! écoute donc : je sais bien qu'avec le papier que tu m'as signé et qui peut te servir de passe-port pour les galères, je te ferai toujours payer... si tu as de l'argent.

— Ça, c'est bien sûr.

— Mais si tu n'en as pas.

— Oh! j'en aurai...

— Oui, si Laurent ne fait pas le méchant, et s'il continue à être prouvé que tu es bien le fils de la meunière. Dans le cas contraire, tu es flambé, et je perds mon argent. Par conséquent, mon bonhomme...

M. Jouval s'arrêta, comme s'il eût voulu reprendre haleine.

— Eh bien ? fit Michel.

— Par conséquent, reprit M. Jouval, mets-toi bien ceci dans l'idée, que j'ai tout intérêt à ce que tu ne perdes pas la partie.

— Je suis bien forcé de le croire, dit Michel.

— Ceci étant convenu, poursuivit l'usurier,

tu n'es plus un client ordinaire, un débiteur ; tu deviens mon protégé, mon ami, mon fils, et si je me mets dans ton jeu, il faut que je connaisse toutes tes cartes.

Michel s'inclina.

— Faut tout me dire, poursuivit M. Jouval. Comment avez-vous su que Laurent arrivait ?

— Par une lettre que j'ai trouvée au bureau de Jargeau.

— Bon ! et c'est toi qui es allé à sa rencontre ?

— Non, je lui ai laissé la carriole et je m'en suis revenu à pied.

— Après ?

Michel raconta l'arrivée de Laurent au moulin, la joie de mame Suzon et du Grillon, et les événements que nous connaissons déjà, à l'exception d'un seul, l'attaque nocturne du père Brûlart.

— Mais, dit M. Jouval, il faut avouer que tu es bien simple, mon garçon.

— Moi ? fit Michel.

— Sans doute. Tu vas à Jargeau, tu sais l'heure exacte de l'arrivée de Laurent, il t'est facile d'aller attendre ton homme dans quelque chemin creux... et...

Michel eut un accès de colère.

— Ah! dit-il, je n'aurais jamais cru ça du père Brûlart... c'est un maladroit...

— Ah! ah! et comment cela?

— Il a tiré dessus et il l'a manqué.

M. Jouval se prit à sourire.

— Tu vois bien, mon garçon, que tu n'as pas pour deux sous de confiance en moi, puisque tu me cachais cela...

— C'est vrai, j'ai eu tort, balbutia Michel.

— Si je n'avais pas vingt mille francs à l'air, ça me serait égal... mais...

— Monsieur Jouval, dit Michel, je vois bien que je n'ai plus d'autre ressource que de me fier complétement à vous.

— Alors tu me diras tout?

— Tout absolument.

— Tu ne me cacheras plus rien?

— Rien du tout.

Et cette fois Michel fut fidèle à ce programme; il raconta depuis *a* jusqu'à *z* ce qui s'était passé au moulin, les terreurs, les angoisses, et ce calme de Laurent qui l'effrayait... et cet étonnement qu'il avait si bien joué quand le valet de ferme lui avait montré le trou de la balle.

M. Jouval écoutait attentivement.

A mesure qpe Michel parlait, quelques plis se formaient sur son front.

— Mon garçon, dit-il enfin, ton affaire est plus malade que je ne pensais.

— Ah ! dit Michel d'une voix étranglée.

— Cependant je ne veux pas perdre mon argent, et de mauvaise qu'elle est, il faut que je rende ton affaire bonne.

— Vous le pourriez?

— Je ne sais pas... Mais enfin tout n'est pas désespéré encore. Seulement, si tu ne m'avais pas avec toi, je ne te donnerais pas huit jours à rester au moulin.

— Vraiment?

— Tu en serais chassé à coups de trique par les valets de ferme eux-mêmes.

Michel parlait d'une voix étranglée.

— Mais que faut-il donc faire ? murmura-t-il.

— Si nous tombons d'accord, tu verras...

— Ah! oui, dit Michel, nous avons de nouveaux accords à faire?

— Un peu, mon neveu.

— Parlez...

— Oh! pas ici... chez moi...

— Cependant, vous disiez que nous étions bien ici.

— Pour causer, oui, mais pour écrire...

— Il faudra donc que j'écrive?

— Dame! si tu veux de l'argent.

— C'est juste, dit Michel, qui eut froid dans le dos.

M. Jouval se leva.

— Viens par ici, dit-il; j'ai laissé mon bateau dans les ajoncs. Nous traverserons la Loire, au lieu d'aller gagner le pont; c'est beaucoup plus court.

Et M. Jouval se dirigea vers un massif d'oseraies, au milieu duquel il avait tiré sur le sable un de ces bateaux plats dont se servent les mariniers de la Loire, et qu'on manœuvre avec une perche quand les eaux du fleuve sont basses.

CHAPITRE XLIII

Aidé de Michel, M. Jouval remit sa barque à flot, et tous deux sautèrent dedans.

— Tu es plus jeune que moi, dit l'usurier, prends la perche, mon garçon.

Michel ne se le fit pas répéter, et il se mit à conduire le bateau.

La Loire était basse, et il n'y avait qu'un

courant très-faible contre lequel il était facile de lutter.

En moins de vingt minutes, M. Jouval et Michel eurent traversé le fleuve, vis-à-vis de Saint-Florentin, et ils abordèrent au petit quai d'embarquement qui sert de port au bois et au charbon.

De là, une ruelle étroite, terminée par un escalier, montait jusqu'à la grande rue dans laquelle, on s'en souvient, M. Jouval habitait.

Il prit Michel par le bras, lorsque celui-ci eut amarré le bateau, et tous deux grimpèrent par cette ruelle.

Quelques minutes après, Michel était de nouveau tête à tête avec M. Jouval dans cette pièce du rez-de-chaussée couvert d'un papier vert et que l'usurier appelait pompeusement son cabinet.

— Maintenant, lui dit alors ce dernier après avoir fermé la porte et s'être assuré que personne ne les écoutait et ne pouvait les entendre, maintenant, reprenons notre conversation.

— Je vous écoute, dit Michel.

— Vois-tu, mon garçon, reprit M. Jouval qui croisa ses jambes et se renversa à demi dans son fauteuil, pour dire la vérité vraie, tu es dans de mauvais draps.

— Ça, c'est vrai, soupira Michel.

— Et mon argent aussi, ajouta l'usurier.

Michel ne répondit rien.

— Il faut pourtant que je te sauve, si je veux sauver mon argent.

Michel regarda M. Jouval.

— Mais pour sauver les gens, poursuivit celui-ci, il faut qu'ils s'y prêtent.

— Que voulez-vous dire?

— A présent que tu m'as tout raconté, je puis t'établir ton bilan en dix paroles. Laurent n'a rien dit en te voyant installé à sa place, — mauvais signe!

— Vous croyez?

— J'aurais préféré qu'il criât très-fort.

— Ah!

— Il n'a pas soufflé mot non plus des deux coups de fusil tirés sur lui, car tu penses bien qu'il a entendu siffler les balles.

— Oh! c'est certain...

— Donc, mauvais signe encore. Laurent sait que tu es un coquin et il en cherche la preuve; quand il l'aura, ton affaire sera bientôt faite.

— Mais... cette preuve... où la trouvera-t-il?

— La Pitache la lui donnera.

— Mais, monsieur, observa Michel, je vous ai dit que la Pitache consentait à se taire.

— Si tu lui donnes mille écus.

— Naturellement.

— Et pour cela il faut que nous parvenions à nous entendre.

Michel ne répondit pas. Il se sentait à la discrétion absolue de M. Jouval.

— Laisse-moi donc continuer, fit celui-ci. Supposons un moment que la Pitache parle et que la justice se mêle de tes affaires, tu vas tout droit à Cayenne.

Michel frissonna.

— Maintenant, souviens-toi qu'il y a un an tu étais un pauvre malheureux, marchant pieds nus et n'ayant pas un pouce de terre.

— Bon! dit Michel; après?

— Quand le feu prend, vois-tu, on fait sa part.

— Et... cette part...

— Ah! dame! on lui donne tout ce qu'il demande... Et le feu, en ce moment, c'est moi.

— Et que demandez-vous?

— Douze mille francs pour trois mille que je vais te prêter.

— Bon sens de Dieu! exclama Michel, si vous faites souvent des affaires comme ça, vous devez être joliment riche.

— Je suis à mon aise, répondit tranquille-

ment M. Jouval. En outre de douze mille francs, c'est-à-dire de la reconnaissance que tu me feras de cette somme, je veux un petit écrit, comme l'autre, tu sais?

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

Mais M. Jouval ne parut même pas se préoccuper de cet effroi subit.

Il en arriva tout de suite à l'argument décisif, c'est-à-dire qu'il ouvrit son secrétaire.

Jamais il n'avait manqué son effet.

Du moment où le malheureux que la nécessité poussait chez lui, apercevait les sacs d'or et d'argent rangés en éventail au bord du secrétaire, il était perdu.

En même temps, M. Jouval posa une feuille de papier timbré devant Michel et lui tendit une plume.

— Fais-moi ta petite reconnaissance, lui dit-il.

— De douze mille francs?

— Oui.

— C'est cher.

— C'est à prendre ou à laisser.

Michel écrivit et signa. Puis, tendant le papier, il dit à M. Jouval :

— Voyons l'argent, maintenant.

— Oh ! pas encore, dit M. Jouval ; il me faut maintenant le petit écrit en question.

— Mais puisque vous en avez déjà un, dans lequel je vous dis que je ne suis pas le fils de mame Suzon, et que tout ça était un coup monté, que vous faut-il de plus? dit Michel.

— Avec l'écrit dont tu parles, je ne puis que t'envoyer à Cayenne, dit froidement l'usurier.

— Que voulez-vous donc de plus?

— Je veux pouvoir te faire couper le cou, si je perds mon argent, dit froidement M. Jouval qui eut en ce moment un sourire féroce. Et puis, ajouta-t-il, ce n'est pas la peine de perdre du temps. Si tu ne veux pas, déchire ta reconnaissance et ne parlons plus de rien.

— Mais que voulez-vous donc que j'écrive?

— Je vais te dicter.

— Eh bien, soit, dit Michel en prenant la plume.

M. Jouval dicta :

« Mon cher monsieur Jouval,

« Il faut que vous me veniez en aide, je suis perdu. Cette nuit, le vrai fils du moulin est arrivé et il n'a pas l'air de vouloir céder sa place. J'avais pourtant bien pris mes précautions. J'avais aposté le père Brûlart sur la route de Jargeau, et quand Laurent a passé, il a fait ce qui était convenu, c'est-à-dire qu'il a

tiré sur lui comme sur un lapin, mais il l'a manqué.... »

Michel s'arrêta frémissant.

— Oh! dit-il, jamais je n'écrirai cela!

— Comme tu voudras.

Et M. Jouval fit mine de refermer son secrétaire.

Michel eut un geste de rage.

— Ah! vous me tenez, dit-il.

— Alors, écris, imbécile.

Michel poussa encore un gros soupir.

Il saisit d'une main tremblante cette lettre qui pouvait être son arrêt de mort.

Quand il l'eut signée, M. Jouval la prit et la serra dans un des tiroirs du secrétaire.

Après quoi, il prit trois rouleaux d'or et les tendit à Michel en lui disant :

— Ça te chargera moins que des écus.

Michel était pâle comme un mort.

— Ah çà, dit M. Jouval, es-tu bête d'avoir de ces peurs-là; tu penses bien que j'aime mieux sauver mon argent que de te faire couper le cou. Et maintenant, je vais t'aider de mes lumières, et si tu suis mes conseils, tout ira bien.

— Ah! fit Michel d'une voix étranglée.

— Tu auras le moulin et je rentrerai dans mon argent.

— Mais... Laurent...

— Laurent redeviendra ton meilleur ami.

— Qu'est-ce que vous ferez donc pour tout cela?

— La part du feu.

— Encore!

— Toujours.

— Mais il me semble que je l'ai joliment faite déjà.

— Oh! dit M. Jouval, ce n'est plus moi le feu ; c'est Laurent, à présent.

— Qu'est-ce qu'il faut donc que je lui donne à celui-là?

— Ecoute-moi, dit M. Jouval, et tu vas voir si je suis malin.

Michel avait de grosses gouttes de sueur au front et regrettait en ce moment le temps où il courait les bois et vivait en vagabond.

— Allez! marchez! dit-il tristement, je vous écoute...

CHAPITRE XLIV

M. Jouval prit un ton quelque peu sentencieux et continua :

— On ne se couche pas toujours comme on a fait son lit, quoi qu'en dise le proverbe. Tu en es un exemple, mon garçon.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là? demanda Michel.

— Suis bien mon raisonnement. Tu avais fait ton lit, et voilà que tu ne vas pas t'y coucher seul.

Michel ne comprenait guère le langage métaphorique. M. Jouval reprit :

— Le jour où la belle idée de te faire passer pour le vrai fils de mame Suzon est venue à tes parents, ils avaient fait un calcul dont la base était mauvaise.

Ils s'étaient dit : Laurent est à la guerre, Laurent ne reviendra pas.

— Ça, c'est vrai, dit naïvement Michel.

— Toi-même, quand tu es entré au moulin, tu as cru la partie tout à fait gagnée. On disait que Laurent était mort; et mame Suzon, tout en le pleurant, était ravie de retrouver un fils.

— Dame! fit Michel, ça se comprend.

— Or, reprit M. Jouval, il y avait au moulin une jolie fille qui était la fiancée de Laurent...

A ces mots, M. Jouval vit pâlir Michel.

— Cette jolie fille, le Grillon, comme on l'appelle, était depuis longtemps l'objet de tes convoitises. Quand tu as eu pris pour toi le lit de Laurent, tu t'es dit : « Pourquoi donc ne prendrais-je pas la fille aussi? »

Michel ne répondit pas.

— Mais, continua cet impitoyable observateur du cœur humain qu'on appelait M. Jouval, voici que Laurent revient. Tu lui as pris son nom et son héritage, il a bien le droit de réclamer sa fiancée.

— Mais où voulez-vous donc en venir? fit Michel avec un geste de colère et d'impatience.

— C'est qu'il faut que tu ne penses plus au Grillon.

— Ah!

— Que tu dises à Laurent dès ce soir que tu as l'intention de partager la fortune avec lui.

— Vous êtes fou! murmura Michel d'une voix étranglée.

— Je fais la part du feu, voilà tout.

— La moitié! exclama Michel, il faut que je donne la moitié!

— Voilà bien les hommes, dit M. Jouval en haussant les épaules. Il y a un an, tu n'avais ni sou ni maille; maintenant que tu as près de cent cinquante mille francs à revenir, tu te crois dépouillé parce que je te donne le seul moyen convenable de te tirer d'affaire.

Une légère écume bordait les lèvres de Michel.

— Continuez, continuez, fit-il.

— Ton bien se compose du moulin et de deux fermes. Laurent est généreux; ce n'est pas une canaille comme toi et moi, c'est un imbécile d'honnête homme que nous ferons pleurer d'attendrissement, si nous jouons bien notre jeu.

— Ah! dit Michel dont la voix sifflait comme le piston d'une locomotive de chemin de fer.

M. Jouval poursuivit :

— Tu offres à Laurent de choisir, ou du moulin ou des deux fermes.

— Bon!

— Laurent te saute au cou et se met à pleurer.

— Et il choisit les fermes? ricana Michel.

— Non, il les refuse.

— J'aime mieux ça.

— Ce n'est qu'à force d'instances que tu

parviens à lui en faire accepter une, et probablement la plus petite.

— Alors, vous croyez que Laurent est convaincu que c'est bien moi qui suis le vrai fils?

— S'il ne l'est pas, l'opinion publique l'est pour lui.

— Ah!

— Il ne faut toujours pas se ranger à l'opinion publique. D'ailleurs Laurent doit être amoureux.

— Ah! dit Michel avec un geste de rage.

— Eh bien, mon garçon, reprit M. Jouval, maintenant je suis fixé, tu es un imbécile, et tu obéis à tes passions, au lieu d'écouter ta raison.

Tu n'es peut-être pas amoureux du Grillon...

— Oh! mais si...

— Et cet amour te perdra. Si tu n'as pas la force de renoncer à la fiancée de Laurent, tu feras des bêtises et tu es perdu par avance.

M. Jouval parlait d'un ton paternel.

— Ecoute donc, fit-il encore, voyons les choses au pire.

— Comment cela?

— Laurent ne croit pas un mot de l'histoire de substitution d'enfant.

— J'en ai peur.

— Le Grillon non plus.

— C'est encore possible.

— Mais mame Suzon, à qui on a donné de bonnes preuves, tout en te préférant Laurent, se croit obligée d'être honnête, et persuadée qu'elle est que tu es son fils...

— Mais qui sait si elle le croit, elle aussi ?

— Si elle ne le croyait pas, elle t'aurait mis à la porte hier soir, en voyant arriver Laurent.

— Continuez, dit encore Michel.

— Je mets donc les choses au pis. Laurent ne se résigne pas, le Grillon non plus. Mais tu les mets à même de se marier. Une noce vaut mieux qu'un procès. Ils s'épousent, ils ont beaucoup d'enfants. Quand il y aura un an que les choses iront ainsi, personne ne songera à te croire un imposteur.

— Vous avez peut-être raison, murmura Michel en baissant la tête, mais...

— Mais tu es amoureux du Grillon.

Michel ne répondit pas.

— Mais tu es jaloux.

Un éclair de haine jaillit des yeux de Michel.

Alors M. Jouval lui posa la main sur l'épaule.

— Ecoute-moi bien pour la dernière fois, dit-il. C'est toujours une femme qui perd le monde.

Si tu as le courage de jouer le jeu que je t'ai dit, de laisser Laurent et le Grillon se marier, ton affaire est faite, tu auras les deux tiers du bien, tu passeras pour le plus honnête homme du monde, on dira de toi que tu es juste et généreux, et tu seras adjoint au maire de Férolles quand tu voudras.

— Et si je ne fais rien de ce que vous dites?

— Laurent travaillera contre toi, il trouvera des gens qui auront la même idée que lui, sans compter le Grillon, qui doit t'exécrer.

— C'est pour cela que je l'aime! murmura Michel d'une voix sourde.

— Un beau matin, la vérité se découvrira...

— Eh bien, soit, on me chassera... mais je ne verrai pas Laurent heureux.

— Tu te trompes, on ne te chassera pas.

— Que fera-t-on?

— On te fera emmener par les gendarmes.

Michel tressaillit.

— On te mettra en prison, et ton affaire s'instruira.

— Il n'y a pas de preuves.

M. Jouval eut un sourire féroce.

— Tu te trompes, dit-il, et tes deux lettres? Tu penses bien que si je perds mon argent, il me faudra une revanche,

Michel frissonna.

— Et je te ferai couper le cou, aussi vrai que nous sommes ici tous les deux à causer comme de bons amis.

Cette fois l'épouvante s'empara de Michel.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-il.

Il ramassa les trois rouleaux d'or qui étaient encore sur la table et les mit dans sa poche.

Puis il se leva et reprit son carnier et son fusil.

— Tu t'en vas? dit M. Jouval.

— Oui.

— Eh bien, songe à mes conseils; si tu les suis, tu t'en trouveras bien.

— Oui, fit Michel d'une voix étranglée.

— Et comme il franchissait le seuil de la porte, M. Jouval lui dit encore :

— Tu sais que j'ai toujours un bon avis à ton service; par conséquent, viens me voir quelquefois.

— Oui, monsieur.

Michel sortit.

Comme il quittait la maison de M. Jouval, un cabriolet s'arrêtait devant la porte. C'était le tape-cul de maître Loiseau, cet huissier légendaire que M. Jouval faisait travailler d'arrache-pied d'un bout de l'année à l'autre.

CHAPITRE XLV

M. Jouval entendant une voiture s'arrêter à sa porte avait mis le nez à la fenêtre.

Par extraordinaire il n'avait aucune affaire avec maître Loiseau en ce moment, et cette visite l'étonnait un peu.

Le dernier client poursuivi avait été exécuté par l'honnête huissier, et à moins qu'il ne vînt chercher de nouvelle besogne, on pouvait se demander ce qu'il venait faire.

Nous l'avons dit, en ce moment Michel sortait de chez l'usurier. Maître Loiseau le regarda avec une certaine curiosité, puis, levant le nez, il vit M. Jouval à la fenêtre.

— Bonjour, monsieur Jouval, dit-il.

— Bonjour, compère, répondit M. Jouval.

Le petit bonhomme qui servait de factotum dans la maison était accouru et s'empressait d'ouvrir les deux battants de la porte charrière en disant :

— Faut-il mettre votre jument à l'écurie, monsieur Loiseau?

— Certainement, petit drôle, répondit l'huissier qui sauta à bas de sa voiture.

Puis il se dirigea vers l'escalier à moitié duquel il rencontra M. Jouval.

— Hé! dit celui-ci, quel bon vent vous amène, compère?

— Je viens d'Orléans.

— Ah!

— Ma jument n'en peut plus, et je viens vous demander à souper, dit maître Loiseau.

— Eh! petit, fit l'usurier en s'adressant au gamin qui dételait le cheval de maître Loiseau, tu diras à Mme Jouval que M. Loiseau soupe ici.

— Oui, monsieur, répondit le gamin.

M. Jouval emmena Loiseau dans son cabinet.

Puis, quand l'huissier fut assis, il cligna de l'œil et dit :

— Je gage qu'il y a quelque chose de nouveau.

— Peut-être bien, dit maître Loiseau d'un ton mystérieux.

— Vous venez d'Orléans?

— Oui.

— Sans vous arrêter?

— J'ai déjeuné à Jargeau où j'avais une saisie à faire.

— Compère, dit M. Jouval, de Jargeau ici il n'y a que deux petites lieues.

— C'est à peu près ça.

— Pour faire une saisie et déjeuner, il faut au moins deux heures...

— Et même trois.

— Ce qui fait que votre jument n'est pas aussi lasse que vous le dites, et que ce n'est pas pour la faire reposer que vous vous arrêtez ici.

— D'abord, répondit Loiseau, peu soucieux de se justifier, je voulais savoir si vous n'aviez rien à faire.

— Rien pour le moment. Tous mes gens ont payé ou sont en règle.

— Vous n'avez plus d'argent engagé?

— Si, mais il n'est pas échu.

Loiseau cligna de l'œil à son tour.

— Ça ne fait rien, dit-il, je vais vous conter ce que j'ai entendu dire à Jargeau.

M. Jouval tressaillit.

— Une drôle de chose, allez! continua l'huissier.

— Voyons? dit M. Jouval qui avait repris son visage impassible.

— Est-ce que vous connaissez des gens à Férolles-les-Prés? reprit Loiseau.

— Pardi! fit M. Jouval, Férolles n'est pas si loin, puisqu'on le voit d'ici, au pied du coteau de Sologne, de l'autre côté de la Loire.

— Alors, vous avez entendu parler de la meunière de Brin-d'Amour?

— Certainement, dit M. Jouval, qui ne sourcilla pas. Il paraît que son fils est mort à l'armée, ou plutôt que celui qui est mort n'était pas son fils... Enfin, il y a là un tas d'histoires auxquelles on ne comprend rien.

— Vraiment? fit Loiseau avec un sourire.

— On m'a parlé de ça, mais, comme je ne m'occupe que de mes affaires, je n'y ai jamais fait grande attention.

— Eh bien, moi, dit Loiseau, je sais la chose sur le bout du doigt.

— Vraiment?

— Le fils de la meunière est parti à l'armée pour son frère de lait, un assez mauvais sujet.

— Bon!

— Quand il a été parti, le père et la mère nourriciers ont monté un joli coup. La femme, en mourant, a dit que son fils n'était pas son fils, et que son vrai fils était le soldat, tandis que l'autre, c'était le fils de la meunière.

— Et la meunière l'a cru?

— Non-seulement la meunière, mais tout le

monde à Férolles, et voici cinq ou six mois que le garnement s'est installé au moulin et que mame Suzon l'appelle mon fils gros comme le bras.

— Oui, dit M. Jouval, j'ai entendu parler de ça.

— Mais voilà que la chose se complique, dit Loiseau.

— Comment cela?

— Le soldat n'est pas mort.

— Bah!

— Il est même revenu la nuit dernière, et tout le monde en jase à Jargeau et à Férolles. C'est le garçon d'écurie du *Lion d'Argent* qui l'a conduit au moulin, en pleine nuit.

— Ce qui fait, dit flegmatiquement M. Jouval, que la meunière a maintenant deux fils au lieu d'un.

— Oh! s'il n'y avait que ça...

— Qu'est-ce encore?

— Il paraît que, pendant la route de Jargeau au moulin, on a tiré deux coups de fusil sur la carriole dans laquelle était Laurent Tiercelin.

— Le soldat?

— Oui, et qu'une balle a même percé la capote. Le garçon d'écurie a fait bien des ma-

nières avant de me raconter cela ; mais, à la fin, il n'a pas pu tenir sa langue.

— Et puis ? fit M. Jouval, dont la physionomie commençait à trahir une certaine inquiétude.

— Encore une chose bizarre, poursuivit Loiseau : le père nourricier, un assez mauvais drôle, a pris la voiture de Jargeau à Orléans ce matin, et son carnier avait l'air si lourd qu'on a pensé qu'il était plein d'écus.

— Il est donc riche, cet homme ?

— Il n'avait pas le sou il y a huit jours.

— Alors...

— Compère, dit l'huissier, les gens de loi comme moi ça voit plus clair que les autres.

— Ah !

— Je m'imagine que le père Brûlart, c'est son nom, n'a pas fait croire à la meunière que son vrai fils s'appelait Michel sans avoir tiré un petit profit de ce mensonge. Michel lui a donné de l'argent.

— C'est encore possible, dit M. Jouval qui avait retrouvé son impassibilité.

Loiseau continua :

— Ce qui est extraordinaire, c'est que le père Brûlart, qui avait manifesté une grande joïe en apprenant que le soldat qui était cen-

sément son fils n'était pas mort, ait filé juste quand celui-ci arrivait.

— C'est extraordinaire, en effet.

— A première vue, oui. Mais quand on réfléchit, ça se comprend.

— En vérité! fit naïvement M. Jouval.

— Sans doute, c'est lui qui a tiré sur la carriole.

— Ah! ah!

— Et comme il a manqué son coup, il a filé emportant l'argent.

— Compère, dit froidement M. Jouval, tout ce que vous dites là est assez juste, cependant...

— Cependant quoi? fit Loiseau.

— Où donc le garnement que la meunière prend pour son fils aurait-il trouvé de l'argent sans se compromettre?

— Voilà ce que je me suis demandé tout le long du chemin, depuis Jargeau jusqu'ici.

— Eh bien?

— Et maintenant je ne me le demande plus; je le sais.

M. Jouval tressaillit de nouveau.

— Compère, dit maître Loiseau en souriant, un jeune homme sortait de chez vous quand je suis arrivé.

— C'est possible, dit l'usurier.

—Et comme ce jeune homme n'est autre que Michel Brûlart, dit Michel Tiercelin, vous pensez bien que je ne vous demande plus qui lui a prêté de l'argent.

Ce fut un coup de théâtre et M. Jouval devint très-pâle.

— Compère, dit alors Loiseau, entre gens comme nous c'est à la vie et à la mort; par conséquent, vous n'avez rien à craindre de moi. Mais j'ai bien peur que votre argent ne soit flambé.

— Peuh! dit M. Jouval, j'ai pris mes précautions.

— Vrai?

— Michel me payera ou je le ferai guillotiner.

— C'est égal, dit Loiseau, je vous croyais plus raisonnable, et j'ai dans l'idée que je serai obligé de jouer votre jeu et de vous donner un coup de main, pour que vous ne perdiez pas la partie.

— Ce ne sera pas de refus, répondit M. Jouval.

En ce moment le gamin ouvrit la porte et dit :

— Mme Jouval fait dire à ces messieurs que la soupe est sur la table.

— Allons dîner, dit M. Jouval, nous causerons de tout cela après.

Et il prit par le bras son compère Loiseau, l'huissier le plus terrible de France et de Navarre.

CHAPITRE XLVI

Cependant Michel s'en était retourné à Férolles.

L'argent est le cordial par excellence; il réconforte les cœurs les plus faibles et les plus abattus.

Michel avait dans sa poche les trois rouleaux d'or, cela lui donnait du courage.

Quand un homme retrouve sa présence d'esprit, il aime à jeter un regard rétrospectif sur les événements qui lui ont fait perdre la tête un moment.

Michel, tout en descendant vers la Loire, se mit donc à analyser tout ce qui lui était arrivé depuis vingt-quatre heures, à commencer par l'arrivée de Laurent et à finir par son entretien avec M. Jouval.

Evidemment la situation n'était pas des plus riantes.

Le calme et le silence de Laurent, les airs moqueurs du Grillon, n'étaient pas rassurants.

En outre, la disparition du père Brûlart ferait à coup sûr très-mauvais effet et on ne manquerait pas d'en jaser dans le pays.

Mais la Pitache se tairait, et elle seule pouvait donner la preuve que Michel était bien le fils du père Brûlart et non celui de mame Suzon.

Restait M. Jouval.

M. Jouval avait bien maintenant dans les mains cinq lignes de l'écriture de Michel qui pouvaient l'envoyer à l'échafaud, et lorsqu'il y resongea en chemin, le garnement se sentit venir la chair de poule.

Mais, nous l'avons dit, il avait retrouvé son sang-froid, et il eut bientôt fait ce raisonnement qui était de la plus limpide logique :

— M. Jouval a tout intérêt à sauver son argent, et il n'en a aucun à me faire couper le cou. En outre, le jour où il me ferait pincer, il se dénoncerait quasiment comme mon complice. S'il m'a fait écrire cela, c'est uniquement pour me faire peur.

Et Michel sortit de Saint-Florentin et se mit à suivre le bord de la Loire pour aller gagner le pont de Jargeau.

Il était tard, le soleil venait de disparaître,

laissant un reflet rouge dans le ciel et sur les flots jaunes du fleuve. Le clocher de Jargeau et celui de Saint-Denis se détachaient en noir sur le ciel d'un gris clair, et un silence profond régnait dans la campagne.

La Loire elle-même coulait sans bruit, comme chemine un voleur, se réservant de rompre ses digues au premier jour, ou plutôt à la prochaine fonte des neiges, de renverser les ponts et de se répandre, torrent bruyant et dévastateur, dans les plaines fertiles qu'elle traverse.

Michel, grâce aux dernières clartés du crépuscule, apercevait dans l'éloignement, au delà de Jargeau et un peu sur la gauche, ce massif d'arbres qui entourait le moulin de Brin-d'Amour et en dissimulait les blanches murailles.

— On doit tout de même trouver drôle au moulin, se dit-il en allongeant le pas, que j'aie filé dès le matin et qu'on ne m'ait plus revu.

Bah! d'ici que je sois arrivé, j'aurai bien trouvé une bonne raison à leur donner.

Et, tout en marchant, Michel glissait parfois la main dans sa poche et palpait les trois rouleaux d'or, comme si ce contact lui eût fait un bien infini.

— Quel dommage, murmura-t-il, que j'aie

rencontré la Pitache ce matin, avant d'aller voir M. Jouval! J'aurais sauvé mille francs.

En effet, le matin encore, la Pitache ne réclamait que son dû.

C'était Michel qui, épouvanté de ses menaces, lui avait promis mille francs de plus si elle se taisait deux jours encore.

Et comme le désir de réparer une faute suit le regret de l'avoir commise, Michel se mit à songer aux moyens de ne pas lâcher ce troisième rouleau d'or.

Nous l'avons dit, la nuit arrivait à grands pas. Néanmoins, on y voyait assez clair encore pour distinguer les objets d'une rive à l'autre du fleuve.

Michel était sur la rive droite.

Il apercevait sur la rive gauche, courant au milieu des prés, le chemin qui descendait de Férolles à Jargeau.

Dans ce chemin, un être humain marchait d'un pas assez rapide.

Etait-ce un homme ou une femme?

Michel ne put le savoir tout d'abord.

Mais, comme le chemin se rapprochait insensiblement du bord de la Loire, il finit par être convaincu que c'était une femme et que cette femme le regardait.

Il s'arrêta un moment; la femme s'arrêta.

Puis il se remit à marcher lentement et elle l'imita; puis il doubla le pas et elle allongea le sien.

Alors Michel la reconnut.

C'était la Pitache.

Evidemment la Pitache le reconnaissait pareillement.

Le matin, il eût peut-être pris la fuite; mais, à présent, il éprouva un mouvement de joie.

Et il se mit à marcher de plus vite en plus vite.

Il allait à Jargeau et la Pitache aussi; mais, par l'unique raison qu'ils ne pouvaient faire autrement l'un et l'autre, il passa la Loire ailleurs que sur le pont.

Certainement, la Pitache allait à sa rencontre.

Michel en eût-il douté d'abord qu'il eût été bientôt convaincu.

En effet, la Pitache, un quart d'heure plus tard, quitta la route de Férolles qui arrive dans le bas de Jargeau, traversa une bande de prairie et vint prendre le chemin de halage, de façon à attendre Michel à l'autre bout du pont.

Dix minutes après, Michel atteignait la tête du pont, côté de Saint-Denis-de-l'Hôtel, et il

marchait d'autant plus gaillardement qu'il croyait avoir trouvé le moyen de réduire les trois mille francs à deux.

Quand il fut au bout du pont, il trouva la Pitache mélancoliquement appuyée sur le parapet.

— Bonjour, Michel, dit-elle.

— Vous pourriez dire bonsoir, maman Pitache.

— Ça, c'est vrai tout de même, mon garçon, il est quasiment nuit.

— Qu'est-ce que vous venez donc faire à Jargeau si tard que ça, la mère?

— Dame! je suis par les chemins à toute heure, tu sais bien.

— Oui, mais vous m'aviez vu, n'est-ce pas?

— C'est bien possible.

— Et vous voulez jaser un brin avec moi?

— Peut-être bien.

— Je vous dirais bien d'entrer avec moi dans un bouchon, continua Michel, mais il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

— C'est aussi mon idée, dit la Pitache.

— Tenez, prenons le chemin de halage.

— J'allais te le proposer.

— Bon! fit Michel.

Il n'y avait guère que le gardien du pont préposé au péage qui les avait aperçus.

Mais cet homme était tout nouveau dans le pays, et il ne les connaissait pas.

Michel entraîna donc la Pitache sur le chemin de halage, et ils se prirent à marcher côte à côte silencieusement, comme s'ils eussent voulu attendre d'être en plein air et loin du pays pour ouvrir la bouche.

Enfin, à un quart de lieue de Jargeau, Michel jeta un regard autour de lui.

La nuit était venue, la campagne silencieuse, le chemin de halage discret.

— Voyons, maman, dit Michel, qu'est-ce qu'il y a?

— Tu viens de Saint-Florentin?

— Oui.

— Je t'ai vu partir, mon garçon. J'étais dans les champs ce matin.

— Ah!

— Quand je t'ai vu t'en aller du côté de la Mulotière...

— Ah! vous m'avez vu? fit Michel.

— Je t'ai vu encore assis sur un tronc d'arbre avec M. Jouval; c'est un brave homme, M. Jouval.

— Vraiment? dit Michel avec calme.

— Et serviable...

— Vous croyez?

— A preuve que tu t'es certainement adressé à lui.

— Peut-être bien.

— Et que tu es monté dans son bateau et que vous êtes allés à Saint-Florentin ensemble.

— C'est la pure vérité.

— Et que je gage, ajouta la Pitache, qu'il t'a prêté les trois mille francs que tu m'as promis.

— Vous vous trompez, dit froidement Michel.

La Pitache fit un pas en arrière.

— Vous vous trompez, répéta Michel avec calme. Il ne m'a prêté que deux mille francs.

La Pitache dardait sur Michel ses petits yeux flamboyants :

— Tu mens ! dit-elle.

CHAPITRE XLVII

A son tour, ce fut Michel qui recula.

— Tu mens, répéta la Pitache.

Elle avait dans le geste, le regard et l'accent quelque chose d'âpre et de sauvage qui impressionna vivement Michel.

— Et qui vous dit que je mens? s'écria-t-il enfin.

— Je le sais.

— Qui vous l'a dit?

— Je suis sorcière, tu le sais bien.

Michel haussa les épaules.

— Vous vous gaussez de moi, fit-il; ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ça, la mère; à preuve que vous aviez annoncé que Laurent était mort... Vous l'aviez lu dans les astres, disiez-vous.

Ce reproche, qui n'était que trop fondé, toucha la Pitache au cœur et lui fit perdre quelque peu de cette assurance indignée qu'elle avait montrée tout d'abord.

— C'est égal, dit-elle, je suis sûre que tu as touché plus de deux mille francs chez M. Jouval.

— C'est possible, dit Michel, dont l'audace reparut à mesure que la Pitache devint plus timide, mais ça ne vous regarde pas.

— Et pourquoi donc ça?

— Parce que je ne suis pas obligé de vous dire mes affaires.

— Mais il faut que tu me donnes de l'argent!

— Oui, mais pas aujourd'hui.

— Plaît-il?

— Nous sommes convenus dans trois jours, pas avant.

Cette fois, Michel avait raison, il paraissait même tellement dans son droit que la Pitache demeura tout interloquée.

— Voilà, maman, dit Michel d'un ton railleur; quand on veut trop avoir, on n'a rien. Je vous dis que M. Jouval ne m'a donné que deux mille francs, vous ne voulez pas me croire.

— Non.

— Je vous les offre, les voulez-vous?

Et Michel, qui s'était remis en chemin et que la Pitache suivait, tira de sa poche les deux rouleaux et lui dit :

— Tâtez-moi ça! c'est'y de l'or?

La vieille avança ses doigts crochus et palpa les rouleaux.

— Oh! c'est bien des jaunets, fit-elle.

— Voyons, reprit Michel, vous portez tout ce que vous avez sur vous; par conséquent, vous devez avoir mon billet; rendez-le-moi et prenez ces deux mille francs.

— Non, non, dit la Pitache. Ce qui est convenu est convenu. Je veux mes trois mille francs.

— Alors, dans trois jours, répondit Michel.

— Prends garde! d'ici trois jours...

— Eh bien?

— J'aurai peut-être parlé...

Michel eut une exclamation de colère.

— Ah! vous me trahiriez donc! fit-il.

— Puisque tu ne veux pas me donner ce qui est convenu.

Michel eut un accès de rage froide.

Il regarda autour de lui.

La campagne était silencieuse et déserte.

Pas un piéton sur le chemin de halage, pas une barque sur le fleuve.

En cet endroit, la Loire est un peu encaissée et vient battre une énorme et longue digue qui ne résiste pas toujours dans les grandes inondations.

Le chemin de halage est, sur la digue même, sans parapet ni garde-fou, et le courant est si rapide qu'un bon nageur hésiterait à s'y jeter à l'eau.

Une pensée sinistre traversa le cerveau de Michel.

— Mère Pitache, dit-il, voyons, soyez raisonnable. Rendez-moi mon billet et prenez les deux mille francs.

— Non, j'en veux trois.

— Voyons, partageons.

— Quoi donc?

— La différence.

La Pitache se mit à rire sourdement :

— Tu vois donc bien que tu me trompais, fit-elle.

Michel tressaillit.

— M. Jouval t'a donné les trois mille francs.

— Oui. Eh bien, partageons le troisième rouleau.

— Non, dit-elle avec entêtement.

Michel jeta un nouveau regard autour de lui.

La nuit était arrivée obscure et sombre, les étoiles scintillaient à travers des nuages gris que le vent d'hiver chassait dans le ciel.

Un moment il eut envie de prendre la Pitache à la gorge et de la jeter dans le fleuve.

Mais elle avait son billet, et le billet retrouvé sur le cadavre pouvait le perdre.

Il poussa donc un profond soupir.

— Ah! dit-il, vous n'êtes pas une femme commode, la mère, vous êtes dure à l'argent.

— On ne réclame que son dû.

— Ainsi vous voulez vos trois mille francs?

— Et pas un sou de moins.

Michel poussa un nouveau soupir.

— Allons, dit-il, donnez-moi mon billet.

Et il s'arrêta,

La Pitache tendit avidement la main.

— Donne-moi mon argent d'abord, dit-elle.

— Le voilà.

Et Michel retira de sa poche le troisième rouleau d'or.

Puis il mit les trois dans la main de la Pitache en répétant :

— Donnez-moi mon billet.

— Tu avais raison, dit-elle, j'ai toujours tout sur moi.

Elle ouvrit son corsage et en retira le billet qu'elle lui tendit, après avoir fait disparaître les trois rouleaux dans la poche de son tablier.

Michel tira de son carnier une boîte d'allumettes.

— Voyons, dit-il, si c'est bien ça.

Une allumette enflammée brilla l'espace de quelques secondes.

Michel reconnut sa signature, et il mit aussitôt le feu au billet.

— Maintenant, la mère, dit-il d'un ton moqueur, nous voilà quittes, n'est-ce pas ?

— Oui, mon garçon.

— C'est votre idée, du moins.

— Ce doit être la tienne aussi.

Le billet n'était plus qu'un monceau de cendres, et la flamme s'était éteinte.

— Eh bien, vous vous trompez, dit Michel, nous serons quittes quand vous m'aurez rendu mon argent.

Il se rua sur la vieille femme et la prit à la gorge.

— Ah ! misérable ! fit-elle d'une voie étranglée.

Mais déjà une des mains de Michel s'était engouffrée dans la poche de la Pitache, tandis que l'autre lui serrait le cou.

Et cette main reprit les trois rouleaux d'or.

— Ah ! misérable ! hurlait la vieille en se débattant, je dirai tout, et tu mourras sur l'échafaud.

— Vous ne parlerez plus, la mère, répondit Michel ivre de fureur et de sang.

Ce fut un drame de trois minutes.

La Pitache se défendit avec une énergie désespérée ; mais Michel était robuste ; il parvint à la terrasser, l'attira au bord de la digue et répéta :

— Non, vous ne parlerez plus !

En même temps, il la poussa rudement et elle tomba dans le fleuve en poussant un cri terrible.

Michel se pencha alors sur la digue et regarda.

Un moment soutenue sur l'eau par ses vêtements, la Pitache était parvenue à se cramponner à une pierre qui faisait saillie sur la digue.

Mais le courant était rapide, ses vêtements s'imbibèrent peu à peu et Michel mit fin à son agonie.

Il prit son fusil par le canon et, se baissant, il appliqua un vigoureux coup de crosse sur la tête de la Pitache.

La Loire, en se brisant contre la digue, faisait un bruit d'enfer, qui étouffa le cri d'agonie de la Pitache.

Elle lâcha la pierre et disparut, emportée par le courant.

— Elle ne parlera plus! dit Michel.

Et il sauta du chemin de halage dans les champs pour gagner la route de Férolles à Jargeau.

CHAPITRE XLVIII

Ce drame épouvantable n'avait pas duré cinq minutes.

Michel courait avec l'énergie fiévreuse du criminel qui fuit le théâtre de son forfait.

Il avait eu le courage de noyer la vieille femme ; il n'avait plus celui de rester au bord du fleuve.

Bien qu'il fût loin déjà, le cri d'agonie et de désespoir qu'elle avait poussé en lâchant la pierre à laquelle elle s'était cramponnée un moment, semblait encore retentir à son oreille.

Ainsi devait fuir Caïn après le meurtre d'Abel.

— Elle ne parlera plus! s'était-il dit tout d'abord.

Mais quand il eut traversé les prés et sauté le fossé de la route de Férolles, une voix s'éleva dans son cœur troublé :

— Son cadavre parlera, dit-elle.

En effet, on repêcherait certainement le cadavre de la Pitache, on lui trouverait au cou des traces de strangulation, et sur la tête une blessure faite par un instrument contondant, la crosse du fusil.

C'en était assez pour que la justice fît une enquête.

Or Michel le savait : quand la justice ouvre les yeux, elle finit toujours par voir clair.

Certainement, il se trouverait quelqu'un à

Jargeau ou à Férolles pour dire qu'il avait souvent vu la Pitache causer avec Michel.

Sans compter que peut être on les avait aperçus sur le chemin de halage et qu'on avait ensuite entendu ses cris.

Michel s'était assis sur le bord du fossé, et il songeait à tout cela avec une indicible épouvante.

Certes, en ce moment, l'héritage à conserver, l'imposture à soutenir n'étaient plus que des choses accessoires dans sa pensée.

Michel avait peur.

Il venait de tuer la Pitache pour lui reprendre les trois mille francs; il lui fermait à jamais la bouche.

Maintenant, il maudissait sa cupidité, et il eût renoncé au moulin et aux écus de mame Suzon de bon cœur pour ressusciter la Pitache.

Cependant, tout homme qui vient de commettre un crime, le premier moment de terreur passé, est assailli par une idée que les gens des campagnes traduisent invariablement par le mot *alibi*.

Se mettre en mesure de prouver qu'à l'heure où le crime a été commis ils étaient bien loin de là, telle est la préoccupation dominante de tous les assassins.

Au bout d'une demi-heure, Michel, toujours assis au revers du fossé, avait retrouvé un peu de calme et de sang froid, et il se prit à analyser les événements de la journée.

Il était allé à Saint-Florentin et revenu de Saint-Florentin par Jargeau.

Il était arrivé au pont comme il était presque nuit, et personne sans doute ne l'avait vu.

Personne, excepté peut-être le gardien du pont lorsqu'il avait donné son sou de péage.

Mais ce gardien, Michel s'en souvenait, était alors chaudement emmitouflé dans sa limousine, les pieds sur sa chaufferette et les yeux à demic los.

Et puis il passait tant de monde sur le pont!

Il y avait à parier dix contre un qu'il avait pris le sou de Michel sans même le regarder.

Michel songea donc à établir son *alibi*.

On l'avait vu partir du moulin le matin, son fusil sur l'épaule, suivi de sa chienne.

Il s'agissait de faire croire qu'il était allé à la chasse.

M. Jouval, à la rigueur, prouverait bien qu'il lui avait donné deux lapins.

Mais c'est une maigre chasse pour un braconnier qui tire bien, surtout dans un pays aussi giboyeux que le Val.

Et les lapins étaient entrés à Saint-Florentin, et s'il revenait bredouille au moulin, on se demanderait avec raison quel emploi il avait pu faire de sa journée.

Il lui fallait donc rapporter quelque chose et donner à croire qu'il n'avait pas quitté les bois.

Le plateau de Sologne n'était pas loin.

Au lieu de suivre la route qu'il avait gagnée tout d'abord, Michel la traversa et s'enfonça dans les vignes.

Il était alors un peu plus de six heures.

La lune était pleine et se levait tôt.

Michel calcula qu'il n'aurait pas atteint le plateau qu'elle se montrerait à l'horizon.

— Je vais aller tuer un lièvre à l'affût, se dit-il.

— Il n'avait pas braconné pendant toute sa jeunesse, sans avoir appris son métier.

En haut des vignes, il trouva une sapinière de deux ans.

C'était un affût admirable.

Les lièvres qui ne trouvaient plus rien dans les champs, venaient brouter les jeunes pousses de sapin et un peu d'herbe jaunie qui croissait à l'entour.

Michel se coucha à plat ventre dans une touffe de bruyères, à vingt pas d'une éclaircie.

Puis il colla un morceau de papier blanc au canon de son fusil et il attendit.

La lune commençait à montrer son disque rougeâtre au-dessus de l'horizon.

Le froid était sec et vif, la terre gelée avait une grande sonorité.

Michel, l'oreille collée au sol, écoutait.

Tout à coup il entendit le galop irrégulier et plein de gambades d'un lièvre.

Il se releva à demi, laissant un genou en terre, et il mit son fusil à l'épaule.

Le lièvre arriva dans l'éclaircie et se montra tout noir sous les rayons obliques de la lune.

La nuit, cet animal inoffensif et poltron a des apparences fantastiques. Il saute et bondit, arrive comme une balle et détale comme un chevreuil, au moindre bruit.

L'obscurité le fait paraître plus grand, et donne à ses oreilles des proportions fabuleuses.

Michel ajustait l'animal et allait serrer le doigt, lorsqu'un nouveau bruit frappa ses oreilles.

C'était un second lièvre qui arrivait avec la rapidité de la foudre.

— Bon ! murmura-t-il, c'est un bouquinage, je vais en tuer quatre ou cinq sans bouger de place.

Qu'est-ce qu'un *bouquinage?*

Beaucoup de gens le savent, mais quelques-uns l'ignorent.

Au mois de mars et au mois de novembre, la femelle, à qui les chasseurs ont donné le nom de hase, se voit poursuivie par tous les mâles du voisinage.

Le mâle prend le nom de *bouquin.*

Dès la nuit, la femelle est sur pied pour aller chercher sa nourriture.

Mais là où la hase a passé, un bouquin, puis deux, puis trois passeront.

Et l'instinct qui les domine est tel que rien ne les détourne de leur chemin, pas même le bruit d'un ou de plusieurs coups de fusil.

Les braconniers savent cela.

Aussi, s'ils soupçonnent le premier lièvre d'être une hase, ils ne la tirent point.

Michel laissa donc passer la hase, qui disparut comme si elle eût pressenti qu'elle était suivie.

Une minute après, un second lièvre se montra dans l'éclaircie.

Michel fit feu.

Le lièvre se roula, fit le manchon, gigota pendant quelques secondes et ne bougea plus.

Il était mort.

Michel avait un fusil à bascule; il remit une cartouche dans le canon droit et ne quitta point son affût.

Un second lièvre, puis un troisième arrivèrent à la file.

Michel fit feu deux fois encore.

Alors il se leva et courut ramasser son butin.

A un quart de lieue de là, il y avait une ferme, une des deux qui dépendaient du moulin de Brin-d'Amour.

Michel en prit le chemin d'un pas leste.

Quand il arriva, les fermiers étaient à souper.

Michel entra et dit d'une voix joyeuse :

— Cette fois-ci, je crois bien que j'en ai une charge.

Et il jeta son carnier sur la table.

Les fermiers, en voyant le *maître*, s'étaient levés avec l'empressement servile que le paysan montre à celui qui est plus riche que lui.

— Ah! Jésus Dieu! s'écria la fermière, trois beaux lièvres, ma foi!

— Et qui m'ont joliment coupé l'épaule depuis le temps que je les porte, répondit Michel. Donnez-moi un verre de vin, j'en ai chaud.

L'*alibi* de Michel était trouvé.

Un homme qui vient d'étrangler et de noyer une femme, ne s'en va pas tranquillement à l'affût.

CHAPITRE XLIX

Il est temps de revenir à mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour.

Depuis la veille au soir, la pauvre femme était folle de joie. Laurent était revenu !

Cependant Laurent n'était pas son fils, elle le croyait sincèrement depuis le jour où elle avait vu, entre les deux épaules de Michel, une marque en tout semblable à celle qu'avait son mari, Jean Tiercelin.

Mais si Laurent n'était pas le fils de ses entrailles, il était le fils de son cœur ; l'enfant qu'elle avait élevé, l'enfant qu'elle avait pleuré, le croyant mort; qu'elle avait couvert de baisers ardents, le voyant revenir sain et sauf.

Mame Suzon avait toujours passé pour une femme de tête; mais elle ne le prouvait plus depuis environ trente-six heures. Elle riait et pleurait tout à la fois, à ce point qu'on aurait

pu croire que sa raison avait été légèrement altérée par toutes ces secousses violentes et par ces alternatives de douleur et de joie.

Elle s'aperçut à peine, ce jour-là, de l'absence de Michel. Laurent et le Grillon, qui, on le sait, avaient fait une sorte de pacte mystérieux, ne parurent pas non plus s'étonner que Michel, au lieu de rester au moulin, fût allé à la chasse.

Les gens du moulin, par exemple, les valets de ferme, les servantes et les garçons meuniers avait commenté cette absence de Michel à leur manière.

— Moi, avait dit un vieillard, je sais bien pourquoi il s'en est allé.

— Pourquoi donc?

— M. Michel est le fils de mame Suzon, c'est bien sûr, mais...

— Mais quoi?

— Ça n'empêche pas notre maîtresse d'aimer M. Laurent bien davantage.

— Ça se comprend, ça.

— Alors, l'autre a été jaloux, et il s'en est allé.

— Je crois bien, moi, dit un des garçons du moulin, qui était un rusé compère, que ce n'est pas encore là où le bât le blesse, allez.

— Qu'est-ce que tu veux dire, beau parleur ? avait demandé le vieillard.

— Vous pensez bien, reprit le meunier, que mame Suzon n'a pas élevé M. Laurent et ne l'aime pas comme si c'était son fils, et mamzelle Noémi pareillement, pour les laisser à l'abandon ensuite.

— Comment ça ?

— Du moment où M. Laurent est revenu, il aura sa part.

— Dame! la meunière est bien libre de donner sur sa part à elle ce qu'elle voudra.

— D'autant plus, ajouta le garçon du moulin, que j'ai toujours entendu dire à défunt mon père que c'était elle qui avait apporté les écus dans la maison.

— Et mamzelle Noémi, on ne peut pas non plus la mettre à la porte, dit une servante.

— Ça, c'est bien vrai, dit le vieillard.

— Alors, reprit le garçon du moulin, M. Michel aurait autant aimé que M. Laurent ne revînt pas.

— Il avait pourtant l'air bien content hier soir.

— Des bêtises!

— Alors mame Suzon donnera sa part à M. Laurent.

— Dame!

— Et au Grillonnet?

— Puisqu'elle se mariera avec lui...

— Voilà encore une chose qui doit joliment contrarier M. Michel.

— Pourquoi donc ça? fit une servante.

— Mais parce que le Grillon est une jolie fille et que du temps qu'on croyait que l'autre était mort, M. Michel avait des idées sur elle.

Ces derniers mots avaient fait sourire à peu près tout le monde.

En effet, il était facile à chacun de se souvenir de certaines mines épanouies ou renfrognées de Michel, selon que Noémi avait été rieuse ou de méchante humeur avec lui.

Les gens du moulin, c'est-à-dire les serviteurs, tout en ne mettant nullement en doute une légitimité attestée et confirmée par le notaire de Jargeau et le curé de Férolles, faisaient cependant, comme on le voit, le procès de Michel.

Pendant ce temps, mame Suzon, Laurent et Noémi soupaient de leur côté dans une pièce voisine de la cuisine.

Noémi et Laurent n'avaient pas soufflé mot de Michel; mais mame Suzon avait dit :

— Ce pauvre Michel, c'est pourtant pour te laisser seul avec moi qu'il s'en est allé.

Laurent et Noémi avaient échangé un regard furtif.

Mame Suzon continua :

— Il faudra pourtant, mes enfants, que Michel et moi nous nous occupions de vous.

— De nous ! fit Laurent ; comment cela, mère ?

— Hélas ! mon pauvre enfant, dit la meunière avec un accent de conviction profonde, va, j'ai bien prié le bon Dieu et la sainte Vierge pour qu'ils m'éclairassent sur la vraie vérité. J'aurais tant voulu que ça ne soit pas vrai...

— Quoi donc, mère?

Une larme brilla dans les yeux de la meunière.

— J'aurais tant voulu, poursuivit-elle, que ce fût toi mon fils.

Un nuage passa sur le front de Laurent.

Mais il ne souffla mot.

— Mon Dieu ! continua mame Suzon, je ne peux plus douter depuis que j'ai vu le signe.

— Ah ! oui, dit Noémi, qui eut une pointe d'ironie dans la voix, un signe noir, comme qui dirait une verrue entre les deux épaules.

— La marque de mon pauvre homme, dit encore la meunière.

— Ainsi, mère, dit Laurent avec mélancolie, je ne suis pas le fils de vos entrailles?

— Mais tu es le fils de mon cœur, dit-elle en le pressant dans ses bras, et je veux que tu sois heureux, mon enfant; je ne veux pas qu'il y ait rien de changé à ce qui devait arriver.

Vous vous marierez, mes enfants, et je connais assez le cœur de Michel pour pouvoir dire d'avance que la moitié de ce que nous avons est à vous.

— Du moment où je ne suis pas votre fils, dit Laurent, vous n'avez pas le droit de priver Michel d'une partie de son bien.

— C'est lui qui le donnera, dit vivement la meunière.

— Bah! dit Laurent, je suis jeune, j'ai de bons bras et je travaillerai. On peut être pauvre impunément quand on s'aime... n'est-ce pas, Noémi?

La jeune fille lui adressa un tendre regard, et mame Suzon allait continuer le développement de ses projets, lorsque le pas de Michel se fit entendre dans la cuisine, en même temps que des exclamations de surprise et d'admiration.

Mame Suzon se leva de table pour voir ce dont il s'agissait, et elle vit Michel qui étalait

complaisamment les trois lièvres sur le carreau, devant le feu.

— Pour une belle chasse, en voilà une! disaient les gens de la cuisine.

Demeurés seuls un moment, Noémi et Laurent se regardaient.

— Comprends-tu maintenant, dit celui-ci, pourquoi je me tais?

— Oui, dit le Grillon.

— Notre pauvre mère a dans l'esprit la conviction que je ne suis pas son fils, et il faut que Michel démasque lui-même son imposture pour qu'on puisse lui dessiller les yeux.

— Mais, dit le Grillon, Michel se démasquera-t-il jamais!

— Peut-être..., fit Laurent, d'un ton mystérieux.

CHAPITRE L

Qu'était devenu le père Brûlart?

C'est ce que nous allons vous apprendre en nous reportant au moment où il avait fait feu sur la carriole du moulin.

Ainsi que Laurent devait le constater le lendemain, il s'était assis sur une pierre, dans l'intérieur de la cabane du vigneron.

Le père Brûlart passait pour le meilleur tireur de Sologne, qui est cependant un pays où les braconniers pullulent. Il tirait un lièvre à balle et jamais il n'avait manqué le vol du chevreuil.

C'était également un homme de sang-froid, au-dessus des faiblesses humaines, et qui tirait sur un homme avec autant de calme que s'il eût fait feu sur un perdreau.

Il y avait quelque trente ans même qu'il avait fait coup double sur des gendarmes.

Accusé par la rumeur publique, il avait été arrêté, puis relâché faute de preuves, car les deux gendarmes étaient morts sur le coup.

Donc, quand la carriole, allant au pas, se montra dans un clair rayon de lune, le père Brûlart mit son fusil à l'épaule et se donna le temps d'ajuster, comme s'il eût été question d'une cible.

Au premier coup de feu, la jument qui traînait la carriole fit un écart.

Brûlart ajusta une seconde fois, et toujours à la même place, calculant que la tête du voyageur devait se trouver à la rencontre de la balle.

Le deuxième coup partit.

Alors la jument prit le grand trot et la carriole eut bientôt disparu.

Or, personne n'avait arrêté le cheval, personne n'était descendu de la carriole.

Brûlart était cependant sûr de son coup d'œil.

Que devait-il donc conclure, en voyant la carriole continuer son chemin?

Trois hypothèses se présentèrent tour à tour à son esprit. Ou Laurent avait laissé le garçon d'auberge à Jargeau et était parti seul.

Dans le premier cas, atteint par la balle, il etait mort sans pousser un cri, et la jument avait pris peur.

Ou le garçon d'écurie était à côté de lui et avait été pareillement frappé à mort.

Ou aucune de ses balles n'avait porté.

Cette dernière supposition était, pour un tireur consommé comme le père Brûlart, à peu près inadmissible.

La seconde, au contraire, lui paraissait la plus vraisemblable.

Mais, dans tous les cas, le père Brûlart ne devait pas *moisir* à la place où il était.

— Si le coup a réussi, se dit-il, la jument une fois calmée s'en ira au pas, et elle en a

pour deux bonnes heures avant d'arriver au moulin.

Voilà donc deux heures que je dois mettre à profit.

Le père Brûlart sortit donc de la cabane, promena autour de lui un regard investigateur, le regard du braconnier qui voit tout et n'a l'air de rien voir.

Personne sur la route, personne dans les vignes.

Aucun bruit, si ce n'était le murmure lointain de la Loire et le roulement déjà lointain de la carriole, dont les roues n'avaient pas été châtrées depuis longtemps.

Le père Brûlart mit son fusil sur l'épaule, et au travers des vignes descendit vers la route.

Les gens de forêt voient l'heure aux étoiles à un quart d'heure près.

Le père Brûlart calcula qu'il avait, en marchant bon train, le temps d'arriver à Jargeau pour y prendre la voiture qui vient de Gien et passe de nuit, c'est-à-dire vers trois heures et demie du matin.

Les douze mille francs qu'il avait dans son carnier étaient un joli poids, mais il était encore robuste, ce vieillard, et d'ailleurs la cupidité doublait ses forces.

Il se mit donc en route d'un pas rapide.

Comme son carnier rendait parfois un petit son argentin, il eut l'idée de descendre dans un fossé, d'y ramasser quelques poignées d'herbe et de les fourrer dedans.

Dès lors le carnier fut muet.

A un demi-kilomètre de Jargeau, la lune lui faussa compagnie, et la nuit devint obscure.

Le père Brûlart savait faire un sacrifice à l'occasion.

Il sauta le fossé de la route et descendit vers a Loire.

Puis, arrivé sur le chemin de halage, il lança son fusil dans le fleuve, en murmurant :

— Je n'en ai plus besoin..., et d'ailleurs j'aurai toujours les moyens d'en acheter un autre.

Après quoi il s'approcha d'un saule, en courba une branche, tira un couteau de sa poche, la coupa et s'en fit un bâton.

Il suivit ensuite le chemin de halage jusqu'au pont de Jargeau et attendit, les yeux fixés sur la route de Gien qui se détachait en blanc, à mi-côte, sous l'obscurité de la nuit.

Au bout d'un quart d'heure une lueur rougeâtre apparut à l'horizon.

C'était le fanal de la voiture publique.

Alors le père Brûlart entra dans Jargeau et

s'en alla tout droit à ce cabaret qui s'ouvrait deux fois par nuit : à minuit pour la voiture venant d'Orléans, à trois heures pour celle qui venait de Gien.

En hiver, les voyageurs sont rares, et les voitures publiques presque vides.

Le cabaret était ouvert, mais il n'y avait personne. Seul le cabaretier, assis au coin du feu, sommeillait, la porte ouverte, avec l'espoir assez vague de débiter deux ou trois gouttes d'eau-de-vie et une chopine de vin blanc.

Le père Brûlart entra :

— Bonsoir, Germain, dit-il.

Le cabaretier ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que voulez, mon brave homme? dit-il.

— Une goutte, s'il vous plaît, et du roide.

Sur ces mots, le père Brûlart jeta deux sous sur le comptoir.

Le cabaretier versa l'eau-de-vie et poussa les deux sous dans le comptoir en disant :

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Quant au père Brûlart, il alla mettre son carnier dans un coin et vint s'asseoir devant le feu.

— Sacré mâtin ! dit-il, le temps est dur cette nuit.

— Où donc que vous allez, mon brave homme ? dit le cabaretier qui ne connaissait pas le père Brûlart, bien que celui-ci l'eût appelé par son nom.

— J'attends la voiture.

— Vous allez à Orléans ?

— Oui; travailler de mon état, je taille les arbres.

Le cabaretier, à moitié endormi, n'était pas loquace, et si un autre personnage ne se fût arrêté à la porte, il aurait fort bien fait un nouveau somme.

Ce personnage, c'était maître Loiseau, l'huissier à qui M. Jouval donnait de la besogne à l'année.

Il arrivait d'Orléans, dans son tape-cul, et il appela Germain le cabaretier.

Celui-ci s'empressa de sortir.

— Est-ce que la voiture de Gien est passée? dit-il.

— Pas encore, mais elle ne tarde que le moment d'arriver, dit Germain. Ah ! c'est vous, monsieur Loiseau ?

— Oui, mon bonhomme.

— Est-ce que vous voulez prendre la voiture ? demanda encore le cabaretier.

— Non, mais je pense que je trouverai dedans une personne de connaissance à qui j'ai besoin de parler.

Sur ces mots, maître Loiseau attacha son cheval à un anneau de fer qui se trouvait dans le mur, et il entra dans le cabaret, disant :

— Je crois bien qu'on n'a pas vu depuis longtemps un hiver aussi dur.

Alors seulement le terrible officier ministériel aperçut le père Brûlart qui se chauffait, et, selon une expression populaire, n'en tenait pas large en ce moment.

CHAPITRE LI

Le père Brûlart connaissait maître Loiseau de longue main.

D'ailleurs, qui donc ne connaissait pas maître Loiseau, dans la contrée?

Entre Sully-sur-Loire et Jargeau, sur les deux rives du fleuve, son nom inspirait une salutaire terreur.

Tous les pauvres gens qui avaient eu affaire à lui, et bon nombre de riches, étaient devenus pauvres par son fait.

Il y avait une dizaine d'années que l'huissier farouche était venu instrumenter dans la chaumière du père Brûlart, pour une somme insignifiante.

Mais il avait trouvé son maître.

Au lieu de gens désolés et suppliants, demandant du temps, il avait rencontré le père Brûlart encore vert, la mère Brûlart forte en gueule et le poing sur la hanche.

Maître Loiseau n'était ni grand, ni fort, et il avait eu l'imprudence de ne se faire accompagner que par un petit bonhomme de quinze ans, qui lui servait de clerc.

Il venait saisir, mais quoi?

Le père et la mère Brûlart commencèrent par prendre la chose en raillerie et se moquèrent de lui.

Il eut la mauvaise idée de se fâcher; ils lui tombèrent dessus et lui administrèrent une volée.

Maître Loiseau s'en était allé en jurant de se venger. Mais, dans l'intervalle, il s'était renseigné, et comme il poursuivait Brûlart pour une somme insignifiante, il préféra la perdre.

Pourquoi ?

Uniquement parce qu'on lui avait raconté l'histoire des deux gendarmes trouvés morts dans le bois.

Donc, l'huissier étant entré dans le cabaret aperçut le père Brûlart et le reconnut.

— Hé! fit celui-ci, c'est ce bon M. Loiseau!

La terreur que Loiseau avait ressentie dix ans auparavant durait encore.

— Bonjour, dit-il. Est-ce que vous me connaissez? Je ne vous connais pas, moi...

Mais une légère altération dans la voix démentait ses paroles, et le père Brûlart, qui lui-même tremblait au fond de son cœur, se dit :

— Il a toujours peur de moi.

Dès lors Brûlart devint hardi.

— Comment ne vous reconnaîtrais-je pas, moi? fit-il. Vous m'avez saisi.

— Ah bah!

— Brûlart... vous savez... là-haut, sur le plateau de Sologne... il y a dix ans.

Loiseau regardait le braconnier de travers.

— Ah! ma foi, dit-il, s'il fallait que je reconnaisse tous les gens que j'ai saisis.

— Après ça, dit Brûlart en riant, c'est vrai ça. Vous êtes comme une femme galante qui perd le souvenir de ses amoureux.

Et le vieux coquin se mit à rire.

Mais l'huissier Loiseau ne répondit pas. D'ailleurs on entendait maintenant le bruit des grelots, le claquement du fouet et le cornet à piston de la diligence.

Germain le cabaretier était déjà sur le seuil.

Le père Brûlart alla reprendre son carnier.

Maître Loiseau à qui rien n'échappait remarqua qu'il le passait en bandoulière avec un certain effort, et il en conclut qu'il était pesamment chargé.

Son bâton à la main, le père Brûlart s'était levé et il se dirigea vers la voiture.

En franchissant le seuil du cabaret, il heurta légèrement l'huissier qui se tenait sur le seuil.

— Ah çà, brave homme, dit celui-ci en se retournant, qu'est-ce que vous avez donc dans votre carnier, des pierres ou des sacs d'écus ? Vous m'avez donné un coup qui m'a fait un bleu, c'est sûr.

Brûlart tressaillit.

— Mettez que c'est des pierres, fit-il.

Et il se pendit après la courroie de l'impériale et monta aussi lestement que le lui permirent son âge et le poids de son carnier.

La banquette était déjà occupée par deux personnes,

L'une était celle que maître Loiseau attendait.

Elle descendit et se mit à causer tout bas avec l'huissier, tandis qu'on changeait les chevaux et que le conducteur buvait un coup.

L'autre resta et prit le coin.

— Excusez, dit le père Brûlart en s'asseyant auprès de lui.

Et retournant son carnier, il le posa sur ses genoux.

La lumière qui partait du cabaret éclairait en plein la diligence et permit à Brûlart d'examiner son compagnon de voyage.

C'était un grand et solide gaillard, portant une longue barbe grisonnante.

Il était vêtu d'un bourgeron bleu et chaussé de sabots.

En outre il avait un petit étui de fer-blanc en bandoulière, et il tenait entre ses jambes une longue canne.

Le père Brûlart reconnut un *compagnon*.

Les chevaux étaient mis, le conducteur avait bu.

Brûlart entendit maître Loiseau qui disait à l'homme avec qui il avait causé tout bas :

— Vous avez eu un froid de loup là-haut, n'est-ce pas?

— C'est la vérité pure, répondit cet homme.

— Pourquoi n'entrez-vous pas dans l'intérieur? Il y a de la place.

— Vous avez raison, répondit le voyageur.

Dix secondes après, la diligence repartait au grand trot, et le père Brûlart, sur la banquette, n'avait plus qu'un compagnon de voyage.

Cet homme paraissait taciturne, et le père Brûlart n'était pas très-communicatif.

Il se passa bien une heure avant qu'ils ne songeassent, l'un et l'autre, à échanger un mot.

Enfin, le père Brûlart ayant chargé sa pipe et battu le briquet, le compagnon lui demanda du feu.

— Il fait dur, cette nuit, dit-il alors.

— Très-dur, répondit Brûlart.

— Est-ce que nous sommes encore loin d'Orléans? demanda le compagnon.

— Une petite heure.

— Et maintenant, quelle heure est-il?

— Environ quatre heures du matin.

La conversation en resta là pendant un moment.

Puis ce fut encore le compagnon qui reprit la parole.

— Descend-on loin du chemin de fer?

— Non, dit le père Brûlart, on arrive à la gare.

— Et y a-t-il un train qui parte pour Paris?

— Oui, à cinq heures cinquante du matin, pour arriver à Paris à dix heures.

Le silence s'établit de nouveau.

Une heure après, la diligence traversait le pont d'Orléans et roulait bruyamment sur le pavé de la rue Royale, traversait le Martroi et entrait dans la rue du Vieux-Colombier où se trouve la poste centrale.

Le compagnon eut besoin de descendre.

— Excusez, camarade, dit-il.

Et il enjamba la banquette et s'appuya un moment sur le carnier que le père Brûlart tenait toujours sur ses genoux.

Comme maître Loiseau, il rencontra un corps dur, et même, le père Brûlart ayant fait un mouvement, un petit bruit métallique s'échappa de son carnier.

Le compagnon tressaillit, mais il ne dit rien.

La diligence, ayant laissé les dépêches, reprit le chemin de la gare.

Elle avait laissé tous les voyageurs, les uns sur le Martroi, les autres dans la rue Bauniel, à l'exception du compagnon et du père Brûlart qui allaient au chemin de fer.

Depuis qu'il était remonté, le compagnon regardait parfois le père Brûlart du coin de l'œil.

— Vous allez donc à Paris? lui dit-il, comme la voiture s'arrêtait.

— Oui.

— Nous ferons route ensemble, en ce cas.

— Bien volontiers, dit Brûlart.

Il avait eu soin de retirer de son carnier, tandis que le compagnon était descendu devant la poste, trois pièces de cent sous.

Il alla au guichet et demanda un billet de troisième.

Le compagnon, qui était derrière lui, se heurta une seconde fois à son carnier.

Mais le père Brûlart n'y prit garde, son regard était fixé sur deux gendarmes qui se promenaient dans la gare, et un battement de cœur s'était emparé de lui.

CHAPITRE LII

La vue de ce brave et loyal fonctionnaire qu'on appelle le gendarme produira toujours

le même effet sur quiconque a un crime ou une mauvaise action sur la conscience.

Le père Brûlart avait pâli en voyant les deux gendarmes.

Cependant il aurait dû se rassurer sur-le-champ, en calculant qu'il était impossible qu'on courût déjà après lui.

A peine le crime était-il découvert, et s'il l'était, il fallait tenir compte de la distance qui sépare Férolles de Jargeau, où lui, Brûlart, avait pris la voiture.

Enfin, en admettant qu'à cette heure même la mort de Laurent Tiercelin fût connue à Jargeau, comment aurait-on pu le savoir à Orléans?

Il n'y a pas de télégraphe entre ces deux villes, car Jargeau est une ville tout comme la femme d'un épicier se fait appeler madame.

Le père Brûlart se fit donc ce raisonnement peu à peu, tout en prenant son billet et sa monnaie sur la palette de cuivre du guichet, et lorgnant toujours les gendarmes, sans prendre garde qu'il n'avait pas été maître d'un premier mouvement de trouble, et que ce trouble n'avait point échappé à l'homme qui voyageait avec lui depuis Jargeau.

La gare de ville, à Orléans, est peu fréquen-

tée. La station véritable, les Aubrays, se trouve à un quart de lieue.

Par les trains de nuit ou du matin, surtout, il ne part pas six voyageurs à la fois.

Le père Brûlart, son compagnon et deux femmes, la mère et la fille, qui prirent leur billet pour Toury, furent les seules personnes qui se présentèrent au guichet.

Les bons gendarmes attendaient le départ du train. Ils se rendaient à la plus proche station, Cercottes, pour affaire de service. Ce fut plus fort que lui : en entrant dans la gare, le père Brûlart passa le plus loin possible d'eux et attendit qu'ils fussent montés dans un compartiment, pour entrer, lui, dans un autre.

Mais comme il venait de s'y installer et s'y trouvait seul, le compagnon y monta, disant :

— On ne quitte pas les camarades, que diable!

Le père Brûlart n'avait dans l'esprit d'autre préoccupation que les gendarmes.

Il fit donc assez bon accueil au compagnon et répondit :

— Nous jaserons un brin; comme ça le chemin paraîtra moins long.

— En attendant, fumons une pipe, dit le compagnon.

Et il se mit à bourrer son brûle-gueule.

Tandis qu'il se livrait à cette opération, le coup de cloche du départ se fit entendre, la locomotive siffla et le train se mit en route.

Alors le père Brûlart et le compagnon se mirent à causer.

— Comme ça, dit ce dernier, vous allez à Paris?

— Oui, et vous?

— Moi aussi. Je vais travailler de mon état.

— Vous êtes compagnon du devoir?

— Oui, et charpentier. Et vous?

— Moi, dit le père Brûlart, je n'ai pas d'état et j'en ai plusieurs. Je suis terrassier, vigneron, je taille les arbres, je sais servir les maçons...

— Et vous pensez trouver de l'ouvrage à Paris?

— Oui, dit le vieux. On dit qu'on démolit et qu'on rebâtit des maisons d'un bout de l'année à l'autre, dans ce pays-là.

— C'est vrai. L'ouvrage chôme donc en province?

— Non, mais les journées sont mal payées. Et puis, dit le père Brûlart, je n'ai ni tenant ni aboutissant; mes enfants sont établis et ne s'occupent pas de leur père, ma femme est

morte. Quand j'ai vu ça, ma foi, j'ai mis trois chemises dans mon carnier et j'ai tiré ma casquette aux gens de Jargeau.

Le père Brûlart disait tout cela avec une certaine agitation.

La présence des gendarmes dans le train paraissait le gêner considérablement.

Enfin, au bout de vingt minutes, la locomotive siffla, le train ralentit sa marche, et les employés, descendant sur la voie, annoncèrent la station de Cercottes.

Alors le père Brûlart mit vivement la tête à la portière. Les gendarmes descendirent, donnèrent une poignée de main au chef de gare et se dirigèrent vers la claire-voie de sortie.

Le compagnon, qui ne perdait pas un geste du père Brûlart, put voir alors le front assombri du vieillard se dérider.

Un soupir de soulagement souleva sa poitrine, et lorsque le train repartit, il dit d'un ton joyeux :

— Tiens, moi aussi, je vas fumer une pipe.

Mais lorsqu'il eut tiré de sa poche une vieille vessie toute noire, il s'aperçut qu'elle ne contenait plus que quelques bribes de tabac en poussière.

On ne songe pas à tout, le père Brûlart n'avait pas acheté de tabac en chemin.

— En voulez-vous? dit le compagnon.

Et il lui tendit sa blague.

— Ce n'est pas de refus, dit le père Brûlart.

Il prit la blague, y plongea sa pipe et la bourra.

Pendant ce temps, le compagnon avait tiré de sa poche un briquet et un morceau d'amadou.

— Et voilà du feu, ajouta-t-il.

En même temps, il posa l'amadou enflammé sur la pipe du vieux.

— Un drôle de goût qu'a votre amadou, fit Brûlart qui remarqua qu'il répandait une odeur excessivement âcre.

— Elle a été mouillée, et je l'ai fait sécher, répondit-il ; ça vient pour sûr de là.

La pipe allumée, le père Brûlart la secoua par la portière et l'amadou tomba.

Alors il se mit à fumer, et la conversation continua.

— Alors, dit le compagnon, c'est la première fois que vous allez à Paris?

— Non, mais il y a bien trente ans que je n'y ai mis les pieds.

— Eh bien, vous y trouverez du changement, je m'en vante!

— Je n'y connais même personne, dit le père Brûlart.

— Moi, je vais descendre chez la mère des compagnons, passage Brady.

— Où donc est ce ça?

— Dans la rue du Faubourg-Saint-Denis.

— Ah! bon, je me rappelle. Est-ce qu'il n'y a pas des auberges par là?

— Oh! si fait. Je vous piloterai, du reste, si vous en avez besoin.

Le père Brûlart continuait à fumer.

Etait-ce la fatigue, le froid, ou bien l'effet de la pipe?

Voilà ce qu'il n'aurait pu dire, mais de temps en temps ses yeux se fermaient, et une sorte d'engourdissement s'emparait peu à peu de lui.

Ce n'était plus lui qui parlait, c'était le compagnon qui racontait avec complaisance les embellissements et les transformations de Paris.

Enfin l'engourdissement triompha. Le père Brûlart ferma les yeux et sa pipe tomba sur ses genoux.

Le bonhomme dormait.

On arrivait, en ce moment, à la station d'Arthenay.

Une femme qui attendait le train vint pour

monter dans le compartiment où était le compagnon.

Mais celui-ci lui dit :

— Ma petite dame, il y a de la place partout, et si vous craignez l'odeur de la pipe, vous ferez bien d'aller un peu plus loin. Ici nous fumons comme des tuyaux de poêle.

La femme s'éloigna, monta dans un autre compartiment et le train partit.

Le compagnon s'approcha alors de Brûlart et le secoua.

Brûlart ronflait comme une toupie et ne s'éveilla point.

— Bon ! dit le compagnon, nous allons voir maintenant ce qu'il y a dans le carnier.

Le carnier était sur les genoux du père Brûlart.

Le compagnon l'ouvrit et y plongea ses deux mains.

CHAPITRE LIII

Trois jours après le départ du père Brûlart, le *Journal du Loiret* contenait ce long *fait divers* :

« Un crime, accompli dans des circonstances mystérieuses et tout à fait inusitées, préoccupe en ce moment l'opinion publique.

Voici ce qu'on raconte :

Le train n° 16, venant du centre et se dirigeant sur Paris, a pris des voyageurs à Orléans, le samedi 21 de ce mois, à cinq heures cinquante-cinq minutes du matin.

Nous avons un hiver rigoureux, et les voyageurs sont rares, surtout la nuit.

Les voyageurs qui ont pris place dans les waggons de 3e classe étaient au nombre de six seulement, y compris deux gendarmes qui se rendaient à Cercottes.

Deux hommes, dont l'un pouvait être âgé de soixante ans, était de petite taille et portait une blouse bleue et un carnier en bandoulière, tandis que l'autre était armé de la longue canne enrubanée des compagnons du devoir, sont montés ensemble dans le même waggon.

A Cercottes, le chef de train, passant les waggons en revue, a vu ces deux hommes qui fumaient et causaient.

Il a demandé à voir leurs billets.

Les billets étaient estampillés pour Paris.

A Arthenay, le même chef de train, pas-

sant d'un waggon à l'autre, a revu ces deux hommes.

Le vieillard dormait, le compagnon fumait.

Le train n° 16 est un train mixte; il ne dessert pas toutes les stations.

Tous les express s'arrêtant à Toury, le train 16 passe dans cette gare à toute vapeur, et va, sans stopper, d'Arthenay à Etampes.

Pendant trois quarts d'heure environ, le convoi parcourt cette vaste et triste plaine de Beauce dont la laideur égale la fertilité, et le voyageur n'aperçoit ni un arbre, ni une colline, ni un ruisseau.

C'est probablement entre Arthenay et Etampes que le crime a été commis.

A Etampes, le compagnon est descendu tranquillement, la canne à la main, et il s'est dirigé, d'un pas qui n'avait rien de précipité, vers la sortie.

Le garde-barrière qui récoltait les billets a pris le sien, sans faire aucune attention au mot « Paris », tous les billets du parcours ayant la même couleur et la même dimension. Seulement, il a vu cet homme gagner la place de l'Eglise et se diriger vers une auberge dans laquelle descendent les rouliers et les voituriers.

Le chef du train n'a point remarqué à Etampes l'absence du voyageur.

Mais à la station de Saint-Michel, ayant passé le long du waggon où il avait déjà vu les deux hommes, il a constaté que le vieillard était étendu tout de son long sur la banquette de rebours et paraissait dormir profondément.

Le train est entré ainsi dans la gare de Paris.

Là, seulement, le préposé à la réception des billets ayant vainement appelé le dormeur, a fini par le secouer.

Mais le dormeur ne s'est pas éveillé.

Alors on a reconnu qu'il était mort.

Transporté dans le bureau du chef de gare, le cadavre a été examiné par un médecin.

D'abord celui-ci a cru que cet homme avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Ce n'est qu'en le débarrassant de sa blouse et de l'épaisse cravate qu'il avait autour du cou qu'on a découvert quelques gouttes de sang coagulé et que la sinistre vérité s'est fait jour.

Le vieillard a été tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant.

Le coup a fait balle en pénétrant dans la clavicule, et cela explique comment la bourre

a bouché le trou et empêché l'hémorragie.

En outre, on comprend que l'arme à feu n'ait eu qu'une faible détonation, le canon ayant été appuyé sur le cou du vieillard, et le bruit de la locomotive, qui devait marcher en ce moment à toute vapeur, a empêché le chef de train, qui se trouvait à l'autre extrémité du convoi, de rien entendre.

On se perd en conjectures sur le mobile qui a poussé l'assassin.

La victime était misérable, si on en juge par ses vêtements, et d'ailleurs on a retrouvé dans la poche de son gilet une somme de 3 fr. 75 qui devait être tout ce qu'elle possédait.

Le télégraphe a expédié à Etampes l'ordre de rechercher l'assassin.

Mais jusqu'à présent on n'a pas retrouvé ses traces.

Quant à la victime, en l'absence de tout document établissant son identité, son corps a été transporté à la morgue.

P. S. Au moment où nous mettons sous presse, d'autres renseignements nous parviennent qui semblent jeter quelque clarté sur ce ténébreux événement.

La photographie du mort, expédiée à Orléans,

a été reconnue par le conducteur de la voiture de Gien.

Celui-ci a affirmé qu'il avait amené cet homme à Orléans et qu'il était monté au relais de Jargeau. »

Cet article avait été lu par cet excellent M. Jouval, qui venait de recevoir son journal et fumait une pipe à sa fenêtre.

Juste à ce moment-là un bruit de roues se fit entendre dans la grande rue de Saint-Florentin, et l'usurier vit apparaître le tilbury crotté de maître Loiseau.

— Hé! compère! cria-t-il en appelant l'huissier, arrêtez-vous donc, j'ai à vous parler.

— Moi aussi, répondit Loiseau, quoique je sois pressé aujourd'hui.

Et maître Loiseau descendit de voiture, laissa son cheval à la porte et entra dans la maison.

— Tenez, compère, dit M. Jouval, quand ils furent seuls dans cette salle tendue de papier vert que l'usurier appelait son bureau, voilà un drôle d'article que je lis dans *le Loiret*.

— Je l'ai lu tout à l'heure, dit Loiseau.

Et il tira de sa poche un exemplaire du journal.

— Ah!

— Et c'était justement pour vous en dire un mot que je me suis arrêté, compère.

— Vraiment!

— Ce que la justice ne sait pas, je le sais, moi, et vous l'avez deviné peut-être, reprit l'huissier.

— Ça se pourrait bien, dit Jouval.

— Le vieillard assassiné, c'est le père Brûlart.

— J'en étais sûr, dit Jouval.

— Et celui qui a fait le coup a mis la main sur de l'argent qui venait de chez vous.

— Ce Michel Brûlart, dit alors M. Jouval, est plus veinard qu'on ne croit. On le débarrasse de son père, qui aurait pu le gêner quelque jour.

— Ou, tout au moins, le faire *chanter*, dit l'huissier.

— Sans compter, fit M. Jouval d'un ton de mystère, que je crois bien qu'il s'est débarrassé déjà de la Pitache.

— Comment cela?

— Il est venu ici chercher les trois mille francs que vous savez.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, il aurait assassiné la Pitache et gardé l'argent, que ça ne m'étonnerait pas.

Loiseau secoua la tête.

— Ecoutez, compère, dit-il, voulez-vous un bon conseil?

— Parlez.

— Rentrez dans votre argent le plus tôt possible et ne vous mêlez de rien. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Oh! non pas, dit M. Jouval, je ne suis pas si pressé que ça, compère.

— Pourquoi donc?

— J'ai une autre idée...

— Voyons.

— Le moulin de Brin-d'Amour est tout à fait à ma convenance.

— Et vous en avez envie...

— Peut-être...

En ce moment les deux vieux complices se regardèrent d'une façon étrange et pleine de mystères.

CHAPITRE LIV

— Ah! dit maître Loiseau après un silence, vous avez envie de Brin-d'Amour?

— Dame! un peu.

— Il est certain que c'est un bon moulin.

— Et à proximité des fermes que j'ai dans le Val.

— Et qui ne vous ont pas coûté cher, compère.

— Ça, c'est vrai.

— Mais nous avons bien travaillé tous les deux pour ça, fit Loiseau en riant. Revenons au moulin.

— Il est tout à fait à ma convenance.

— Je ne dis pas non, compère, mais...

— Mais quoi?

— Si vous suivez bien mon raisonnement, vous verrez que la chose est impraticable.

— Allez toujours, dit Jouval avec flegme.

— Si vous poursuivez Michel pour les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il vous doit, de deux choses l'une, ou la meunière payera, ou tout se découvrira.

— Vous avez raison en apparence, dit M. Jouval.

— Ah! vous en convenez?

— Mais j'ai idée que les événements vous donneront tort.

— Et comment cela?

— Si Michel suit mes conseils, savez-vous ce qui lui arrivera?

— Non.

— Il laissera son frère de lait épouser la nièce de la meunière.

— Bon !

— Et il leur donnera une ferme.

Le bien de la meunière est tout entier en terres. Si elle conservait les deux fermes, elle pourrait les vendre pour sauver le moulin ; mais une de ces fermes distraites de l'héritage, l'autre n'est pas assez considérable pour me rembourser intégralement, d'autant plus que nous ferons quelques frais, hein ?

— Ça me connaît, les frais, dit Loiseau.

— Assez bien, dit Jouval.

Et il continua après un nouveau silence :

— Une fois Michel poursuivi, le moulin se trouve en vente. Tout le monde sait que j'en veux, et, par conséquent, personne ne met dessus.

— Bah ! bah ! fit Loiseau. Voilà où commence votre erreur.

— Vous croyez?

— La meunière est une brave femme, elle est très-aimée dans le pays, elle trouvera de l'argent tant qu'elle en voudra.

— Je ne dis pas non. Mais elle ne sera plus là, la pauvre chère femme.

Loiseau tressaillit.

— Quest-ce que vous voulez dire? fit-il.

— Elle sera peut-être morte quand je réclamerai mon argent.

Cette fois Loiseau se mit à rire.

— Compère, dit-il, vous oubliez que vous avez cinquante-cinq ans.

— Cinquante-six même, compère.

— Et que la meunière en a tout au plus quarante.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Mais, dame! fit l'huissier, que vous êtes plus vieux qu'elle et que vous mourrez avant.

— On ne sait pas, fit M. Jouval d'un ton mystérieux.

— Plaît-il? dit l'huissier.

— Voyons, compère, fit l'usurier, à votre tour, suivez mon raisonnement.

— Bon! je vous écoute.

— Supposons que tout aille comme sur des roulettes; que Laurent et sa femme s'en aillent vivre dans une ferme et que Michel reste au moulin avec la meunière.

Le père Brûlart est mort, la Pitache aussi; Laurent n'a rien réclamé; une couple d'années se sont passées, et on est habitué à considérer M. Michel comme l'héritier du moulin.

— Eh bien?

— Alors je dis à Michel : Rends-moi mon argent.

Naturellement, il faudrait vendre pour cela, et Michel n'ose rien dire à sa mère. Alors, je lui renouvelle sa créance.

— Fort bien. Après?

— Et, naturellement, nous faisons un joli petit compte d'intérêt.

Deux autres années se passent et mes quinze mille francs sont devenus cinquante mille.

— Deux ans et deux ans font quatre, observa Loiseau.

— C'est bientôt passé, dit M. Jouval. Une fois là, je ne veux plus rien entendre...

— Et Michel se jette au cou de la meunière et lui dit tout...

— Que non pas, dit Jouval. Michel est un garçon de ressources.

— Où voulez-vous qu'il trouve cinquante mille francs?

— Nulle part du vivant de la meunière...

Loiseau frissonna.

— Mais comme la meunière n'est pas sa mère...

— Vraiment! exclama l'huissier, vous croyez qu'il serait homme à commettre un crime?

— Il est capable de tout, dit Jouval, et par conséquent il y a de l'espoir avec lui.

Mais l'huissier secoua de nouveau la tête.

— Compère, dit-il, je n'ai pas bonne idée de tout ça...

— Allons donc!

— Vous verrez que ça tournera mal.

M. Jouval haussa les épaules.

— Ah! dame! fit-il, dans notre métier, il faut savoir risquer cent sous pour récolter une pièce de vingt francs.

— Ce sera comme vous voudrez, répondit Loiseau. Quand vous voudrez instrumenter contre le moulin, vous me trouverez à vos ordres.

Et l'huissier se leva.

— Excusez-moi de vous quitter, dit-il, mais j'ai une saisie à faire dans une ferme. Avez-vous de la besogne à me donner?

— Non, pas aujourd'hui. L'année a été bonne, tout le monde paye, soupira M. Jouval, et si cela continue, le métier de prêteur d'argent ne vaudra plus rien.

Tandis que l'usurier parlait ainsi, Loiseau s'était approché d'une fenêtre qui donnait sur la Loire.

— Oui, dit-il, l'année a été bonne... mais...

les années se suivent et ne se ressemblent pas.

— C'est parfaitement vrai.

— Savez-vous, compère, ajouta l'huissier, que voici neuf ans passés que la Loire n'a pas fait des siennes ?

Ces mots firent pâlir M. Jouval.

— Et tous les dix ans, acheva Loiseau, elle nous donne rudement de ses nouvelles.

— Taisez-vous, compère, dit M. Jouval avec effroi.

Il songeait à ses deux belles fermes du Val.

— Nous sommes à la fin de l'année, dit encore l'huissier, mais le printemps n'est pas loin, et une petite débâcle de neiges pourrait bien nous jouer un vilain tour.

— Que le diable vous emporte avec vos prédictions sinistres! dit Jouval.

L'huissier s'en alla.

Alors l'usurier déjeuna, et annonça à sa femme et à sa fille qu'il allait descendre dans le Val.

En effet, vers dix heures, il gagna le bord de la Loire et sauta dans son bateau.

La Loire était si basse en ce moment que la perche touchait le fond partout.

— Avant qu'elle ne déborde, nous aurons le temps de nous retourner, pensa M. Jouval.

Et comme il traversait la branche mère, il vit un homme immobile sur la berge opposée.

M. Jouval avait de bons yeux, et en dépit de la distance il reconnut Michel qui avait son fusil en bandoulière.

— Oh ! oh ! se dit-il, il doit y avoir quelque chose de nouveau au moulin.

CHAPITRE LV

Ce qu'il y avait de nouveau au moulin de Brin-d'Amour, nous allons le raconter en peu de mots.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Michel avait étranglé et jeté à l'eau la Pitache.

Pendant ces trois jours-là, Michel s'était montré quelque peu inquiet, et on l'avait vu un peu partout, à Férolles, à Châteauneuf, à Jargeau, partout enfin où on aurait pu constater la disparition de la diseuse de bonne aventure. Mais nulle part il n'avait entendu parler d'elle.

Sa plus grande crainte avait été tout d'a-

bord que le cadavre, rejeté par la Loire, ne fût découvert et n'amenât une enquête.

Mais, nous le répétons, trois jours s'étaient écoulés et on n'avait entendu parler de rien.

La Pitache avait des habitudes nomades; souvent elle quittait le pays pour des mois entiers et s'en allait courir les foires ou les fêtes de village.

Si on ne retrouvait pas son cadavre aux environs de Jargeau, il y avait gros à parier que plusieurs mois s'écouleraient avant qu'on ne s'occupât d'elle.

Or, trois jours s'étaient écoulés et le cadavre n'était point remonté à la surface de l'eau.

Michel en conclut qu'entraîné par le courant, il avait fait du chemin pendant toute la nuit qui avait suivi le meurtre et avait été emporté à plusieurs lieues en aval.

Or, le premier jour, Michel, dont le cœur était fortement timoré, avait consenti à tout ce que lui demandait mame Suzon.

Il avait acquiescé à un partage des biens entre Laurent et lui, et laissé fixer au premier mars, c'est-à-dire à un mois de distance, car on était en février, le mariage de son frère de lait avec Noémi.

Mame Suzon lui avait dit :

— Puisque tu es le vrai fils de mon pauvre homme, il est juste que tu aies le moulin ; mais le bien venait de moi, ton père n'avait presque rien, et il est juste que je donne quelque chose à l'enfant que j'ai élevé et que j'ai cru mien si longtemps.

Michel n'avait fait aucune objection le premier jour.

Mais le second, comme on ne parlait toujours pas de la Pitache, il s'était un peu rassuré, et dès lors il avait dit à la meunière :

— Je trouve tout naturel que vous vouliez donner quelque chose à Laurent, mais c'est un peu fort que vous partagiez entre nous.

Mame Suzon n'avait pas répondu d'abord ; puis elle s'était bornée à lui dire : J'irai à Jargeau consulter M. le notaire.

Le troisième jour Michel s'était dit :

— Quand M. Jouval me conseillait de faire la part du feu, il pensait que le père Brûlart et la Pitache pouvaient parler. La Pitache est morte, et quant au père Brûlart, il est parti, et je crois bien que nous ne le reverrons jamais.

Par conséquent, ça change tout à fait les choses. Laurent ne tient pas encore la ferme.

Or, comme il faisait cette réflexion, entre

sept et huit heures du matin, assis sur un banc, dans la cour du moulin, mame Suzon parut à la fenêtre et lui cria :

— Hé! Michel, viens un moment, que je te parle.

Le mauvais drôle se rendit à l'invitation et monta dans la chambre de la meunière.

Celle-ci lui dit :

— Assieds-toi, nous allons causer.

— Comme vous voudrez, dit froidement Michel.

— Tu sais que je suis allée à Jargeau hier, dit la meunière.

— Ah! je ne savais pas...

— Pendant que tu étais à la chasse.

— Qu'est-ce que vous êtes donc allée faire à Jargeau?

— Consulter le notaire.

— Pourquoi donc?

— Rapport au partage.

— Ah! ah! fit Michel.

La meunière ne prit pas garde à son accent d'ironie et continua :

— Tu es mon vrai fils, c'est certain, mais pour te faire reconnaître, il faudrait un jugement.

— Comment donc ça? ricana Michel.

— Ton père nourricier t'ayant déclaré comme son fils, la conscription ayant pris Laurent comme le mien, et ton identité ne pouvant être constatée que par les aveux du père Brûlart, il s'ensuit que, jusqu'à présent, mon véritable enfant, et par conséquent mon héritier aux yeux de la loi, c'est Laurent.

— Elle est forte celle-là.

— Je ne dis pas non, mais il faudrait un jugement.

— Eh bien ! on le prendra, fit Michel.

— Non, dit mame Suzon, le notaire a trouvé un moyen de tourner la difficulté.

— Voyons-le, votre moyen, dit Michel qui peu à peu devenait insolent.

— Laurent t'abandonnera le moulin et la petite ferme par un acte sous seing privé.

— Vraiment ? et il gardera la grosse ferme ?

— Sans doute, n'est-ce pas convenu ?

Et la meunière regarda Michel avec étonnement.

— Il n'y a rien du tout de convenu, répondit froidement Michel.

— Hein ! fit la meunière stupéfaite.

— De deux choses l'une, continua Michel avec flegme, ou je suis votre fils ou je ne le suis pas.

— Tu l'es, dit Mame Suzon.

— Alors vous n'avez pas le droit de me faire tort de mon héritage.

— Mais... malheureux...

— Et puisqu'il faut un jugement on le prendra, acheva Michel. Bonsoir, je vais aller voir des gens de loi et ils me donneront un bon conseil.

Et Michel, qui jetait enfin le masque, sortit de la chambre de la meunière en sifflotant un air de chasse.

Mame Suzon demeura pendant quelques minutes comme frappée de prostration.

Puis, tout à coup, ses yeux s'emplirent de larmes et elle éclata en sanglots.

En ce moment, la porte s'ouvrit et le Grillon entra.

— Ma tante, dit-elle, pourquoi pleurez-vous?

— Ah! dit la meunière en la pressant dans ses bras, je suis la plus malheureuse des femmes, ma pauvre enfant.

— Pourquoi cela?

— Michel est un homme sans parole.

— Vraiment! dit le Grillon. Qu'est-ce qu'il vous avait donc promis, ma tante?

— De partager en frère avec Laurent.

— Et il ne veut plus?

— Non.

Un sourire mystérieux passa sur les lèvres du Grillon.

— Ma tante, dit-elle, du moment où Michel se croit votre fils et où vous le croyez...

Ces mots firent tressaillir la meunière.

— Hélas! oui, dit-elle, il faut bien que je le croie, puisqu'il a hérité du signe qu'avait son père, mon défunt mari.

— J'aime mieux en effet m'en rapporter à ce signe qu'à la confession du père Brûlart, allez, dit encore le Grillon.

— Que veux-tu dire?

Le Grillon souriait toujours.

— Chut! fit-elle.

Et elle s'approcha de la croisée.

Elle vit Michel qui, un fusil sur l'épaule, sifflait sa chienne et traversait la cour.

Elle le vit descendre l'allée de vieux ormes; puis se retournant :

— Maintenant, dit-elle, nous allons causer...

Et elle prit dans ses petites mains les mains de mame Suzon, qui continuait à pleurer.

CHAPITRE LVI

En dépit de ses larmes, mame Suzon n'avait pu s'empêcher de remarquer la physionomie pleine de mystère du Grillon.

— Et nous pouvons causer, avait dit la jeune fille.

Qu'avait-elle donc à dire?

— Ma tante, reprit-elle, tandis que la meunière la regardait avec un certain étonnement, ma tante, je ne conteste pas que Michel soit votre fils, pour le moment, du moins; mais il y a des choses bien extraordinaires, tout de même, et que je dois vous dire.

— Parle, fit mame Suzon.

— Si Laurent ne me l'avait pas permis, Dieu m'est témoin que je ne dirais rien... Mais Laurent dit que je puis parler à présent.

— Mais, dit la meunière, qui essuya ses larmes, que peux-tu donc tant avoir à me dire?

— Laissez-moi parler, et vous verrez.

— Soit, dit la meunière, de plus en plus étonnée.

— Ma tante, continua le Grillon, vous souvenez-vous comme le père Brûlart pleurait quand le bruit de la mort de Laurent se répandit dans le pays?

— Oui.

— Eh bien, voici trois jours que Laurent est revenu, et on n'a pas vu le père Brûlart.

— Eh bien? fit la meunière.

— Cependant, il était ici le jour de l'arrivée de Laurent.

— Est-ce possible!

— Laurent et moi, nous en avons la preuve. Pour un homme qui dit que Laurent est son fils et qui a tant pleuré quand on lui a dit qu'il était mort, c'est drôle tout de même, ça.

— En effet, dit la meunière dans l'esprit de qui cette remarque du Grillon jeta un certain trouble.

Le Grillon continua :

— Laurent ne croyait pas avoir d'ennemis dans le pays.

— Ah! le cher enfant, exclama mame Suzon, je le crois bien qu'il n'en a pas, tout le monde l'aime...

— C'est ce qui vous trompe, ma tante.

— Hein?

— Laurent a des ennemis.

— Qui donc ?

— Attendez; la preuve qu'il en a, c'est qu'il l'a échappé belle en venant de Jargeau.

— Que veux-tu dire ?

— Vous n'avez qu'à descendre dans la cour et à aller sous le hangar.

— Pourquoi faire ?

— Vous regarderez la carriole et vous verrez un trou de balle dans la capote.

— Un trou de balle !

— Oui. On a tiré sur Laurent, tandis qu'il était en chemin.

— On a tiré sur Laurent ! s'écria la meunière qui devint toute tremblante.

— Oui, ma tante.

— Mais il n'en a rien dit.

— Ni moi non plus ; cependant, je le savais.

Mame Suzon était devenue pâle comme un fantôme.

— Et pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Parce que nous voulions savoir d'abord qui avait tiré.

— Ah !

— Et nous le savons maintenant.

— Vous connaissez le misérable?

— Oui, ma tante. Mais attendez... et écoutez-moi bien.

— Parle, dit la meunière, qui avait été prise par tout le corps d'un tremblement convulsif.

— Le lendemain de son arrivée, poursuivit le Grillon, comme vous dormiez encore, Laurent m'a dit : — Puisque je suis le fils du père Brûlart, il est juste que j'aille voir mon père. Viens avec moi.

Et nous sommes montés vers le plateau de Sologne et nous avons pris, à travers la sapinière, le chemin qui mène à sa cabane.

— Et vous l'avez trouvé ?

— Non, le bonhomme n'y était pas. Seulement, il y avait un reste d'eau-de-vie dans une bouteille, sur la table ; auprès, un vieil almanach dont on avait déchiré un feuillet, et dans la cheminée un peu de feu.

Laurent a pris l'almanach et l'a mis dans sa poche.

— Pourquoi ?

— Vous allez voir.

Et, après avoir repris haleine, le Grillon continua.

— Vous savez que c'est tout sable, là-haut; il ne nous a pas été difficile de suivre au pied le père Brûlart. Il s'était dirigé vers l'autre côté du plateau et était descendu dans les vi-

gnes qui regardent Jargeau à une lieue d'ici, à peu près.

La trace de pas se continuait régulièrement, tantôt sur le sable, tantôt sur la terre inégale des vignes, et elle nous a amenés ainsi à une cabane de vigneron.

Le père Brûlart s'était assis en cet endroit et il avait fumé une pipe, à preuve qu'il y avait des cendres sur une pierre.

Nous sommes entrés dans cette cabane et Laurent m'a montré la route, dans le bas, à soixante pas environ.

— Tiens, m'a-t-il dit, c'est comme nous passions là-bas que j'ai entendu les deux coups de feu.

— Après? après? fit mame Suzon, dont le tremblement convulsif continuait.

— Laurent m'a dit encore : C'est d'ici qu'on a dû tirer.

Et tout à coup il a vu quelque chose de blanc à six pas.

C'était un morceau de papier qui avait servi de bourre. Nous l'avons ramassé. Le voilà.

Et le Grillon tira de sa poche le papier tout chiffonné et noirci par la poudre en de certains endroits.

— Oh! Noémi, Noémi, s'écria la meu-

nière frissonnante, que vas-tu donc me dire?

Le Grillon ouvrit son corsage, et la meunière vit alors l'almanach.

— Voilà, dit le Grillon en le plaçant sous les yeux de mame Suzon, le livre que nous avons trouvé chez le père Brûlart; et, l'ouvrant, elle ajouta :

— Vous voyez, il y manque une page.

Alors la meunière étouffa un cri.

Elle déroula le papier qui avait servi de bourre et le plaça auprès du livre.

C'était la feuille déchirée.

— Seigneur Dieu! s'écria-t-elle, à ton compte ce serait donc le père Brûlart qui aurait tiré sur Laurent?

— Oui, dit le Grillon avec ironie. Convenez que c'est une drôle de manière d'aimer son fils.

— O mon Dieu! murmura la meunière, je crois que je deviens folle.

— Faut croire que le retour de Laurent dérangeait les idées du père Brûlart, et peut-être de Michel.

— Michel! s'écria mame Suzon, oh! c'est impossible! Un enfant que j'ai porté dans mon sein capable d'un pareil crime! Non, non, jamais!

Le Grillon ne sourcilla pas.

— Vous êtes donc bien sûre que Michel est votre fils ? dit-elle.

— Comment, hélas! pourrais-je en douter, dit la meunière d'une voix pleine de sanglots, n'a t-il pas, n'ai-je pas vu entre ses deux épaules ce signe noir qu'avait mon mari ?

Le Grillon se mit à rire.

En même temps la porte s'ouvrit et Laurent entra.

— Mère, dit-il, moi aussi j'ai un signe tout pareil entre les deux épaules.

Et comme la meunière jetait un nouveau cri et reculait défaillante, Laurent ôta sa blouse.

— Je vais vous montrer ça, dit-il.

CHAPITRE LVII

Si on se souvient que trois jours auparavant Laurent avait recommandé au Grillon le plus grand silence à l'endroit de ce qu'ils avaient découvert touchant le père Brûlart, on sera quelque peu étonné de voir que le Grillon paraissait n'avoir tenu aucun compte de ces re-

commandations et que Laurent lui-même manquait à la résolution qu'il avait prise.

C'est que, dans ces trois jours-là, il s'était passé un événement sans importance à première vue et qui avait cependant suffi pour changer complétement les idées de Laurent et de sa fiancée.

Cet événement, le voici :

Le moulin tournait sans relâche, et le ruisseau qui alimentait son écluse n'avait pas tari de l'été.

On n'avait pas fait cette année-là ce qu'on faisait presque tous les ans, le curage de l'écluse.

Mame Suzon avait bien dit quatre ou cinq fois, au printemps dernier :

— Il doit y avoir beaucoup de vase dans l'écluse. Il faudrait la vider et la nettoyer.

Mais Michel et les garçons du moulin avaient prétendu que c'était tout à fait inutile, et qu'on pouvait attendre plusieurs mois encore.

Michel et les autres se trompaient.

Au mois d'octobre, il y avait eu de grosses pluies, le ruisseau était devenu torrent ; il avait passé par-dessus le déversoir, mais non sans avoir accumulé au fond de l'écluse des pièces de bois, de grosses pierres et un sable vaseux

qui devait au premier jour obstruer le chenal.

Or donc, un matin, le surlendemain de l'arrivée de Laurent, il y avait eu grand émoi au moulin.

La roue s'était arrêtée pendant la nuit, et l'eau n'arrivant plus à ses palettes, refluait en arrière et débordait par-dessus l'écluse.

Michel était bon nageur ; il n'hésita pas à se dépouiller de ses vêtements, sauta dans l'eau, plongea, replongea et finit par déplacer une énorme pièce de bois qui formait une digue improvisée et obstruait le chenal.

Trois hommes avaient assisté à cet exploit:

Les deux meuniers et Laurent.

Debout sur la berge de l'écluse, Laurent avait pu voir Michel tout nu et apercevoir entre ses deux épaules une sorte de marque noire de la largeur d'un écu de cinq francs.

Cette marque était le signe héréditaire au moyen duquel il s'était fait reconnaître pour le fils de mame Suzon et de feu Tiercelin.

Michel, qui était resté près d'un quart d'heure dans l'eau, en sortit tout grelottant et ne se douta point que Laurent avait pu examiner tout à son aise cette verrue héréditaire.

Quand il entra dans le moulin pour s'al-

ler r'habiller et sécher au coin du feu, Laurent n'était plus au bord de l'écluse.

Il s'était éloigné sans affectation et était allé fumer sous les ormes de l'avenue.

Seulement, lorsque Michel eut mangé un morceau, pris son fusil, sifflé sa chienne et fut parti pour la chasse, Laurent fit un signe au Grillon qu'il aperçut à la fenêtre.

La jeune fille accourut.

— Ma petite Noémi, dit-il, sais-tu qu'il fait bon voyager quelquefois ?

— Que veux-tu dire, Laurent ? demanda-t-elle étonnée.

— J'ai été soldat, j'ai vu du pays et j'ai appris beaucoup de choses.

Le Grillon le regardait toujours.

— Est-ce que tu crois au signe que Michel a sur les épaules ?

— Dame! répondit Noémi, je ne l'ai jamais vu, mais ma tante dit qu'il est tout pareil à celui qu'avait mon oncle.

Laurent haussa les épaules.

— J'étais tout petit, dit-il, quand mon père est mort, mais je me rappelle parfaitement l'avoir vu se baigner dans l'écluse.

— Eh bien ?

— Et je t'assure qu'il avait une grosse ver-

rue noire à la même place; seulement, elle était de naissance, celle-là.

— Et celle de Michel...

— C'est précisément pour cela que je te dis qu'il fait bon avoir voyagé...

— Ah !

— Et, si je le veux, j'aurai dans vingt-quatre heures une marque toute semblable entre les deux épaules.

— Vraiment ! fit le Grillon.

Ils s'étaient assis, en causant, sur un tronc d'arbre et se trouvaient assez isolés pour que nul ne pût les entendre.

— Vois-tu, Grillonnet, dit Laurent, quand j'ai été fait prisonnier en Italie, on m'a d'abord envoyé en Allemagne, puis en Hongrie, et j'ai été interné pendant quelque temps dans un village tsigane.

Eh bien, figure-toi que dans ce pays-là il y a une secte qui croit à un mélange de notre religion et de celle de Mahomet, et qui, moitié turque, moitié chrétienne, marque tous les enfants exactement de la même manière que Michel est marqué.

Comme j'ai vu faire l'opération, je sais comment on la pratique.

— Mais, dit le Grillon, nous sommes loin de ce pays-là, ici..

— Sans doute.

— Et comment veux-tu que Michel et le père Brûlart aient appris...

— Attends, tu vas voir.

— J'écoute, dit le Grillon.

— Te souviens-tu que la Pitache t'a plusieurs fois fait des demi-confidences?

— Oui, certes, je m'en souviens.

— La Pitache sait tout, j'en suis sûr, et elle serait la complice des deux misérables que cela ne m'étonnerait pas.

— Ah! tu crois?

— N'as-tu pas vu, hier matin, Michel tout pâle et tout tremblant, parce qu'il venait de la rencontrer et de causer avec elle, à ce même endroit où nous sommes?

— C'est vrai. Mais....

— Attends encore. La Pitache est une tireuse de bonne aventure; elle a couru le monde dans sa jeunesse; elle a connu très-certainement des saltimbanques et des bohémiens qui venaient du pays des Tsiganes, et qui ont pu lui apprendre cette manière de tatouage.

— Et c'est elle qui aurait ainsi marqué Michel?

— Naturellement.

— Oh! dit le Grillon, la Pitache est une femme qu'on peut faire parler avec de l'argent. Si elle a fait cela, elle le dira, et alors, ma tante...

— J'ai une autre idée, dit Laurent.

— Voyons.

— Ma pauvre mère a beau se répéter que c'est Michel qui est son fils, c'est moi qu'elle aime.

— Oh! bien sûr, dit le Grillon.

— Eh bien, suppose qu'un jour je lui dise : Mais moi aussi j'ai un signe noir entre les deux épaules...

— Ah! s'écria le Grillon, si cela arrivait, elle ne pourrait plus douter.

— Cela arrivera quand nous voudrons, dit Laurent.

CHAPITRE LVIII

Alors Laurent avait expliqué à Noémi quel était le procédé employé par les Tsiganes pour obtenir cette verrue artificielle qui devenait aussi dure que de la corne, et qui avait tout à fait l'apparence d'un signe de naissance.

On appliquait sur la chair nue un petit emplâtre de pis de vache.

Cet emplâtre amenait une ampoule, et la peau se trouvait soulevée.

Alors on la piquait légèrement avec une épingle, et on y introduisait de la poudre pilée très-fin.

Après quoi on y mettait le feu.

L'opération était douloureuse, mais elle était rapide; et vingt-quatre heures après, l'ampoule était devenue un petit signe noir en tout semblable à un grain de beauté.

Or il y avait au moulin une personne dont Noémi était sûre comme d'elle-même.

C'était un vieux valet de charrue qui s'était toujours refusé à croire que Michel fût le vrai fils de la mère Suzon.

Laurent l'appela comme il rentrait des champs, vers midi, et il l'emmena dans la grange.

Quand ils y furent seuls il lui dit :

— Tu ne veux donc pas croire que je ne suis pas le fils de maman Suzon ?

— Non-seulement, reprit Isidore, — c'était son nom, — je ne veux pas le croire, mais je ne puis m'imaginer, mon bon maître, qu'un garçon de sens comme vous n'ait pas tout

cassé en arrivant et n'ait pas jeté dehors ce chenapan qui vous vole votre héritage.

— Eh bien! dit Laurent en souriant, j'ai réfléchi depuis le jour de mon arrivée.

— Ah!

— Et je trouve que tu as raison.

— Vrai?

— Je veux donc chasser Michel d'ici, mais j'ai besoin que tu me donnes un coup de main.

— Oh! de grand cœur.

— Seulement, tu vas me jurer que tu ne diras à personne un mot de ce que nous allons faire.

— Je vous le promets, monsieur Laurent.

Dès lors, Laurent, qui ne pouvait pas s'appliquer à lui-même l'emplâtre de pis de vache, eut un auxiliaire dans le valet de charrue; et quarante-huit heures après, comme nous l'avons vu, il entrait chez mame Suzon, lui disant :

— Moi aussi, j'ai un signe entre les deux épaules!

La scène qui suivit est facile à comprendre.

La meunière ne pouvait plus douter.

Laurent était bien son fils, et Michel n'était qu'un imposteur.

Elle eut un accès de joie délirante; elle couvrit Laurent de caresses.

Pendant plus d'une heure ce fut un déluge de larmes mélangé de cris de joie.

Si Michel eût été au moulin, nul doute qu'il n'eût tout entendu.

Mais Michel était parti, on le sait, comme à l'ordinaire, et il était probable qu'il ne rentrerait que le soir.

Tous les gens du moulin étaient aux champs.

Il n'y avait qu'une servante qui balayait la cuisine en ce moment et qui n'entendit rien.

Enfin, ce délire un peu calmé, Laurent dit à sa mère :

— Maintenant que vous êtes sûre que je suis bien votre fils, qu'allez-vous faire?

— Ah! le misérable, dit la meunière, en songeant à Michel, nous lui donnerons un sac d'écus et il s'en ira.

— Non, dit Laurent, un homme qui a fait cela est capable de tout. Plutôt que de s'en aller, il fera du scandale, et le bruit ne vaut rien pour d'honnêtes gens comme nous.

— Mais, dit mame Suzon, je ne puis pourtant pas lui laisser prendre ton bien.

Un sourire vint aux lèvres de Laurent.

— Ma mère, dit-il, je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de le lui donner; mais Michel

est un rusé qu'il faut prendre dans ses propres piéges.

— Que veux-tu dire ?

— Ce n'est pas nous qui démasquerons son imposture.

— Qui donc alors ?

— C'est lui.

— Je ne te comprends pas, dit la meunière, qui sentait renaître au fond de son cœur cette aversion profonde que jadis Michel lui inspirait.

— Et moi, je me comprends, dit Laurent, et si vous voulez faire ce que je vous dirai, Noémi et vous...

-- Eh bien ?

— Avant un mois Michel nous demandera pardon à genoux, et il quittera le pays pour n'y jamais revenir, en emportant ce que nous lui donnerons...

— Mais pourquoi le veux-tu donc ménager ainsi ?

— Pourquoi ? fit Laurent, mais parce qu'il a été mon frère de lait, parce que j'ai eu de l'amitié pour lui... parce que je ne veux pas l'envoyer au bagne!

Les deux femmes tressaillirent.

— Au bagne! s'écria la meunière.

— Oui. N'a-t-il pas tenté de me faire assassiner par le père Brûlart?

— Oh! le malheureux! dit la meunière, qui elle aussi fut prise d'un sentiment de pitié.

Et les deux femmes frissonnantes promirent à Laurent de faire à la lettre tout ce qu'il leur demanderait.

.....

Michel, pendant ce temps-là, s'en allait demander conseil à son bon ami M. Jouval.

CHAPITRE LIX

Michel commençait à être pris de ce vertige qui s'empare des hommes à qui tout semble réussir.

Après avoir cheminé longtemps dans l'ombre, pas à pas, avec l'anxiété que fait naître la crainte de ne pas atteindre le but, il voyait ce but atteint, et, dès lors, il relevait la tête et seriait du danger, ignorant que les plus grands désastres éclatent au lendemain des jours de triomphe.

Michel avait noyé la Pitache, et personne ne s'inquiétait de la sorcière.

Michel était débarrassé de son père, dont il ignorait encore la mort, mais qui, selon lui, n'aurait garde de revenir.

Michel enfin était, aux yeux de tous, le fils de la meunière, l'héritier du moulin...

Et dès lors, pourquoi aurait-il fait des concessions?

Il venait de refuser à mame Suzon toute distraction de son bien en faveur de Laurent.

C'était un acte d'énergie qu'il allait raconter à M. Jouval, et dont certainement celui-ci le féliciterait.

Mais ce n'était pas tout, Michel voulait plus encore.

L'héritage de Laurent devenu le sien, c'était bien déjà.

Mais lui prendre sa fiancée, c'était mieux.

Et Michel, sa peur passée, avait senti renaître en lui cet amour violent que lui avait inspiré le Grillon.

Michel prit donc la plaine et s'en alla vers les fermes que l'usurier possédait dans le Val.

Comme il avait pris le chemin de halage, il aperçut en pleine Loire le bateau de l'usurier.

Et il s'arrêta.

M. Jouval l'avait aperçu et il gouverna droit sur lui.

— Est-ce qu'il y a encore du nouveau? dit-il en sautant sur la berge aussi lestement que le lui permit sa corpulence ; car, il faut bien le dire, M. Jouval n'était pas cet usurier famélique, au corps diaphane, aux doigts crochus, au visage décharné, cousin germain du Gobseck de Balzac, et que les romanciers se plaisent à portraiturer.

C'était un gros homme à mine joyeuse, bien nourri, buvant sec, mangeant comme un ogre et n'appliquant qu'à autrui ses austères principes de parcimonie.

— Bonjour, patron, dit Michel.

— Bonjour, mon garçon. Tu venais me voir, je parie.

— Oui et non. J'ai toujours du plaisir à jaser un brin avec vous, dit Michel.

— Mais tu n'as rien de particulier à me dire.

— Non... ou plutôt rien de mauvais.

— Tout va bien au moulin?

Et M. Jouval ayant tiré son bateau sur le sable, prit familièrement Michel sous le bras.

— Tout va bien si on veut, dit Michel avec flegme.

— Que veux-tu dire?

— La mère n'est pas contente... mais elle se contentera, il faut l'espérer.

— Et pourquoi n'est-elle pas contente?

— Nous ne sommes pas tombés d'accord.

— Sur quoi?

— Sur les deux fermes.

— Bon! j'y suis, fit M. Jouval, c'est la plus grosse qu'elle veut donner à Laurent?

— Justement.

— Et tu ne veux lâcher que la plus petite?

— Je ne veux rien lâcher du tout.

Michel répondit cela si froidement, avec tant d'aplomb, que M. Jouval s'arrêta net.

— Tu ne veux rien lâcher?

— Non. C'est inutile du moment où je suis le fils de la meunière et qu'il n'y a personne en ce monde pour me contredire.

— Il est vrai, dit M. Jouval avec une bonhomie naïve, que tu as payé le silence de la Pitache... Mais si on lui donnait de l'argent d'un autre côté...

— Oh! oh! fit Michel en souriant.

— Il ne faudrait pas s'y fier.

— Moi, dit Michel avec calme, je suis sûr qu'elle ne dira jamais rien...

— En vérité!

— J'ai pris mes précautions avec elle.

M. Jouval regarda Michel du coin de l'œil.

— Je le sais, dit-il.

Michel tressaillit.

— Est-ce que je ne sais pas tout ? fit l'usurier d'un ton bonhomme. La Pitache est bien tranquille à cette heure.

Ils étaient seuls, personne ne pouvait les entendre; Michel se dit qu'après tout M. Jouval en savait assez long sur lui pour qu'il ne lui fît pas des *cachoteries* inutiles.

— Oui, bien tranquille, dit-il.

— Et toi, naïf, poursuivit l'usurier, tu te dis que les morts ne parlent pas...

Michel ne répondit rien, mais un sourire passa sur ses lèvres.

— Alors, dit encore M. Jouval, ton père parti, la Pitache noyée, tu ne crains plus rien...

— Rien du tout.

— Mais moi...

— Oh ! vous, dit Michel, je n'ai pas peur... vous aimez mieux votre argent que la justice.

— Naturellement ; donc te voilà tranquille...

— Comme Baptiste.

— Et tu ne veux pas lâcher la grosse ferme?

— Ni la grosse, ni la petite, et même....

— Eh bien ?

— J'ai dans mon idée d'épouser le Grillon.

— Bah!

— C'est comme ça, je suis amoureux.

M. Jouval secoua la tête :

— Mon garçon, dit-il, je t'engage à ne pas trop te monter la tête à cet endroit.

— Allons donc!

— Quand on veut trop avoir, on finit par n'avoir rien du tout. Et puis un homme amoureux fait des bêtises.

— Ça dépend.

— Tout à l'heure je te disais : Tu crois que les morts ne parlent pas...

— Si vous me prouvez le contraire, vous me ferez plaisir, ricana Michel.

— Eh bien, les morts parlent, mon garçon, et quelquefois plus éloquemment que les vivants.

— Elle est forte celle-là, patron!

— C'est la vérité pure. Tu as noyé la Pitache...

— Je ne dis pas cela.

— Soit. Mais supposons-le.

— Comme vous voudrez.

— Tu as donc noyé la Pitache...

— Après?

— La Loire ne garde pas toujours ce qu'on

lui confie. Au premier jour, le cadavre flottera sur l'eau. On le repêchera...

— Qu'est-ce que cela prouvera?

— On remarquera que la Pitache avant d'être jetée à l'eau a été étranglée...

— Bon!

— Ou bien assommée... Alors on préviendra la justice, et tu sais si la justice est curieuse... il faut qu'elle voie clair en toutes choses...

Michel sentit à ces derniers mots de M. Jouval perler quelques gouttes de sueur à son front, et il regarda avec inquiétude l'usurier qui riait d'un mauvais rire...

CHAPITRE LX

M. Jouval continua :

— La Pitache était une mendiante, elle ne pouvait donc tenter la cupidité de personne.

Cependant, son cadavre retrouvé, il sera constant qu'elle a été assassinée. Pourquoi?

Ce n'est pas à toi, qui es chasseur, que j'enseignerai comment un limier va relancer un sanglier dans sa bauge.

La justice est aussi fine que le limier.

Elle va, vient, retourne en arrière, pousse en avant et revient encore, jusqu'à ce qu'elle ait débrouillé la voie.

Elle ne manquera pas de savoir qu'elle visitait souvent le père Brûlart...

— Après? fit Michel avec une certaine angoisse.

— Le père Brûlart, lui aussi, a disparu.

— C'est-à-dire qu'il a filé avec l'argent.

— Et ça ne lui a pas porté bonheur.

Michel fit un soubresaut.

— Qu'est-ce que vous en savez? dit-il.

— Tiens, lis.

Et M. Jouval tira de sa poche *le Journal du Loiret*, le tendit à Michel et lui désigna du doigt l'article qui racontait la mort mystérieuse du voyageur.

Si bronzé que fût Michel, si dépourvu de sensibilité qu'il pût être, il éprouva cependant une vive émotion.

— Tu le vois, dit M. Jouval, il y a deux morts au lieu d'un qui vont parler contre toi.

Michel baissa la tête.

Pourquoi le père Brûlart s'en allait-il? Pourquoi l'a-t-on assassiné?

Encore des questions que les juges vont se

poser, et ils ne se tiendront tranquilles que lorsque leur curiosité sera satisfaite.

Michel baissait toujours la tête.

— Vois-tu, mon garçon, poursuivit l'usurier, à ta place je ne ferais ni une ni deux, je lâcherais une ferme.

— Et puis?

— Et le Grillon avec.

Michel frappa du pied.

— Oh! ça, non, dit-il.

— Hein? Tu ne veux pas?

— Jamais!

La passion haineuse et jalouse qui emplissait en ce moment le cœur de Michel triompha chez lui de toute prudence.

— Je ne veux pas céder un pouce de terre! dit-il.

— Tu auras tort.

— Et je vous dis, moi, que j'ai raison! s'écria-t-il avec une sorte d'exaspération. D'abord on n'a pas retrouvé la Pitache; elle est restée au fond de l'eau.

— Oui, mais on a constaté à cette heure l'identité du père Brûlart.

— Qu'est-ce que ça fait? on ne m'accusera pas de l'avoir assassiné, celui-là!

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— On retrouvera peut-être son assassin.

— Eh bien !

— Celui-ci fera des aveux et il dira que le père Brûlart avait de l'argent ; où l'avait-il pris ?

Michel fut héroïque de cynisme.

— Avec ça qu'on ne sait pas que le père Brûlart était capable de tout ! On supposera qu'il a, lui d'abord, assassiné quelque marchand de bœufs qui s'en allait à une foire

Cette réponse étourdit M. Jouval.

— Ah ! dit-il avec une sorte d'admiration naïve, tu es plus fort encore que je ne pensais, tu n'hésites pas à couvrir ton père de sang et de boue.

Michel haussa les épaules.

— Par conséquent, reprit-il, je suis bien tranquille, comme vous voyez. Bonsoir, monsieur Jouval. Vous n'êtes pas de bon conseil aujourd'hui.

— Bah ! tu crois ?

— A preuve que vous avez peur...

— J'ai peur pour mon argent. C'est bien naturel.

Michel eut un éclat de rire et s'en alla, laissant M. Jouval interdit.

Alors les dernières paroles de maître Loiseau revinrent en mémoire à l'usurier :

— A votre place, avait dit l'usurier, je rentrerais dans mon argent le plus tôt possible.

M. Jouval sentit quelques gouttes de sueur perler à son front et son cœur battit un peu plus vite qu'à l'ordinaire.

Les paroles de l'huissier renfermaient comme une lointaine et lugubre prophétie.

Il était évident que Michel, saisi de vertige, perdait la tête; que la vérité pouvait se découvrir; que d'investigations en investigations la justice finirait par savoir que lui, Jouval, avait prêté de l'argent à Michel.

Et la peur le prit.

Pendant un quart d'heure il ne bougea pas de l'endroit où Michel l'avait laissé.

Il était comme en proie à une vision.

Il voyait le fils Brûlart démasqué et assis sur les bancs de la cour d'assises; il entendait le fils Brûlart raconter avec cynisme tous les détails de l'assassinat de la Pitache, et l'accuser, lui Jouval, de complicité morale.

Dès lors, non-seulement il perdait son argent, mais encore il était complétement déshonoré, en admettant que la justice écartât la complicité.

Or les gens comme Jouval tiennent d'autant plus à la considération publique qu'ils n'y ont aucun droit.

— J'aurais dû retenir Loiseau, se dit-il, et le faire s'expliquer plus clairement.

Sur cette réflexion, M. Jouval, au lieu de prendre le chemin de ses fermes, regagna son bateau, le remit à flot, monta dedans et gouverna vers Saint-Florentin.

Arrivé chez lui, il appela le petit bonhomme qui pansait le cheval, lavait le cabriolet, arrosait et bêchait le jardin, épluchait les légumes de la servante et faisait, à lui tout seul, pour cent francs par an, la besogne de six domestiques.

— Connais-tu le chemin de Lorris? lui dit-il.

— Oui, m'sieu.

— Et tu connais bien M. Loiseau?

— Pardine! puisqu'il est venu ici aujourd'hui encore.

— Eh bien, donne une *vannette* d'avoine à Cocotte et mets-lui la selle.

— Vous allez en route? demanda l'enfant.

— Non, c'est toi qui vas aller porter une lettre à M. Loiseau, à Lorris.

L'enfant descendit à l'écurie.

Alors l'usurier écrivit :

« Compère,

« Vous aviez raison ce matin. Venez donc coucher à la maison. J'ai besoin de vous.

« Votre dévoué,

« JOUVAL. »

Et quand il eut fermé cette lettre, M. Jouval murmura :

— Du moment où les gens sont amoureux, ils font des bêtises, et je me retire de leur jeu...

CHAPITRE LXI

M. Jouval passa le reste de la journée en proie à une vague anxiété, et en répétant de temps à autre :

— Loiseau a raison, je me suis fourré dans une mauvaise affaire.

Enfin le soir vint, et comme la nuit tombait, l'usurier entendit le trot d'un cheval, et le cabriolet de l'huissier vint s'arrêter à sa porte.

Il courut au-devant de lui et lui dit :

— J'ai eu tort de vous laisser partir ce matin.

— Pourquoi, et qu'y a-t-il donc de nouveau ? demanda Loiseau.

— Il y a que j'ai passé une mauvaise journée.

— Bah!

— Que j'ai vu Michel...

— Ah! ah!

— Et que ce garçon est fou.

— Comment cela ?

— Venez, vous allez le savoir.

Et M. Jouval fit entrer l'huissier dans son cabinet et s'y enferma avec lui.

Puis, tout d'une haleine, et d'une voix émue, il lui fit part de son entretien en plein air avec Michel, et de l'entêtement que celui-ci avait montré.

— Diable! murmurait Loiseau en fronçant le sourcil, tout cela est grave, fort grave, mon compère.

— Que faire maintenant? murmurait Jouval avec un accent de véritable désespoir.

— Mon avis est qu'il faut renoncer à vos projets sur le moulin.

M. Jouval poussa un gros soupir.

— C'était pourtant bien à ma convenance, dit-il.

— Soit, mais il en faut faire votre deuil, et pourvu que vous rattrapiez votre argent...

— Mais comment?

— Ecoutez, compère, dit l'huissier, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis ce matin.

— Bon !

— Et je sais bien ce que je ferais si j'étais à votre place.

— Voyons.

— D'abord, au lieu de compter sur Michel, je l'abandonnerais complétement, je le lâcherais, comme on dit.

— Et puis ?

— Et je m'en irais trouver Laurent Tiercelin et je lui dirais : « Mon ami, vous êtes le vrai fils de la meunière, ce que personne ne veut croire et ce dont j'ai la preuve, moi. Donnez-moi vingt-mille francs et je vous fournis cette preuve dont personne ne doutera plus. »

— Vous feriez cela ! s'écria M. Jouval.

— Je le ferais.

— Et s'il refuse de me donner les vingt mille francs?

Loiseau secoua la tête en souriant.

— Il ne refuserait pas, si je m'en mêlais,

moi, ni lui, ni la meunière, qui a beau se répéter tous les jours que Michel est son fils et qui n'aime que l'autre.

— Mais, objecta M. Jouval, que fera Michel?

— Eh! que voulez-vous qu'il fasse? Il aimera encore mieux s'en aller que de faire du bruit, parce que vous pourriez mettre dans les mains du procureur impérial la lettre qu'il vous a écrite, et dans laquelle il avoue être le complice de son père, relativement à la tentative d'assassinat.

— Mais, dit encore M. Jouval, qui nous dit que la meunière et Laurent indignés ne le dénonceront pas?

— Tout me le prouve.

— Ah!

— D'abord ce sont des gens honnêtes, tranquilles et qui ont horreur du scandale.

— Soit, mais...

— Ensuite ne croyez-vous pas que Laurent se doute de quelque chose?

S'il en était autrement, est-ce qu'il n'aurait pas fait grand bruit des deux coups de feu qu'il a essuyéssur la route?

— Ah! c'est juste.

— Donc, s'il ne dit rien, c'est qu'il cherche une preuve de l'imposture de Michel.

— Et cette preuve, je puis la lui donner...

— C'est à-dire la lui vendre, reprit Loiseau. Autrement vous sortiriez de vos habitudes.

— Vous pourriez bien avoir raison, mon compère, dit Jouval qui se rangeait peu à peu à l'opinion de Loiseau.

Celui-ci reprit :

— Si je me mêle de l'affaire, tout ira bien.

— Vrai?

— Mais il faut auparavant que nous tombions d'accord.

— Comment cela?

— Compère, on voit bien que vous perdez un peu la tête aujourd'hui, reprit l'huissier, sans cela vous ne me feriez pas une pareille question. Vous savez pourtant bien que vous ne me payez pas mes exploits au tarif ordinaire et que je ne me laisse pas *taxer*, moi.

— Oh! non, dit Jouval avec une pointe d'aigreur.

— J'ai un tant pour cent sur vos affaires, et vous n'avez pas à vous en plaindre, car je vous les mène un peu rondement, hein?

— Je ne dis pas non; eh bien, faites vos conditions.

— Attendez donc, et raisonnons un peu.

Vous avez prêté à Michel douze mille francs d'une part et trois de l'autre.

— Ça fait quinze mille.

— Le premier versement a été fait il y a trois semaines, et le second il y a trois jours On vous rembourse vingt mille francs, c'est donc cinq mille francs d'intérêt pour un mois avouez que l'affaire n'est pas mauvaise...

— Je ne dis pas, soupira M. Jouval, qui songeait toujours à ce moulin qui était si bien à sa convenance et auquel il lui fallait renoncer. Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut là-dessus.

— La moitié, dit Loiseau.

— C'est cher!

— A prendre ou à laisser, mon compère.

Mais tout à coup l'œil abattu de M. Jouval étincela.

— Ah ! compère, dit-il, j'ai une heureuse idée, allez!

— Quelle est-elle?

— En place d'un homme qui a rendu service à Michel, vous pouvez me poser comme un ami de Tiercelin.

— Comment cela?

— Hé! sans doute. Michel est venu à moi; il m'a exposé sa détresse. Alors je croyais Lau-

rent mort, et je lui ai donné ce qu'il me demandait. Mais Laurent revient : je ne veux pas être complice d'un misérable, et je le dénonce. Seulement, j'ai avancé de l'argent, il est juste qu'on me le rende.

— Fort bien. Est-ce tout?

— Non, non; vous allez voir. Les Tiercelin ont du bien, mais peut-être les écus manquent. Au lieu d'argent, j'accepte leur billet à cinq pour cent; on le renouvelle à échéance, on le renouvelle encore et toujours en ajoutant les intérêts aux intérêts des intérêts, et dans quatre ou cinq ans....

— Le moulin est à vous?

— Sans doute, et je demeure un très-honnête homme, mais qui a besoin de son argent. Quant à vos deux mille cinq cents francs,... ils sont là...

Et M. Jouval montra son tiroir.

— Compère, dit Loiseau, je ne voudrais pas vous désillusionner, mais j'ai peur qu'ils ne payent comptant.

— Bah! bah! j'ai dans mon idée, moi, que j'aurai le moulin. A l'œuvre donc, compère!

— Dès demain matin, je me mets en campagne, répondit l'huissier, et nous exécutons Michel.

CHA ITRE LXII

Tandis que M. Jouval et son compère, l'huissier Loiseau, prenaient la résolution d'abandonner Michel, celui-ci rentrait au moulin en conquérant.

Il avait laissé la meunière en pleurs le matin; il s'attendait à retrouver des visages bouleversés, des gens éperdus, Laurent triste et sombre, le Grillon boudeur; et il s'apprêtait à traiter tout ce monde-là en maître et avec des airs de matamore.

Sa surprise fut grande.

Il trouva les domestiques causant tranquillement autour de la vaste table sur laquelle ils prenaient leur repas du soir, et la meunière, Noémi et Laurent, qui d'un air paisible achevaient de souper en devisant de choses et d'autres.

— Bonjour, mon enfant, dit la meunière avec douceur.

— Bonjour, Michel, dit Laurent avec calme. As-tu fait bonne chasse?

— Bonjour, mon cousin, dit à son tour le Grillon en souriant.

Michel demeura confondu.

Mais, comme il était en veine d'insolence depuis le matin, après avoir gardé le silence un moment, il dit d'un ton rogue :

— Excusez, il paraît que je ne suis rien ici.

— Pourquoi dis-tu cela? fit mame Suzon.

— Parce que l'on se met à table sans moi.

— C'est vrai, répondit mame Suzon, tu es le maître de la maison et nous aurions dû t'attendre; mais tu rentres tantôt à une heure et tantôt à une autre, et nous n'avons pas pensé que tu pourrais te fâcher.

— Eh bien, dit brutalement Michel, vous le savez maintenant.

Et il déposa son fusil dans un coin et se mit à table d'un air farouche.

La meunière ne dit rien.

Laurent acheva de souper et dit au Grillon :

— Allons donc nous chauffer par là, il fait meilleur.

Le Grillon le suivit.

Michel leur jeta un regard de colère.

Puis se trouvant seul avec la meunière, il frappa sur la table de son poing fermé et dit :

— Ça ne peut pas durer comme ça.

— Quoi donc? fit mame Suzon sans s'émouvoir.

— Avez-vous un enfant ou en avez-vous trois? il faudrait le savoir. C'est'y moi ou Laurent, votre fils?

— C'est toi.

— Alors qu'est-ce qu'il fait ici, lui?

Une rougeur subite monta au front de la meunière; elle eut même un éclair dans ses grands yeux si brillants et si doux d'ordinaire, mais aucune parole mauvaise ne sortit de ses lèvres.

— Laurent, dit-elle, est mon fils d'adoption, comme toi tu es le fils de mes entrailles; ce matin tu m'as dit que tu ne voulais rien lui donner...

— Rien du tout.

— Mais au moins lui feras-tu place au coin de notre feu?

— Voilà ce qui commence à me déplaire, fit Michel dont l'insolence et la brutalité augmentaient en raison directe de la douceur de la meunière.

— Et où veux-tu donc qu'aille Laurent?

— Dame! je ne sais pas, moi. Il est bon ouvrier, ce n'est pas l'ouvrage qui manque.

La meunière ne répondit pas.

Exaspéré par ce silence, Michel poursuivit :

— C'est comme le Grillon, est-ce qu'elle s'imagine que je vas assister à ses noces? D'ailleurs, quand on n'a pas le sou comme elle... on ne se marie pas.

— C'est vrai, dit la meunière; Noémi est la fille de ma sœur, qui n'a laissé que des dettes en mourant; mais j'avais toujours compté l'établir.

— En vérité! ricana Michel.

— Et lui faire une dot.

— Afin de la marier avec Laurent, pas vrai?

— Oui.

Michel avala d'un trait un grand verre de vin et reposa brusquement son gobelet sur la table.

— Voilà ce que je ne veux pas, dit-il.

— Tu ne veux pas que je dote ma nièce?

— Non. Pas plus que je ne veux qu'elle épouse Laurent.

— Michel, dit la meunière sans se départir de son ton de douceur, tu es jaloux.

— C'est possible.

Et c'est ce qui te rend mauvais.

— C'est possible encore.

— Tu veux garder le bien de ton père, dit mame Suzon, c'est peut-être ton droit; mais

ce qui n'est plus ton droit, c'est de vouloir empêcher que ma nièce épouse celui qu'elle aime...

— Eh bien, tonnerre! s'écria Michel, je vous dis, moi, qu'ils ne sont pas mariés encore!...

Et il se leva de table, renversa sa chaise qui alla rouler dans un coin et sortit en poussant violemment la porte.

— Qu'as-tu, Michel? dit Laurent qui se leva du coin du feu de la cuisine.

— Ça ne te regarde pas!

Et Michel gagna la porte de la cour.

Laurent le suivit.

— Tu as peut-être bu un coup de trop? dit-il.

— Non, dit Michel, mais je trouve qu'il y a des gens qui n'ont que faire ici.

— Est-ce pour moi que tu dis cela? fit Laurent avec calme.

— C'est encore possible.

— C'est bien, dit Laurent, nous en causerons demain... je ne vais toujours pas m'en aller ce soir.

Et Laurent rentra et rejoignit la meunière auprès de laquelle le Grillon était déjà.

Mame Suzon avait des larmes dans les yeux.

— Ah! mon pauvre enfant, dit-elle, je ne

sais pas ce que tu veux et quel est ton plan de laisser ce misérable nous faire tous ces esclandres, quand tu n'aurais qu'à dire un mot.

— Patience! dit tranquillement Laurent.

— Laurent a raison, ajouta Noémi.

.....

Au dehors Michel croyait triompher.

— Ils ont peur, se disait-il, et je ferai ce que je voudrai. J'ai eu tort de me tourmenter : le père est mort, la Pitache aussi; personne ne peut plus dire la vérité, et j'ai tous les atouts dans mon jeu.

Il faudra bien que Noémi soit ma femme, dussé-je...

Il n'acheva pas sa pensée; mais il s'en alla à Férolles, où il y avait toujours un cabaret ouvert jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Depuis qu'il était un demi-monsieur, Michel ne manquait pas d'amis et de partisans.

Tous les vauriens, tous les ivrognes du pays lui faisaient fête, et lorsqu'il entra dans le cabaret on lui donna une véritable ovation.

— Bonjour, mes enfants, bonjour, dit-il en entrant.

Il avait le ton protecteur et la mine insolente, et le cabaretier s'empressa de venir prendre ses ordres.

CHAPITRE LXIII

Michel était quelque peu surexcité déjà en entrant dans le cabaret.

Le vertige du triomphe s'était emparé de lui, et il avait le verbe aussi haut que peut l'avoir un homme à qui tout réussit.

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'il eut vidé une première bouteille.

Il y a même à Férolles, qui est un honnête pays entre tous, des gens qui, désertant volontiers le travail pour l'auberge, admirent et respectent quiconque est riche, deviennent ses flatteurs, et conservent tout leur mépris pour celui qui s'est ruiné ou que la fatalité a dépouillé tout d'un coup.

On avait appris six mois auparavant, avec quelque stupeur, que Michel, le vaurien et le braconnier, était le vrai fils du moulin, et si on n'en avait pas douté, en présence des affirmations aussi nettes qui s'étaient produites, on n'avait pas précisément accepté avec enthousiasme cette nouvelle.

Michel avait toujours été méprisé et enve-

oppé dans la déconsidération dont jouissait le père Brûlart; mais, peu à peu, quand on l'avait vu installé au moulin et le maître de la maison, on avait changé de sentiments à son égard.

Michel était à peine installé à une table que ses confidents habituels firent cercle autour de lui.

Il paya à boire à tout le monde et se mit à causer bruyamment.

Un assez mauvais drôle qu'on appelait Laurenceau, dit *la Fouine*, lui dit :

— Qu'est-ce que vous allez donc faire du soldat, monsieur Michel?

Il faisait allusion à Laurent, dont tout le monde connaissait le retour.

Cette question plut à Michel.

— Dame! répondit-il, il fera comme tous ceux qui n'ont ni sou ni maille, il travaillera.

— On m'avait dit, poursuivit Laurenceau, que vous vouliez partager.

— Partager quoi?

— Votre bien.

— Avec Laurent?

— Oui.

Michel haussa les épaules.

— C'est bien assez qu'il en ait joui pendant

vingt ans, dit-il. Je suis le fils de mon père, et ce qui est à moi est à moi.

— Voilà qui est parler.

— Et bien parler, dit un autre.

Et tous les vauriens du cabaret applaudirent et félicitèrent Michel de sa résolution.

Un autre dit encore :

—Mais le Grillon? Est-ce qu'ils doivent toujours se marier?

— Que non pas, dit Michel; le Grillon est ma cousine, c'est un beau brin de fille et j'en veux.

— On dit qu'elle aime Laurent, observa Laurenceau...

— Bah! dit un autre vaurien, elle aimera bien mieux M. Michel qui est riche...

— C'est probable, fit Michel avec suffisance.

Michel, se voyant encouragé à expulser Laurent et à prendre Noémi pour lui, buvait sans relâche, frappait de son poing fermé sur la table et cassait les bouteilles à mesure qu'elles étaient vides.

Les gens paisibles s'étaient retirés depuis longtemps, mais quatre ou cinq mauvais drôles étaient demeurés après que le cabaretier avait posé les volets à sa devanture, narguant les ordonnances du maire et se moquant du garde

champêtre, seul représentant de la loi à Férolles.

Au petit jour, Michel était ivre mort.

Il sortit du cabaret en trébuchant et reprit le chemin du moulin.

Mais à peine sortait-il du village que le grand air acheva de lui couper les jambes, et il se laissa choir sur un carré de cailloux accumulés par le cantonnier sur le bord de la route.

En ce moment un cabriolet passait sur la route.

L'homme qui était dedans reconnut Michel.

— Eh ! dit il, vous avez votre compte, je crois, mon garçon.

Michel, qui était ivre, mais n'avait pas encore perdu la raison, dit :

— Tiens, c'est vous, monsieur Loiseau ?

— C'est moi, dit l'huissier.

— Où allez-vous... comme ça ?...

— Je vais faire un bout de visite à des braves gens qui ne m'attendent pas...

— Ah! connu... ricana Michel, vous allez saisir ?

— Peut-être bien...

Michel essaya de se relever, mais il ne le put.

— Un quart d'heure de plus ou de moins,

ce n'est pas une affaire, dit Loiseau; voulez-vous que je vous reconduise au moulin?

— Ça n'est pas de refus, dit Michel.

L'huissier descendit, aida Michel à se relever et le fit monter dans son tilbury, murmurant à part lui :

— C'est une jolie chance qui m'arrive! J'avais besoin d'un prétexte pour aller au moulin, et le voilà tout trouvé.

Et il abandonna la grande route, et fit entrer son cheval dans le chemin du moulin.

Au quatrième tour de roue, Michel s'endormit.

Un quart d'heure après, le cabriolet de maître Loiseau entrait dans la cour du moulin, et la première personne qu'apercevait l'huissier, c'était Laurent.

— Je vous ramène votre frère, dit-il; il est dans un bel état, voyez...

Michel dormait bruyamment.

— Ivre mort, ajouta l'huissier.

Laurent appela deux valets de charrue qui pansaient leurs chevaux, et ceux-ci prirent à bras le corps Michel qui ne s'éveilla point.

On le porta dans sa chambre, on le coucha sur son lit et on l'y laissa.

Alors Laurent dit à l'huissier.

— Je vous remercie bien. Peut-on vous offrir quelque chose?

— Merci bien.

— Un verre de cassis ou d'eau-de-vie, ne serait-ce que pour laisser souffler votre cheval?

— Soit, dit Loiseau, d'autant plus que je ne serais pas fâché de causer un brin avec vous.

— Ah!

— Oui, continua Loiseau, je voudrais vous parler. J'ai des choses très-importantes à vous communiquer.

Laurent conduisit l'huissier dans cette petite salle où nous avons vu, la veille, mame Suzon souper avec ses enfants, et s'y enferma avec lui.

L'entretien fut long.

Que se passa-t-il entre eux? C'est ce que personne ne sut; mais deux heures après le départ de l'huissier, et comme Michel cuvait toujours son vin, Laurent qui avait eu un entretien non moins mystérieux avec mame Suzon et Noémi, fit atteler la jument à la carriole et prit le chemin de Saint-Florentin.

CHAPITRE LXIV

M. Jouval, que nous avons vu fort agité la veille, ne l'était pas moins le lendemain.

Maître Loiseau était parti.

Il avait quitté son digne ami en lui disant :

— Je vais aller à Férolles et je tâcherai de trouver un moyen quelconque de passer au moulin et de parler à Laurent Tiercelin sans que Michel s'en doute.

Accoudé à sa fenêtre, M. Jouval avait vu l'huissier conduire son tilbury sur la rive droite de la Loire pour aller prendre le pont de Jargeau.

Il l'avait suivi des yeux aussi longtemps qu'il l'avait pu, puis il s'était ôté de la fenêtre en jetant un dernier regard sur l'horizon.

Ce regard avait été suivi d'un soupir.

C'est que l'horizon, pour maître Jouval, lui cachait dans un pli de terrain, — mais il en voyait nettement la place, — ce moulin de Brin-d'Amour, objet de ses convoitises les plus chères.

La matinée s'écoula.

Loiseau ne revenait pas, et M. Jouval qui, d'ordinaire, allait prendre l'air le matin et faisait avant son déjeuner une visite à ses fermes du Val, M. Jouval ne sortit pas.

Enfin, comme il se mettait à sa fenêtre pour la centième fois peut-être depuis le matin, il aperçut une voiture sur la route.

D'abord il crut que c'était le tilbury de Loiseau ; mais à mesure que la voiture approchait on lui reconnaissait des proportions plus massives, et M. Jouval demeura convaincu que c'était une de ces grosses carrioles de fermiers qui font le plus bel ornement des bords de la Loire, après les moulins à vent, toutefois.

La carriole entra dans Saint-Florentin.

Alors M. Jouval changea d'observatoire, c'est-à-dire qu'il abandonna la fenêtre qui s'ouvrait sur le bord de l'eau pour aller se mettre à une de celles qui ouvraient sur la grand'rue de Saint-Florentin.

— Qui ça peut-il bien être ? se disait-il.

La carriole, attelée d'une grosse jument noire, roulait bruyamment sur le pavé inégal de la rue.

Tout à coup M. Jouval tressaillit.

Il avait aperçu la personne unique qui se

trouvait dans le lourd véhicule et le conduisait.

C'était un soldat, et ce soldat, on le devine, n'était autre que Laurent Tiercelin.

Car Laurent, depuis sa récente arrivée, n'avait point encore quitté son uniforme, et d'ailleurs il n'était pas fâché de se présenter ainsi vêtu à M. Jouval.

Celui-ci, en effet, eut un battement de cœur, car la carriole s'arrêta devant la porte.

— Ce cher Loiseau, murmura l'usurier, il est allé vite en besogne, je le vois.

Et il descendit à la rencontre de Laurent Tiercelin.

Laurent mit pied à terre, déroula le licol de la jument et l'attacha à un anneau de fer qui se trouvait à la porte.

Puis il entra dans la maison et rencontra M. Jouval au bas de l'escalier.

— Vous êtes bien monsieur Jouval? dit-il.

— Oui, mon garçon.

— Moi, dit Laurent, je m'appelle Tiercelin et je voudrais causer un brin avec vous.

— Fort bien, dit M. Jouval.

Et il poussa la porte de son cabinet.

Laurent entra le premier et prit une chaise

Il était fort calme, ce qui ne laissa pas que d'inquiéter M. Jouval.

— Monsieur, reprit-il lorsque l'usurier ayant fermé la porte se fut assis en face de lui, vous devez bien vous douter un peu du motif qui m'amène.

— C'est selon, dit M. Jouval.

— J'ai vu un de vos amis ce matin, M. Loiseau.

— C'est mon compère.

— Aussi, poursuivit Laurent, si vous voulez, nous n'irons pas par quatre chemins.

— Oh !

— Les comptes les mieux faits sont ceux qui vont le plus vite, n'est-ce pas?

— C'est mon avis, dit M. Jouval.

— Je suis le fils de mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour, continua Laurent; et vous savez certainement l'histoire.

— Certes, oui.

— Ma mère nourricière a fait un mensonge en mourant; mon père nourricier l'a soutenu, mon frère de lait est un imposteur qui a pris ma place. Vous savez tout cela, n'est ce pas?

— Je ne le sais que depuis quelques jours, observa M. Jouval.

— Le temps ne fait rien, dit Laurent; donc

allons droit au fait. J'ai appris au régiment à ne pas m'amuser en route. Vous avez prêté quinze ou vingt mille francs à Michel.

— Vingt mille, dit M. Jouval.

— C'est pour les prendre à mon compte que je suis venu.

— Ah! ah! fit l'usurier.

— Mais, reprit Laurent, j'ai beau avoir quitté le pays, monsieur Jouval, je n'ai rien oublié et je connais mon monde.

— Eh bien?

— Je sais ce que tout le monde sait; vous êtes un malin, monsieur Jouval.

— Malin, je ne dis pas, dit l'usurier en souriant, mais je suis un honnête homme.

— Je ne dis pas, fit Laurent, ça va souvent ensemble, malin et honnête; donc vous êtes malin.

— Où est le mal?

— Et vous n'avez pas prêté de l'argent à Michel sans prendre vos sûretés?

— Naturellement.

— Comme il vous était difficile de prendre une hypothèque sur le moulin, vu que Michel, qui depuis six mois passe pour le fils de ma mère, n'a pas été reconnu comme tel par un jugement, vous lui avez fait écrire une lettre,

— Ah! vous savez cela.

— Une lettre dans laquelle il vous dit la vérité et convient qu'il est bien le fils du père Brûlart et non celui de feu Jean Tiercelin, mon père.

— Je ne dis pas non.

— Eh bien! poursuivit Laurent, qui prit une attitude résolue, vous pensez bien que je ne prendrai la dette de Michel à ma charge que si vous me donnez cette lettre qui est la preuve du mensonge de Michel, et de ma légitimité, par conséquent.

— C'est trop juste, dit M. Jouval.

L'usurier avait fait ce calcul :

— Laurent va me faire un autre billet... Allons! le moulin sera peut-être à moi quelque jour...

CHAPITRE LXV

Laurent continua :

— M. Loiseau m'a tout dit.

— Comment! tout? fit M. Jouval qui fronça légèrement le sourcil.

— Il paraît que vous avez prêté de l'argent à Michel en deux fois.

— C'est vrai.

— Avec la première somme, vous lui avez fait écrire la lettre dont je vous parle.

— Eh bien !

— Avec la seconde...

Laurent s'arrêta, et un nuage passa sur le front de M. Jouval qui pensait que maître Loiseau aurait pu bavarder un peu moins.

— Ah ! fit Laurent, excusez-moi, mais il faut parler clairement. Michel a un peu perdu la tête quand il a su que j'arrivais.

— Dame ! fit naïvement M. Jouval, il y avait de quoi.

— Heureusement que le père Brûlart avait plus de sang-froid. Le vieux drôle est allé m'attendre sur la route et il a tiré sur moi comme sur un lapin...

— Vous savez cela ! exclama M. Jouval.

— Pardine ! et vous aussi, puisque vous avez fait écrire à Michel une seconde lettre.

— Ce Loiseau est un vrai bavard ! murmura M. Jouval avec un accent de dépit.

— Il faut vous dire, reprit Laurent, que lorsqu'on a tiré sur moi, j'ai bien entendu les deux coups de feu.

— Ah ! fit l'usurier.

— Et que, dès le lendemain, j'étais fixé. Je savais que c'était mon prétendu père qui m'avait fait cette politesse. Par conséquent, il ne faut pas en vouloir à M. Loiseau, qui est tout à fait votre ami.

— Vraiment! ricana M. Jouval.

— Et qui discute joliment bien vos intérêts.

— Comment cela ?

— Un autre m'aurait dit : Rendez les vingt mille francs, et on vous donnera les deux lettres.

— Et lui, qu'a-t-il dit ?

— Il m'a fait comprendre que ces deux lettres avaient une valeur et qu'il était juste que je vous en tinsse compte.

— Ah! il a dit cela.

— Oui, et nous sommes tombés d'accord. L'une dans l'autre, les deux lettres valent deux mille cinq cents francs pièce. C'est donc cinq mille francs à ajouter.

— Soit, dit M. Jouval, qui voyait s'accroître les chances qu'il avait de mettre un jour sa griffe sur le moulin à mesure que le chiffre de la dette augmentait.

— C'est donc vingt-cinq mille francs que je vous dois, continua froidement Laurent.

— Vous reconnaissez la dette ?

— Certainement.

M. Jouval se leva, ouvrit son secrétaire et y prit un petit portefeuille dans lequel se trouvaient divers papiers.

— Voici les deux billets de Michel, dit-il.

— Bon ! fit Laurent.

— Ensuite ses deux lettres...

— Parfait.

— Je vois que nous sommes près de nous entendre, poursuivit l'usurier. Vous allez me faire un billet à un an, dans lequel nous comprendrons par avance les intérêts et ma commission : six pour cent, et deux de commission, c'est pour rien.

En même temps il étala une belle feuille de papier timbré sur la table.

— Monsieur Jouval, dit Laurent en souriant, vous vous trompez en ce moment-ci.

— Hein ? fit l'usurier qui crut que Laurent se récriait sur le taux de l'intérêt, est-ce que vous trouvez cela trop cher? L'argent est rare, mon garçon, l'année a été mauvaise...

— Vous n'y êtes pas, monsieur Jouval.

— Alors...

— Ecoutez donc, reprit Laurent ; ma mère avait un placement d'argent à faire. Vous sa-

vez, quand on a du bien et un peu d'ordre, on ne mange pas tout son revenu. Mon père a laissé une jolie fortune, mais en quinze ans, ma mère l'a quasiment doublée et nous nous trouvons avoir des économies.

M. Jouval tressaillit et regarda Laurent d'un air effaré.

— Il y a trois semaines, elle a porté chez le notaire de Jargeau un petit sac, en le priant de le placer sur hypothèque.

— Ah! dit l'usurier, qui commençait à comprendre; et ce placement, vous l'avez fait?

— Pas encore; ce qui fait que ma mère, qui sait de quoi il retourne, m'a donné un mot pour le notaire.

M. Jouval se trémoussait sur son siége comme une sibylle sur son trépied.

— Et le notaire m'a remis l'argent, ajouta Laurent.

Ce disant, il déboutonna sa tunique de chasseur et tira de la poche de côté une liasse de billets de banque.

Il y a vingt ans, le billet de banque était rare, sinon complétement inconnu dans les campagnes. Les notaires avaient grand soin de spécifier dans leurs actes que les payements se feraient en espèces et non autrement.

Mais aujourd'hui le billet de cent francs et celui de mille francs circulent à l'aise.

Il y a des banquiers à Châteauneuf et à Jargeau, et les bureaux de poste les moins importants font quelquefois des chargements considérables.

— Comptez, dit froidement Laurent.

En même temps, il éparpilla les billets bleus sur la table, et du même coup il mit la main sur les deux billets et les deux lettres de Michel.

M. Jouval était si stupéfait qu'il ne fit aucune résistance. Quant à Laurent, il mit le tout dans sa poche et se leva.

M. Jouval avait machinalement compté du regard; il y avait bien là vingt-cinq mille francs, et cet argent représentait la ruine absolue de ses espérances à l'endroit du moulin de Brin-d'Amour.

Il poussa donc un énorme soupir, tandis que Laurent s'en allait; mais comme celui-ci allait franchir la porte du cabinet, il le retint.

— Hein? fit Laurent, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Vous n'allez pas, je suppose, porter les deux lettres au procureur impérial? dit M. Jouval d'une voix étranglée.

— Non, dit Laurent en souriant, rassurez-vous... Nous avons l'habitude de laver notre linge sale en famille. Bonsoir.

Et Laurent redescendit, détacha la jument, remonta dans la carriole et reprit le chemin de Brin-d'Amour, où Michel cuvait toujours son vin en rêvant qu'il avait épousé le Grillon.

CHAPITRE LXVI

Le réveil de l'ivresse se traduit ordinairement par un long abrutissement.

Michel dormit jusqu'au soir.

Les étoiles luisaient au ciel quand il s'éveilla. Il se leva en se frottant les yeux, et, s'approchant de la fenêtre, il se dit :

— Qu'est-ce qui m'est donc arrivé?

Il se dirigea vers la porte, et entendit au-dessous de lui un bruit de voix.

C'étaient les domestiques qui étaient à table.

Michel descendit.

La meunière était assise au coin du feu et causait avec Laurent et Noémi.

Le pas lourd et encore inégal de Michel qui arrivait au bas de l'escalier, lequel aboutissait dans la cuisine, leur fit lever la tête.

Tous trois avaient le visage tranquille qui, la veille, avait exaspéré Michel.

Michel n'était plus en colère, du reste; il n'était qu'abruti.

— Quelle heure est-il donc? fit-il.

— Huit heures, répondit Noémi.

— Tu as fait un rude somme, dit Laurent.

— C'est les gars de Férolles qui m'ont fait boire et m'ont chaviré, répondit-il. Est-ce qu'on ne soupe pas aujourd'hui?

— Quand tu voudras.

Mame Suzon fit un signe à une servante qui trempa aussitôt la soupe et la porta dans cette petite salle contiguë à la cuisine et dans laquelle les maîtres du moulin prenaient leurs repas.

Michel se mit à table.

Son abrutissement était tel qu'il mangea sans dire deux paroles, et que, se plaignant d'un violent mal de tête, il quitta la table un quart d'heure après et s'en alla respirer le grand air dans la cour...

Depuis deux jours la température s'était singulièrement radoucie et, comme on était

alors à la fin de février, l'hiver paraissait avoir dit son dernier mot.

Le dégel était venu et, avec lui, la Loire avait subitement grossi.

Michel arriva donc dans la cour et s'assit sur un banc, la tête nue.

Ce banc était tout contre la porte de la cuisine et les gens du moulin causaient assez haut pour que leur conversation arrivât par lambeaux à l'oreille de Michel.

Un des garçons meuniers disait :

— La Loire déborderait une fois encore dans le Val que ça ne m'étonnerait pas.

— Ça nous est bien égal, à nous autres qui sommes à mi-côte, dit une servante; elle aura beau déborder, elle ne montera jamais jusqu'à nous.

— Oui, reprit une troisième voix, il n'y a rien à craindre ici, mais si la Loire couvre le Val, c'est la misère pour toute l'année, et le moulin chômera.

— Voilà qui ne ruinera pas la patronne, reprit le garçon meunier; il y a du pain et des écus sur la planche, ici, à preuve que le mois dernier mame Suzon a voulu faire un placement.

Ces mots firent tressaillir Michel, et il écouta plus attentivement.

— Bah! bah! dit le vieux valet de charrue, la Loire est grosse, mais elle l'est tous les ans à la même époque. Ça ne prouve rien.

— Ça n'empêche pas que M. Loiseau, l'huissier, qui est un demi-monsieur et qui sait beaucoup de choses, disait ce matin que sur le journal on parlait d'une crue qui se faisait en haut du côté de Nevers.

Ce nom de Loiseau éveilla l'attention de Michel qui se souvint que, en effet, l'huissier l'avait ramené le matin.

— C'est possible, reprit une des servantes, qu'il sache beaucoup de choses, ce M. Loiseau, mais quand je l'ai vu venir ici, ça m'a fait un froid...

— Sois donc tranquille, Marianne, répondit le valet de charrue, il n'est pas venu pour saisir. Il a ramené M. Michel, qui était ivre, et c'est tout.

— Mais il a jasé rudement longtemps avec M. Laurent.

— Ça c'est vrai.

— Et quand il a été parti, M. Laurent, le Grillon et la patronne ont jasé à leur tour en grand mystère.

— C'est encore vrai.

Michel sentait quelques gouttes de sueur perler à son front...

— Et, poursuivit un des meuniers, M. Laurent, qui ne pensait guère à aller en route, le matin, m'a fait mettre la jument à la carriole, et il s'en est allé à Jargeau.

Et de Jargeau il a dû aller à Saint-Florentin, car il est revenu par l'autre côté.

Michel sentait ses cheveux se hérisser.

Ainsi Loiseau avait longtemps causé avec Laurent, et Laurent, après avoir tenu conseil, était parti pour Jargeau, et de là il était allé à Saint-Florentin.

Que signifiait donc tout cela ?

Loiseau n'avait-il pas trahi le secret de M. Jouval ? Car Michel ne se faisait pas illusion : M. Jouval n'avait rien de caché pour Loiseau.

Et Michel fut pris d'une telle anxiété qu'il se leva et se mit à arpenter la cour d'un pas fiévreux et saccadé.

Les domestiques sortirent un à un de la cuisine et allèrent se coucher.

Puis, peu après, la lumière qui filtrait au travers de la salle basse s'éteignit à son tour, et Michel comprit que la meunière et le Grillon étaient montés dans leur chambre.

L'agitation de Michel était si grande qu'il faillit aller à Saint-Florentin cette nuit-là; mais comment trouver un prétexte pour se présenter chez M. Jouval à une heure indue? Il finit par triompher à demi de son angoisse, regagna sa chambre et se remit au lit.

Comme on le pense bien, il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Au petit jour, il était sur pied et il descendait dans la cuisine pour y prendre son fusil.

Puis il ouvrit la porte et siffla sa chienne, qui couchait dans un tonneau sous le hangar.

Mais, en ce moment, une main s'appuya sur son épaule.

Michel se retourna et se vit en présence de Laurent.

— Frère, lui dit celui-ci, je voudrais causer un brin avec toi.

Michel tressaillit, puis il eut un accès d'audace.

— Est-ce que tu viens m'annoncer ton départ? fit-il.

— Hein! fit Laurent.

— Car enfin, reprit Michel, il me semble que tu devrais comprendre...

— Comprendre quoi? demanda Laurent avec calme.

— Que tu ne dois pas moisir ici où tu n'as plus rien, dit Michel avec arrogance.

— Nous ne sommes pas du même avis, dit Laurent. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment.

— Et de qui donc?

— De toi.

Sur ces mots Laurent prit Michel par le bras et l'entraîna dans la cour.

Et comme Michel essayait de résister.

— Mais viens donc, dit-il, j'ai promis à M. Jouval de laver notre linge en famille.

A ces mots, Michel devint pâle comme la mort.

CHAPITRE LXVII

Dès lors Michel n'opposa plus la moindre résistance et il se laissa entraîner dans la grande allée d'ormes.

— Ici, dit Laurent, on ne nous entendra point.

Michel ne répondit pas.

— Hier, dit Laurent, Loiseau est venu, tu le sais, puisqu'il t'a trouvé ivre mort sur la route et qu'il t'a mis dans sa voiture.

— Après? fit Michel d'une voix étranglée.

— Mais, reprit Laurent, ce n'était pas pour cela que venait l'huissier.

— Ah!

— Il voulait me voir; il avait à me parler de la part de M. Jouval.

Michel sentit ses cheveux se hérisser.

— Quand il m'a eu fait sa commission, j'en ai parlé à ma mère... car c'est bien ma mère...

— Oh! par exemple! ricana Michel.

— A preuve, dit froidement Laurent, que j'ai comme toi un signe entre les deux épaules.

Et il releva sa blouse et dit :

— Regarde!

Michel recula avec une sorte d'épouvante.

Laurent continua :

— J'ai donné vingt mille francs à M. Jouval qui m'a rendu tes deux billets... Tiens, les voilà!...

Michel jeta un cri.

— Et cinq mille francs pour tes deux lettres; comprends-tu, à présent?

Les instincts féroces de Michel se réveillèrent; si en ce moment il avait eu son fusil à

la main, peut-être eût-il commis un crime et assassiné son frère de lait.

Mais Laurent, en le poussant hors de la cuisine, ne lui avait pas donné le temps de le prendre. Alors le garnement fut pris d'un accès de rage folle.

— Ah! c'est comme ça, dit-i!, eh bien, je nierai ma signature... Vous êtes tous des canailles!... et vous voulez me prendre mon bien... Ce n'est pas toi qui es le fils de la maison, c'est moi... J'irai trouver des avocats... ils plaideront... Je ferai un procès... il y a toujours à boire et à manger dans un procès... On verra!...

Laurent haussait les épaules.

— Ecoute donc, dit-il encore, au lieu de te fâcher, tu ferais mieux de réfléchir à ce que tu as fait; tu as commis un faux, tu as voulu me voler mon héritage et tu as payé ton père pour m'assassiner; tu ne peux le nier, puisque tu l'as signé de ta main. Si j'envoyais ta lettre à Orléans, les gendarmes t'emmèneraient ce soir même.

Mais, ma mère et moi, nous ne voulons rien de tout cela. Ce que nous voulons, c'est que tu t'en ailles, et nous sommes prêts à te donner quelques milliers de francs pour que tu

puisses quitter le pays et ne pas mourir faim.

Michel se voyait démasqué; mais après ce coup de foudre, il se redressait et son audace croissait en raison directe des charges qui l'accablaient.

— Faites tout ce que voudrez, dit-il, je me moque de vous! et des gendarmes... et du bon Dieu... et du tremblement... Vous êtes trop bêtes pour me livrer à la justice... vous n'oserez pas... Aussi je reste...

Et il frappait du pied avec fureur en parlant ainsi, et ses lèvres étaient bordées d'une écume sanglante.

Ce n'était plus un homme, c'était une bête fauve.

Laurent avait conservé tout son calme.

— Malheureux! dit-il, nous n'aurons pas besoin de te livrer à la justice, la justice est à ta recherche.

— Ah! vous m'avez dénoncé! hurla Michel. Ah! brigrands! Ah! misérables... Mais vous me le payerez... et M. Jouval aussi... Je mettrai le feu au moulin... Je tirerai sur M. Jouval comme sur un chien enragé...

— Ce n'est ni Jouval, ni moi qui t'avons dénoncé, dit Laurent, c'est toi-même... Il y a

cinq jours, tu as étranglé la Pitache et tu l'as jetée dans la Loire; et, comme elle essayait de remonter sur la berge, tu l'as assommée d'un coup de crosse de ton fusil.

Ces dernières paroles épouvantèrent Michel.

Son audace tomba tout à coup; son visage empourpré devint d'une pâleur mortelle, et il demeura muet, la bouche béante, attachant sur Laurent un regard éperdu.

— Mais, reprit Laurent, le bon Dieu prend toujours sa revanche tôt ou tard; la Pitache n'est pas morte...

Et comme Michel reculait encore :

— Des mariniers qui descendaient la Loire ont vu quelque chose de noir qui flottait sur l'eau, en aval du pont de Jargeau.

Ils l'ont repêché. C'était la Pitache que ses vêtements avaient soutenue.

Elle n'était qu'évanouie et on l'a transportée à l'hospice d'Orléans. Tiens, lis, si tu en doutes...

Et Laurent tira de sa poche le dernier numéro du *Loiret* qui contenait ce fait divers :

« Hier, on a transporté d'urgence, à l'hospice, une femme qui a été repêchée dans la Loire. Elle a reçu un coup sur la tête d'un

instrument contondant, et cette affreuse blessure paraît avoir altéré sa raison.

Elle raconte qu'elle a été étranglée et jetée à l'eau par un homme qui lui a volé trois mille francs ; mais jusqu'à présent elle n'a pas pu dire le nom de son assassin.

D'après un malade qui se trouve à l'hospice dans la même salle, cette femme se nommerait la Pitache, serait diseuse de bonne aventure de son état, et native des environs de Jargeau.

La justice a ouvert une enquête, et on a tout lieu d'espérer que la malheureuse finira par prononcer le nom de son assassin. »

— Eh bien ! dit alors Laurent, consentiras-tu à partir, maintenant ?

Michel était comme foudroyé. Un tremblement nerveux s'était emparé de tous ses membres, et il chancelait sur ses jambes qui semblaient ne plus pouvoir supporter le poids de son corps.

Laurent le reprit par le bras.

— Viens au moulin, dit-il, nous te donnerons de l'argent, ma mère et moi. Il est à peine jour ; tu as le temps de filer, de gagner le plateau de Sologne et de courir à travers bois jusqu'à la station de la Motte-Beuvron. Là tu

prendras le chemin de fer; tu t'en iras à Paris, et que Dieu te garde !

Et Michel, cette fois, se laissa entraîner par Laurent; il ne lui opposa plus aucune résistance.

Mame Suzon était levée :

— Mon enfant, dit-elle avec douceur, tu nous as fait bien du mal, mais le bon Dieu nous commande de pardonner les offenses. Aussi je te pardonne... et je ne te maudis pas.

Le Grillon parut à son tour.

— Michel, dit la jeune fille, vous avez voulu assassiner mon fiancé; mais il vous a pardonné, et je ne serai pas plus mauvaise que lui; moi aussi je vous pardonne!

La meunière avait un sac d'écus à la main.

— Prends, dit-elle, va-t'en, et que Dieu te préserve de tomber aux mains de la justice qui ne te pardonnerait pas, elle!...

Cette fois le misérable fut vaincu; le pardon de ces honnêtes gens remua dans son cœur une fibre qui n'avait jamais vibré jusque-là, la fibre du repentir.

Et au lieu de prendre l'argent qu'on lui tendait, il se mit à genoux.....

ÉPILOGUE

I

Un mois s'était écoulé et on touchait aux premiers jours d'avril.

Ce mois avait été fécond en événements.

D'abord Laurent avait épousé sa jolie cousine Noémi, et mame Suzon avait dansé toute la soirée, le jour des noces, en disant :

— Je savais bien que le grillon porte bonheur aux maisons qu'il habite; et si nous avons été un moment malheureux, c'est que le bon Dieu voulait nous éprouver et savoir si nous étions dignes d'être heureux.

Michel avait disparu.

Qu'était-il devenu, où était-il allé?

Nul n'aurait pu le dire.

La province, si cancanière d'ordinaire, a quelquefois du bon; il y avait eu comme un mot d'ordre de Jargeau à Châteauneuf, à dix lieues en amont et en aval de la vallée de la Loire.

Ce mot d'ordre avait consisté à ne point parler de Michel. On avait bien su la vérité,

on avait bien appris la mort tragique du père Brûlart, on avait bien deviné qui il fallait accuser de l'assassinat de la Pitache, mais on ne l'avait pas dit.

Il suffisait que Michel, le mauvais garnement, eût passé pendant un moment pour le fils de mame Suzon, pour que chacun prît garde à vouloir chagriner les gens du moulin. Enfin, la justice elle-même avait suspendu son enquête; la Pitache était morte folle et n'avait point prononcé le nom de son assassin.

Pour tout le monde, il était notoire que Michel avait quitté le moulin.

Seulement, les uns disaient qu'on l'y avait caché pendant quelques jours; d'autres qu'il était parti le jour même où il avait été prouvé qu'il n'était qu'un imposteur.

Il en était qui assuraient qu'il était allé à Paris chercher fortune, emportant une somme d'argent que la généreuse meunière lui avait donnée.

D'aucuns croyaient, au contraire, que, dans un accès de désespoir, il s'était noyé.

Enfin, un petit gardeur de vaches affirmait l'avoir rencontré dans ces vastes sapinières qui commencent au plateau de Sologne et s'étendent jusqu'à Romorantin.

Il était un autre personnage de ce récit qui s'était passablement effacé aussi depuis un mois.

Ce personnage était M. Jouval.

M. Jouval s'était mis au lit le soir même du jour où Laurent Tiercelin était venu payer la dette de Michel, et lui avait arraché les deux lettres qui pouvaient conduire ce misérable à l'échafaud.

C'était un homme sanguin que M. Jouval, et la ruine de ses secrètes espérances, qui avaient le moulin pour objectif, lui avait occasionné une espèce d'attaque d'apoplexie.

Une saignée pratiquée à temps par le docteur Rousselle avait sauvé sa vie compromise; mais l'usurier n'en était pas moins resté trois semaines au lit.

Pendant ces trois semaines, toute la population agricole des environs avait respiré.

Il n'était pas un vigneron, pas un fermier, pas un pauvre petit journalier, qui, de près ou de loin, ne fût sous la griffe de cet Harpagon de village.

Quand on l'avait dit malade à mourir, on avait espéré, et plus d'un pauvre diable s'était écrié :

Le bon Dieu serait-il donc juste à la fin!

Oui, certes, la Providence est toujours juste;

mais elle fait quelquefois attendre l'heure terrible de la réparation, et cette heure n'était pas encore venue sans doute pour M. Jouval, car l'usurier se rétablissait peu à peu.

Enfin, le docteur lui permit de quitter son lit.

Alors son premier soin fut de se traîner jusqu'à cette fenêtre qui donnait sur la Loire et de laquelle il apercevait le Val et ces deux belles fermes qu'il avait acquises par le vol et l'usure. Son bon ami l'huissier Loiseau était auprès de lui.

— Ah! compère, lui dit celui-ci, voyez donc comme la Loire est grosse. Le gravier de l'île aux Lapins a disparu.

— Peuh! fit Jouval, ce n'est pas cette année encore que la Loire quittera son lit.

— Hum! fit Loiseau, ce n'est pas ce que dit le journal.

— Que dit-il donc?

— Que la fonte des neiges est commencée, et qu'on craint une crue dans huit ou dix jours.

— Les digues sont bonnes.

— Je ne dis pas, reprit l'huissier. Mais cependant...

— Cependant quoi?

— Savez-vous que si la jetée qui est en amont de vos deux fermes venait à crever, vos deux fermes ne vaudraient pas grand'chose le lendemain ?

— Elle ne crèvera pas.

— Hier, poursuivit l'huissier, le conducteur des ponts et chaussées disait au café de *l'Univers* que la jetée n'est pas très-solide, et que si la crue était forte, il ne répondrait de rien.

Cette conversation, en jetant une vague inquiétude dans l'âme de M. Jouval, avait néanmoins hâté sa convalescence.

Quatre jours après, le médecin lui permit de sortir ; alors il se fit conduire dans le Val en voiture, et alla passer au pont de Châteaunèuf.

Il trouva ses fermiers inquiets, sinon effrayés.

La Loire montait toujours.

— Vous êtes tous des imbéciles, leur dit M. Jouval, il n'y a pas de danger.

— C'est égal, monsieur, lui dit un des fermiers, j'ai envoyé tout mon grain à Saint-Denis qui est sur la hauteur.

— Moi, dit l'autre, si ça ne baisse pas demain, je déménage mes vaches, mes moutons et mes chevaux ; c'est bien assez de perdre la récolte qui est dans la terre, sans perdre encore son outillage et ses capitaux.

M. Jouval haussa les épaules ; mais il reprit néanmoins, fort soucieux, le chemin de Saint-Florentin.

Il était alors sept heures et demie du soir et presque nuit déjà.

M. Jouval, trop faible encore pour conduire, avait chargé de ce soin ce petit bonhomme qui remplissait chez lui une demi-douzaine de fonctions.

— Va-t'en jusqu'à la jetée et prends le chemin charretier qui y conduit, lui dit-il.

Le gamin obéit.

M. Jouval mit pied à terre, laissa le cabriolet en contre-bas de la jetée et monta dessus.

La Loire était effrayante. Elle roulait une eau limoneuse et noire qui venait battre les dernières assises de la digue.

— Encore un pied, et elle déborde, pensa l'usurier.

La jetée était solide.

M. Jouval se mit à la suivre l'espace de cent mètres environ, se tournant parfois vers ses fermes qui occupaient un espace de quatre kilomètres carrés ; et, fronçant le sourcil à la pensée que ces champs fertiles pouvaient être transformés, en une nuit, en une vaste plaine de gravier.

Il remonta ainsi jusqu'à une épaisse touffe de saules qui croissaient au bord du fleuve...

Et comme il n'en était plus qu'à vingt pas, une forme noire se dressa au milieu.

Cette forme noire était un homme.

Cet homme avait à la main un fusil dont l'extrémité du canon était couvert par un guidon de papier blanc, selon l'usage des braconniers qui vont à l'affût.

M. Jouval s'était arrêté en ce moment, et il regardait le fleuve immense et grondeur.

Sa silhouette se détachait sur le ciel d'un gris cendré, où glissait un dernier rayon du crépuscule.

— Quel beau point de mire! murmura cet homme en portant la crosse de son fusil à son épaule, et en couchant sa tête sur le tonnerre pour ajuster.

Mais comme il allait presser la détente, il s'arrêta.

A son tour il promena un long regard sur le fleuve qui montait toujours.

— Non, non, murmura-t-il, pas encore!... plus tard!...

Et il se rejeta dans le fouillis de saules et d'ajoncs qui était aussi serré qu'un bauge de sangliers et disparut.

M. Jouval n'avait rien vu; il n'avait même pas entendu craquer les branches des saules, et, ce soir-là, il rentra sain et sauf à Saint-Florentin.

II

A Saint-Florentin commençait à régner un certain émoi. Le maire avait fait afficher une dépêche transmise par le préfet de l'Allier au préfet du Loiret, laquelle dépêche annonçait une crue formidable pour le lendemain, huit heures du matin.

Le conducteur de la voiture de Gien avait apporté les nouvelles les moins rassurantes.

Tout le monde s'était réuni sur la place, devant la mairie; M. Jouval passa devant pour rentrer chez lui.

Il fit arrêter le cabriolet et mit pied à terre, pour savoir ce qu'on disait.

Là il apprit que la plupart des habitants du Val avaient résolu de déménager leurs grains et leurs bestiaux, à tout événement.

Les uns disaient que la Loire ne quitterait pas son lit; les autres prétendaient, au contraire, que tous les ponts seraient emportés pendant la nuit.

L'usurier regagna son domicile et trouva l'huissier Loiseau assis au coin du feu.

— Eh bien, lui dit celui-ci, que vous disais-je?

— Bah! répondit M. Jouval, il n'y a pas de mal jusqu'à présent. Attendez demain...

— Compère, reprit Jouval, dont l'esprit fut traversé par une idée subite, est-ce que vous avez grande confiance dans Jérôme Lamy?

Ce Jérôme Lamy, dont parlait l'usurier, était le fermier du Val de chez qui il venait.

Il avait pris la plus grosse ferme, confié l'autre à son neveu, qui était en même temps son gendre, et par le fait, bien qu'il eût deux fermes, M. Jouval n'avait qu'un fermier, qui répondait de tout et faisait les payements pour deux.

— Pourquoi me demandez-vous ça, compère? fit l'huissier Loiseau. Voilà trente ans que Jérôme Lamy est dans le Val, il a toujours payé; il est vrai que vous l'avez augmenté de 3,000 francs, profitant de ce que son bail finissait et que vous trouviez à louer plus cher.

Comme il ne s'était pas précautionné d'une autre ferme, qu'il avait son outillage au grand complet, que d'ailleurs ses enfants étaient presque tous nés à la Mulotière, il en a passé par où vous avez voulu.

— Dame! fit naïvement M. Jouval. Mais enfin pensez-vous qu'il payera à échéance?

— Sans doute, à moins que l'inondation ne le ruine.

— C'est que le drôle a déménagé son grain et l'a porté à Saint-Denis.

— Il a eu tort, dit Loiseau, le grain ne le garantit pas du loyer.

— Et son neveu qui parle d'envoyer à Saint-Denis ses vaches et ses chevaux.

— Compère, dit Loiseau, voulez-vous un bon conseil?

— Parlez...

— A votre place, je m'en irais coucher à la Mulotière et je ne permettrais pas qu'ils enlevassent rien. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Vous avez raison, dit Jouval; les gredins n'emporteront leur outillage que lorsqu'ils m'auront payé.

Et M. Jouval commanda à son factotum de donner de l'avoine à la jument, annonçant qu'il repartirait le soir; mais sa femme et sa fille s'y opposèrent, et Loiseau finit par se ranger à leur avis, et dit :

— Attendons demain.

Pendant la nuit une grande animation ne

cessa de régner sur les deux rives de la Loire. Les voitures publiques qui passèrent à deux heures du matin laissèrent les plus tristes nouvelles de la haute Loire.

A Cosne, à la Charité, les ponts étaient emportés comme des fétus de paille.

Le café de *l'Univers* demeura ouvert pendant toute la nuit.

Enfin, au petit jour, comme à peine une bande blanchâtre courait à l'horizon, M. Jouval, qui n'avait pas fermé l'œil, se précipita vers sa fenêtre et regarda dans le Val.

Alors il poussa un cri de rage.

La Loire était bien encore dans son lit, mais elle couvrait les déversoirs, et toute la plaine du Val ressemblait à un champ de bataille après la victoire.

De longues files d'hommes, de femmes et de bestiaux encombraient les chemins, qui se dirigeant vers Jargeau, qui remontant vers Châteauneuf; les uns poussant devant eux des chariots où étaient entassés pêle mêle des hardes, des meubles, des sacs de blé et de farine; les autres activant la marche lente du bétail.

— Ah! les brigands! s'écria M. Jouval en songeant à ses fermiers, eux aussi ils déménagent; je ne veux pas de ça, moi, je veux être payé.

Et il s'habilla à la hâte, réveilla Loiseau qui dormait de ce paisible sommeil qui est l'apanage d'une conscience d'huissier pure et tranquille, fit atteler sa jument et ne voulut plus rien entendre.

Sa femme lui disait vainement :

— Pourquoi veux-tu aller à la Mulotière? Il y a danger à passer sur le pont.

— Je veux mon argent! hurlait l'usurier.

L'huissier consentit à l'accompagner, et ils remontèrent jusqu'à Châteauneuf ; mais là l'eau commençait à battre le tablier du pont, qui était en fil de fer.

— Compère, dit maître Loiseau, il y a danger à passer sur le pont; je ne vais pas plus loin.

M. Jouval ne tint aucun compte de l'avertissement de l'huissier, et comme le petit bonhomme hésitait également, il le jeta à bas du cabriolet, prit les guides et fouetta la jument, qui s'élança sur le pont.

L'usurier fut le dernier à y passer, mais il arriva de l'autre côté sans accident.

Alors il se lança à fond de train vers la Mulotière, qui était sa ferme la plus proche et celle qu'habitait Jérôme Lamy.

Mais il arriva trop tard ; les fermiers avaient

fui; la basse-cour, les étables, les granges, tout était désert.

Le sol jonché de paille, les meubles entassés dans le haut de la maison, attestaient que toute la nuit avait été employée à déménager.

M. Jouval poussait des cris de rage; il laissa son cabriolet dans la cour et monta sur le toit de la maison pour mieux voir au loin.

Soudain ses cris de rage se changèrent en une stupeur muette.

La jetée de la Loire venait de crever et le fleuve se répandait dans la plaine comme un torrent dévastateur.

Il n'y avait pas deux cents mètres de distance des bâtiments de la Mulotière à la berge qui venait de disparaître sous l'eau.

M. Jouval sentit ses cheveux se hérisser.

Le fleuve arrivait terrible, écumant, déracinant les arbres et roulant comme des cailloux les énormes pierres de la jetée.

M. Jouval voulut fuir; il descendit en toute hâte et chercha sa jument et son cabriolet des yeux.

La jument épouvantée, obéissant à ce merveilleux instinct du danger qu'ont les animaux, s'était élancée hors de la cour, avait brisé le cabriolet contre la borne de la porte

charretière, et fuyait à travers la plaine, traînant après elle les débris.

L'eau commençait à entrer dans la cour.

La terreur de M. Jouval augmentant, il remonta sur le toit.

L'eau arrivait toujours, et la plaine disparaissait sous elle pour faire place à un lac immense.

.....

Et trois heures après, l'usurier était encore sur le toit de la Mulotière, voyant l'eau qui montait toujours, et le Val qui ressemblait à une mer.

Les murs des petits bâtiments croulaient un à un, les portes des étables et du rez-de-chaussée de la maison étaient noyées ; il n'y avait plus que le toit de la Mulotière hors de l'eau.

Et M. Jouval, ivre d'épouvante, se tenait accroché tout en haut de ce toit, explorant l'horizon d'un œil éperdu et se demandant si personne ne viendrait à son secours.

Soudain il jeta un cri, son cœur battit et il se crut sauvé.

Une barque venait d'apparaître sur ce lac bouillonnant, dont le niveau s'élevait sans relâche.

Cette barque qu'un homme manœuvrait habilement avec une perche, M. Jouval la reconnut.

C'était la sienne!

Elle s'approchait rapidement, et à mesure l'usurier cherchait à reconnaître celui qui la montait.

Mais cet homme avait la tête couverte d'un grand chapeau et M. Jouval ne pouvait voir son visage.

Cependant c'était un garçon habile, courageux et robuste, car il parvint à vaincre le courant et s'approcha de la maison assez pour accrocher tout à coup sa perche à l'angle du toit. Alors M. Jouval poussa un nouveau cri. Il avait reconnu cet homme.

C'était Michel Brûlart.

Michel Brûlart saisit à deux mains une poutre du toit, s'y cramponna, puis d'un vigoureux coup de pied, il repoussa la barque au large.

— Que fais-tu, misérable? hurla M. Jouval, voyant cette barque qui pour lui, un moment, avait été le salut, emportée par le courant.

Michel monta sur le toit et vint à lui :

— Je veux mourir avec vous, dit-il en ricanant; notre heure est venue, monsieur Jouval.

Voici trente nuits que je te guette, brigand, ajouta-t-il ; hier soir je t'ai tenu au bout de mon fusil, mais je n'ai pas tiré ; non, la mort eût été trop douce pour toi, comme ça.

Et Michel vint s'asseoir auprès de Jouval frappé d'horreur, disant encore :

— J'ai travaillé toute la nuit, avec un pic de carrier, et c'est moi qui ai crevé la jetée.... comprends-tu maintenant !...

.....

Des hauteurs de Saint-Florentin, on apercevait le toit de la Mulotière sur lequel deux hommes se tenaient debout attachés à un tuyau de cheminée.

L'eau montait toujours et sans cesse, et elle arriva au niveau du toit.

Mme Jouval et sa fille avaient offert des sommes énormes à qui oserait monter en barque pour aller sauver l'usurier, mais personne ne se présenta.

Cela dura une heure encore; l'eau couvrit le toit, puis on vit les deux hommes, qui se tenaient auprès l'un de l'autre, en avoir jusqu'à la ceinture.

Puis l'eau monta encore et toujours...

On n'aperçut plus que leurs têtes...

Et puis les têtes disparurent à leur tour et le fleuve dévastateur passa dessus.

Saint-Florentin et le reste de la contrée étaient délivrés à jamais de ce tyran qui s'était appelé M. Jouval.

.



FIN

Paris. — Typographie E. Panckoucke et Cie, quai Voltaire, 13.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE E. DENTU

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

ROMANS ET NOUVELLES

Collection grand in-18 jésus, impression de luxe

à 3 francs le volume

PHILIBERT AUDEBRAND...	Les Mariages d'aujourd'hui.....	1 vol.
Mme OLYMPE AUDOUARD..	Comment aiment les hommes.....	1 —
—	Guerre aux hommes.....	1 —
PAUL AVENEL.....	Le Duc des moines.....	1 —
—	Les Lipans.....	1 —
—	Les Calicots.....	1 —
ÉLIE BERTHET.....	Le Fermier Reber.....	1 —
—	La Maison des deux sœurs.....	1 —
FÉLIX BONNAL.....	Les Souffrances d'un amoureux....	1 —
E. CAPENDU.....	Dolorès.....	1 —
—	L'Étudiant de Salamanque.....	1 —
—	Marcof le Malouin.....	1 —
—	Le Marquis de Loc Ronan.....	1 —
—	Le Chat du Bord.....	1 —
—	Le Capitaine Crochetout.....	1 —
A. DE CESENA.....	Les Belles pécheresses.....	1 —
DESNOYERS ET PERCEVAL..	Une Femme dangereuse.....	1 —
DU CASSE.....	Quatorze de dames.....	1 —
H.-ÉMILE CHEVALIER.....	Le Pirate du Saint-Laurent.....	1 —
JULES CLARETIE.....	Une Drôlesse.....	1 —
—	Mademoiselle Cachemire.....	1 —
L. COLET.....	Les Derniers marquis.....	1 —

LIBRAIRIE DE E. DENTU, PALAIS-ROYAL

ROMANS ET NOUVELLES, A 3 FR. LE VOLUME

Comtesse Dash.....	Une Femme libre..	1	vol.
—	Les Soupers de la Régence.....	1	—
Alfred Delvau.....	Les Amours buissonnières.....	1	—
—	Les Lions du jour.....	1	—
George Éliot.....	La Famille Tulliver.....	2	—
Étienne Énault.....	Comment on aime.....	1	—
—	Le Roman d'une Altesse.....	1	—
—	Le Dernier amour.....	1	—
—	Histoire d'une Conscience.....	1	—
—	L'Enfant trouvé.....	2	—
Mme Marie de l'Épinay..	Contes de nuit.....	1	—
Expilly.....	Aventures du capitaine Cayol.....	1	—
Octave Féré et St-Yves.	Les Chevaliers d'aventures.....	1	—
—	Un Mariage royal.....	1	—
—	Les Amours du comte de Bonneval.	1	—
—	Les Quatre femmes d'un Pacha...	1	—
Paul Féval.....	Aimée.....	1	—
—	Le Capitaine Fantôme.....	1	—
—	Les Filles de Cabanil.....	1	—
—	La Cosaque.....	1	—
—	L'Hôtel Carnavalet.....	1	—
—	La Cavalière.....	2	—
—	La Duchesse de Nemours.....	1	—
—	Madame Gilblas.....	2	—
—	Les Belles de nuit.....	2	—
—	Bouche de fer.....	1	—
—	Les Deux femmes du Roi.....	1	—
—	Le Drame de la jeunesse.....	1	—
—	Les Errants de nuit.....	1	—
—	La Fabrique de mariages.....	1	—
—	La Garde noire.....	1	—
—	Jean Diable.....	2	—
E. Feydeau.....	Catherine d'Overmeire.....	2	—
—	Sylvie.....	1	—
Fortunio.....	Amour de Geneviève.....	1	—
—	La Lionne amoureuse.....	1	—
Émile Gaboriau.....	Les Cotillons célèbres.....	2	—
É. et J. de Goncourt...	Les Hommes de Lettres.....	1	—
Gondrecourt.....	Le Pays de la Peur.....	1	—
—	Le Pays de la Soif.....	1	—
Gonzalès.....	Une Princesse russe.....	1	—
—	Les Amours du Vert-Galant.....	1	—
Ch. d'Héricault.....	Les Amours d'un diplomate.....	1	—
L. Jourdan.....	Un Hermaphrodite.....	1	—
—	Les Martyrs de l'amour.....	1	—
V. Koning.....	Les Coulisses parisiennes.....	1	—
—	Voyage autour du demi-monde...	1	—

LIBRAIRIE DE E. DENTU, PALAIS-ROYAL

ROMANS ET NOUVELLES, A 3 FR. LE VOLUME

AYLIC LANGLÉ.....	La Toile d'araignée.....	1 vol.
G.-A. LAWRENCE.....	L'Épée et la Robe.....	1 —
—	Frontière et Prison.....	1 —
—	Honneur stérile.....	2 —
—	Guy Livingstone.....	1 —
—	Maurice Dering.....	1 —
H.-T. LEIDENS.....	Le Manuscrit de ma cousine.....	1 —
LEMERCIER DE NEUVILLE..	I. Puppazzi.....	1 —
HIPPOLYTE LUCAS.....	La Pêche d'un mari.....	1 —
—	Madame de Miramion.....	1 —
CH. MAQUET.....	La Passion de mon oncle.....	1 —
A. MARX.....	Histoires d'une minute.....	1 —
MANÉ.....	Paris amoureux.....	1 —
—	Paris viveur.....	1 —
—	Paris mystérieux.	1 —
MARY-LAFON.....	Coutumes de la vieille France.....	1 —
MICHEL MASSON.....	La Gerbée, Contes de famille.....	1 —
A. MAZON.....	Le Vieux musicien.....	1 —
ANTONY MÉRAY.....	Tribulations d'un joyeux monarque.	1 —
MOCQUARD.....	Jessie.....	2 —
XAVIER DE MONTÉPIN.....	Le Drame de Maisons-Laffitte.....	1 —
—	Le Moulin Rouge.....	1 —
C. DE MOUY.....	Raymond	1 —
ISABINE DE MYRA.....	Voilà l'homme.....	1 —
RAOUL DE NAVERY.....	Le Bonheur dans le Mariage.....	1 —
L. NOIR.....	Aventures de Tête-de-Pioche.....	1 —
—	Jean le Dogue.....	1 —
PARSEVAL-DESCHÊNES....	Mémoire d'un Billet de Banque...	1 —
PONSON DU TERRAIL.....	Le Chambrion	1 —
—	Les Drames de Paris.....	3 —
—	Les Exploits de Rocambole.....	3 —
—	La Résurrection de Rocambole....	5 —
—	Le Dernier mot de Rocambole....	3 —
—	Un Crime de jeunesse.....	1 —
—	Les Gandins.....	2 —
—	L'Héritage d'un comédien.....	1 —
—	La Jeunesse du roi Henri.....	5 —
—	Mémoires d'une Veuve.....	1 —
—	Les Nuits de la Maison-Dorée.....	1 —
—	Le Castel du Diable.....	1 —
—	Les Héritiers du Commandeur....	1 —
—	Les Nuits du quartier Bréda.....	1 —
—	Pas de chance.....	2 —
JULES PRÉVEL.....	Les Stations de l'amour.....	1 —
Mme URBAIN RATTAZZI....	Mademoiselle Million.....	1 —
E. RICHEBOURG.....	L'Homme aux lunettes noires.....	1 —
A. ROBERT.....	La Guerre des Gueux.....	1 —

LIBRAIRIE DE E. DENTU, PALAIS-ROYAL

ROMANS ET NOUVELLES, A 3 FR. LE VOLUME

H. Rochefort.....	Petits mystères de l'hôtel des Ventes.	1 vol.
J. Ruffini.....	Lavinia.....	2 —
—	Le Docteur Antonio.....	1 —
H. de Saint-Georges....	Jean le Matelot.....	1 —
—	Le Pilon d'argent.....	1 —
Eugène Scribe.....	Fleurette la Bouquetière.....	1 —
—	Noélie.....	1 —
Thérésa (Mlle).....	Mémoires.....	1 —
Ivan Tourgueneff.....	Une Nichée de gentilshommes....	1 —
Louise Vallory.....	Un Amour vrai.....	1 —
Henry Vié.....	Le Dernier amour de Cinq-Mars...	1 —
—	La Muscadine.....	1 —
De Viel-Castel.....	Le Testament de la danseuse.....	1 —
Femme de chambre.....	Mémoires écrits par elle-même...	1 —
A******	Les Amis de Madame.....	1 —
A******	Les Amazones de Paris.....	1 —

Collection grand in-18 jésus à 3 francs 50 le volume

Du Casse.....	Les Suites d'une partie d'écarté....	1 vol.
A. Gouet.....	Une Caravane dans le désert.....	1 —
—	La Dette de famille.....	1 —
Émile Gaboriau.....	L'Affaire Lerouge.....	1 —
J. de Saint-Félix.....	Les Nuits de Rome.....	1 —
Société des gens de lettres.....	Les Plumes d'or.....	1 —
Iyan Tourgueneff.....	Nouvelles Scènes de la vie russe...	1 —

Collection grand in-18 jésus à 2 francs le volume

Amédée Achard.....	Le Roman du mari.....	1 vol.
O. Audouard.....	Histoire d'un Mendiant.....	1 —
Raoul Bravard.....	Le Médecin de la mort.....	1 —
Champfleury	M. Tringle.....	1 —
Mme C. Coignet.....	Les Mémoires de Marguerite.....	1 —
Ét. Énault.....	Le Vagabond.....	1 —
Benjamin Gastineau....	Vie en chemin de fer.....	1 —
Ch. d'Héricault.....	Les Extravagances du hasard.....	1 —
Mme la Mise de la Grange.	La Marquise d'Egmet.....	1 —
A. Lebailly.....	Maria Grazia.....	1 —
E. Manuel.....	Les Joies dédaignées.....	1 —

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18 jésus. — Collection à 3 fr. le volume.

Les Nuits du quartier Bréda.
1 volume inédit.

La Jeunesse du roi Henri.
I. La belle Argentière. 1 vol.
II. La Maîtresse du roi de Navarre. 1 vol.
III. Les Galanteries de Nancy la belle. 1 vol.
IV. Les Aventures du Valet-de-Cœur. 1 vol.
V. Les Amours du Valet-de-Trèfle. 1 vol.
VI. La Saint-Barthélemy. 1 vol.
VII. La Reine des Barricades.

Les Gandins.
MYSTÈRES DU DEMI-MONDE.
I. Les Hommes de cheval. 1 v.
II. L'Agence matrimoniale. 1 v.

Les Nuits de la Maison dorée.
1 volume.

Le Chambrion.
1 volume.

L'Héritage du Comédien.
1 volume.

Le Paris mystérieux.
I. Les Spadassins de l'Opéra. 1 vol.
II. Les Compagnons de l'amour. 1 vol.
III. La Dame aux gants noirs. 1 vol.
IV. Le roman de Fulmen. 1 vol.

Un crime de jeunesse.
1 volume.

Mémoires d'un gendarme.
1 volume.

Le Secret du docteur Rousselle.
I. Maubert le Boiteux. 1 vol.
II. La Chevrette. 1 vol.

Les Drames de Paris.
I. L'Héritage mystérieux. 1 v.
II. Le Club des Valets-de-Cœur. 1 vol.
III. Turquoise la pécheresse. 1 vol.

Les Exploits de Rocambole.
I. Une Fille d'Espagne. 1 vol.
II. La Mort du Sauvage. 1 vol.
III. La Revanche de Baccarat. 1 vol.

La Résurrection de Rocambole.
I. Le bagne de Toulon. 1 vol.
II. Saint-Lazare. 1 vol.
III. L'Auberge maudite. 1 vol.
IV. La Maison de fous. 1 vol.
V. Le Souterrain. 1 vol.

Le Dernier mot de Rocambole.
I. Les Ravageurs 1 vol.
II. Les Etrangleurs. 1 vol.
III. Les Millions de la Bohémienne. 1 vol.
IV. La Belle Jardinière. 1 vol.
V. Un Drame dans l'Inde. 1 vol.

La Vérité sur Rocambole.
1 volume.

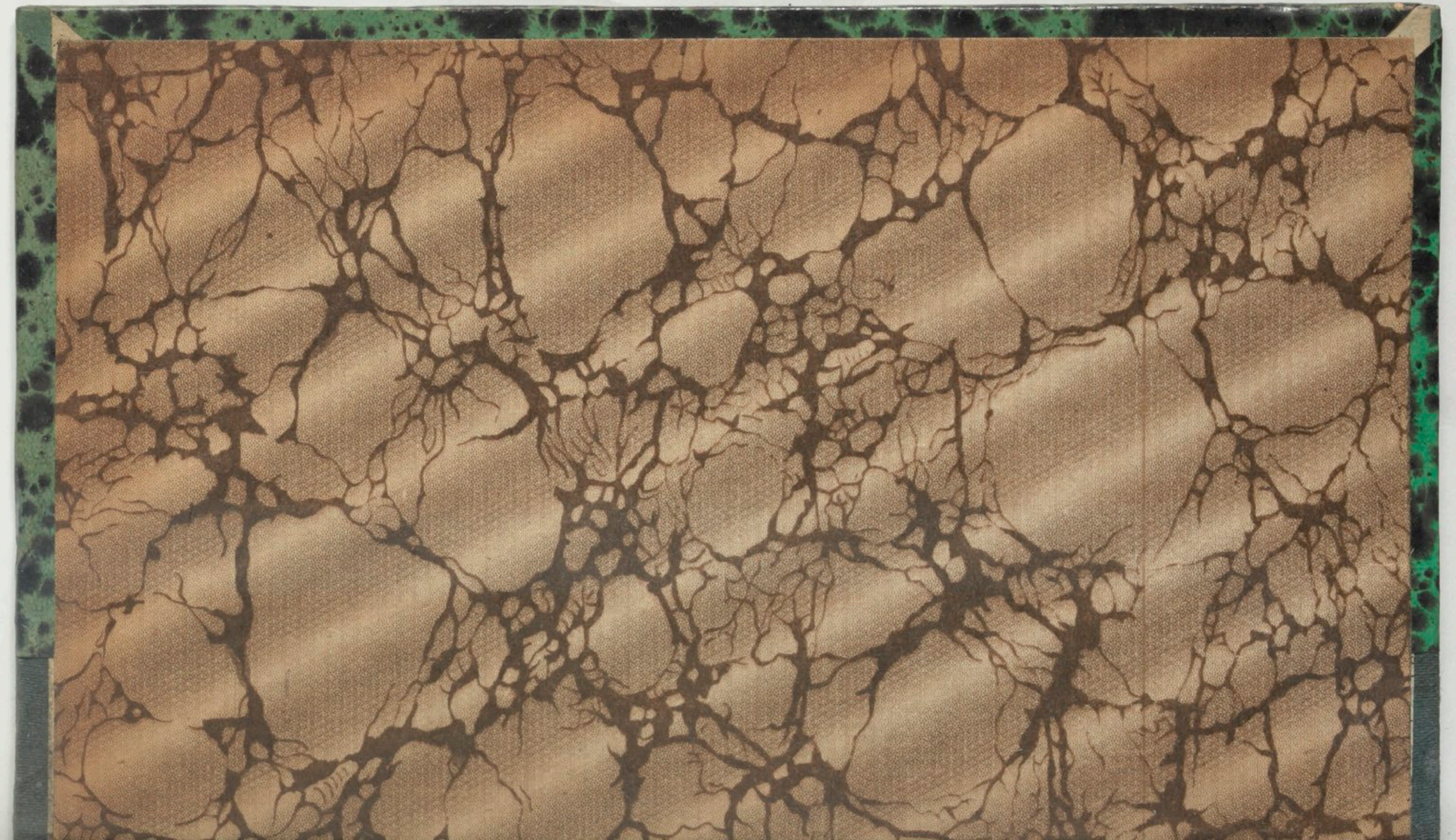
Les Misères de Londres
I. La Nourrisseuse d'Enfants. 1 vol.
II. L'Enfant perdu. 1 vol.

Pas-de-Chance.
I. Mémoires de deux Saltimbanques. 1 vol.
II. Le Mauvais Œil. 1 vol.

Les Fils de Judas.
I. Un Conte des Mille et une Nuits. 1 vol.
II. L'Amour fatal. 1 vol.

Mon village.
I. Mademoiselle Mignonne. 1 v.
II. La mère Miracle. 1 vol.
III. Le brigadier La Jeunesse. 1 vol.

Paris.—Imprimé chez Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02884974 4